Mémoires

Malek BENNABI

Pourritures

Tome I
1932 - 1940



Malek Bennabi

Pourritures

Mémoires

Tome I

(1932 - 1940)

Commencé au Luat,
le 01/03/51 à 11h de matin





INTRODUCTION

Le lecteur a entre les mains les véritables Mémoires de Bennabi, *encore que l'auteur nous avertisse qu'au moment où il les rédigeait, à partir de mars 1951 – à un des moments les plus pénibles de sa vie, après avoir espéré trouver l'écoute de ses compatriotes notamment après la parution du* Phénomène coranique *et des* Conditions de la Renaissance, *alors que s'intensifiait la guerre psychologique que le colonialisme menait contre lui – il était prématuré d'aborder certains aspects de sa vie sans qu'il nous en dise plus.*

Cette partie de Pourritures *que nous publions aujourd'hui provient de la copie ronéotypée que devait publier, à la demande de Bennabi, la Mosquée des Etudiants de l'Université d'Alger. Mais la disparition de ce dernier l'en empêcha.*

Dans sa préface de novembre 1948 aux Conditions de la Renaissance, *le Docteur Abdelaziz Khaldi écrit « je suis particulièrement tenté par une biographie la plus tourmentée et la plus émouvante que je connaisse en Algérie. Mais il me faut y renoncer, l'auteur m'interdit formellement d'y faire même allusion. »*

Cependant deux ans et demi plus tard, Bennabi se décide à rédiger son autobiographie avec la ferme intention de la publier puisqu'il nous avertit dans sa préface que son livre se veut un témoignage et perçu comme tel « il n'est valable que s'il est contrôlé par les contemporains. Sinon, il peut n'être que le mensonge d'outre-tombe d'un maniaque de la persécution, d'un aspirant à une auréole posthume. »

Pourquoi, après ces terribles phrases, l'auteur ne s'est pas attelé à sa publication ? Peut-on raisonnablement penser qu'un homme comme Bennabi pouvait ignorer les conséquences et les difficultés d'une telle publication ?

Bennabi, grand connaisseur de Nietzsche, sait que même ce dernier a été réduit à publier une des parties de son livre-phare Ainsi parlait Zarathoustra *à compte d'auteur.*

D'ailleurs, il s'apprêtait à la même période à financer, au moins en partie, l'édition arabe des Conditions de la Renaissance *au détriment de ses besoins les plus élémentaires.*

C'est par une lettre datée du 7 avril 1951 adressée au Dr Abdelaziz Khaldi que nous apprenons qu'il a confié une importante somme d'argent à un notable de Constantine, Mohamed Salah Benchicou, afin qu'il la remette à Abdelkader Mimouni, le directeur-fondateur des Editions En-Nahdha, pour mener à bien ce projet.

Fait plus énigmatique encore, Bennabi remet cette première partie à Cheikh Abderrahmane Chibane et Cheikh Brahim Mezhoudi, sur leur insistance, après qu'il eût songé à la détruire en août 1951.

Est-ce seulement, comme le dit Bennabi, à cause de l'intensification de la répression policière, ou pour des raisons qu'il a estimé ne pas nous révéler ?

Ces questions ne pourront trouver leurs réponses que dans un travail fouillé et minutieux d'une biographie de Bennabi qui ne s'appuie pas uniquement sur son autobiographie mais utilisera aussi, et surtout, des matériaux de diverses sources.

Il est à espérer que l'Université algérienne s'honorera en lançant un pareil chantier.

Ainsi nous aurons des réponses à d'autres questions comme par exemple la langue originale d'écriture de La Lutte idéologique.

La récente « découverte » par la famille de Bennabi d'un manuscrit en français de La Lutte idéologique *permet-elle, comme certains l'ont affirmé avec légèreté, de remettre en cause l'affirmation de Bennabi où, dans son avertissement, daté du Caire le 2 mai 1960, à l'édition arabe, il informait que c'était la première fois qu'il rédigeait un livre directement en langue arabe.*

Cette première partie de Pourritures recoupe pratiquement le tome II des Mémoires d'un témoin du siècle *qui couvre la période 1930-1939.*

La promesse publique de la famille de Bennabi de publier prochainement, entres autres inédits, l'original français du tome II des Mémoires *nous permettra de comparer les deux textes, de mieux comprendre ce que Bennabi a véritablement vécu en distinguant ce qu'il a mis en lumière dans le second et en consacrant certains évènements et jugements pour le premier.*

Le choix des mots, la tournure des phrases utilisées seront un précieux matériau pour cette compréhension.

Jamais, peut-être, la sentence « écris avec ton sang et tu sauras que le sang est esprit » ne s'est appliqué avec autant d'acuité et d'intensité qu'à Bennabi. Le meilleur témoignage en est ce livre.

Abderrahman Benamara

Alger, le 21 août 2006

AVANT-PROPOS

Cet avant-propos était nécessaire pour donner une idée de l'atmosphère générale dans laquelle se situe le drame qui m'occupe.

Quelques détails biographiques sont nécessaires. Je suis né en 1905, c'est-à-dire à une époque où les premières traces de la société nouvelle apparaissaient. J'appartiens donc à la génération maudite qui clôt le cycle de décomposition de la vieille civilisation musulmane et inaugure une ère nouvelle où se mélangent deux « pourritures », la *colonisabilité* et la colonisation, mais où surgit aussi, çà et là, le signe précurseur d'un ordre nouveau encore indéfinissable.

Mais cet ordre nouveau se trouve fatalement en opposition, en contradiction violente avec tout ce qui veut maintenir le statu quo soit par habitude, comme la *colonisabilité,* soit par intérêt, comme le colonialisme. Et s'il s'incarne en quelqu'un, il est fatal aussi que celui-ci se trouve en butte aux *colonisables* et à leurs maîtres qui, pour garder leurs créatures sous leurs bottes, en ont fait des « indigènes », c'est-à-dire des êtres ternes, asexués, ni hommes, ni femmes, amoraux, immondes outils de leur colonisation... Il y a d'ailleurs deux catégories d'indigènes. Il y a les traîtres patents, genre Dr Bendjelloul, qui vivent de l'argent du colonialisme et du mépris du peuple. Mais il y a aussi « les traîtres dorés » qui vivent de l'argent du peuple, en exploitant son ignorance.

Tout compte fait, les premiers sont moins méprisables et moins dangereux puisque leur forfaiture est affichée.

C'est pourquoi, il ne sera question ici que des seconds.

Pourquoi suis-je né pour être, en Algérie, l'un des signes précurseurs de l'ordre nouveau et, par cela même, un homme en

butte aux monstres de la *colonisabilité* et du colonialisme ? Je ne le sais pas et je suis, au demeurant, assez musulman pour accepter la destinée que le Dieu que j'invoque m'a donnée.

Je sais seulement ce qu'il coûte à un homme de venir trop en avant ou trop en retard de son époque. Je raconte donc simplement ce que je sais pour l'avoir vécu, vu, entendu, et pensé.

Le 01-03-51

5h. 55

PREFACE

J'ai vu trop de choses, depuis vingt ans.

J'en suis gorgé comme l'abeille de son miel quand elle a trop butiné. Malheureusement, le « miel» que je veux déposer dans ces pages n'est pas du nectar de fleurs, mais le contenu d'une âme qu'on a voulu détruire par la contrainte physique et le poison moral.

C'est l'histoire de cette âme, son expérience depuis vingt ans, qui est le sujet de ce livre. En somme une *Confession* ou des *Mémoires*. D'autres titres encore m'ont tenté. Mais j'ai choisi celui qui les résume tous : Pourritures.

Ce titre coïncide, en effet, avec l'impression que j'emporterais certainement, d'un musée, d'une exposition où les visages et les choses que j'ai connus, depuis vingt ans, seraient rangés, d'une manière rétrospective, avec leur légende, leur étiquette particulière : ici, par exemple, la « galerie des traîtres dorés », là, celle des amis des musulmans, genre Massignon, là encore la « salle des choses de la colonisabilité et des histoires indigènes », ailleurs, la « salle du colonialisme et de la charité chrétienne », plus loin, dans une ombre propice, la « salle des mystères juifs », et celle des « laboratoires des poisons psychologiques. »

En fait, il faudrait autant de chapitres dans ce livre pour donner, encore vaguement, l'impression que j'éprouve réellement en récapitulant, même très sommairement, mon expérience surtout depuis la fin de mes études. Mais il y aurait tellement de choses à dire que ma vie n'y suffirait plus, surtout s'il s'agit de donner à chaque chose sa signification humaine réelle c'est-à-dire sa portée sur la chair, sur l'âme, sur l'intelligence, le cœur d'un être humain. Pourrais-je décrire, comme il convient, mon état d'âme, en cette veille du 28 juillet 1947 quand devant ma fenêtre, et la

lumière éteinte dans ma chambre, je croyais voir pour la dernière fois les étoiles du ciel, parce que le lendemain on devait, encore une fois, m'arrêter et que j'étais décidé à défendre ma conscience au prix de ma vie ? Le lecteur « indigène » pourrait-il me comprendre quand je voudrais lui résumer cet état d'âme par ce mot que je disais devant ma fenêtre; en cette treizième nuit de Ramadhan : « Aucune étoile, hélas, ne bouge pour venir à mon secours ? »

Pourrait-il comprendre, le lecteur « indigène », ce que signifie pour une âme, digne de ce nom, le regard doux et perçant d'un enfant de cinq ans qui n'a même pas eu un morceau de pain dans le ventre, pour aller se coucher ? Ce regard de mon petit neveu, Abdelhamid, est, cependant, ce qu'il y a de plus tragique dans cette histoire, de plus peinant dans ce drame épouvantable, que ma famille et moi vivons depuis vingt ans. Car, la « charité chrétienne » n'hésite pas : quand elle veut détruire une âme, une pensée, une œuvre, un homme, elle frappe, s'il le faut, toute une famille : la femme et l'enfant.

Et le lecteur « indigène » pourrait-il, alors, comprendre que le regard de mon petit neveu est la plus horrible torture que le colonialisme a trouvée contre moi, après m'avoir torturé par mon père, par ma sœur dont on a jeté, il y a dix ans, le mari dans la rue et, aujourd'hui, en jetant son gendre, le seul soutien de ses sept orphelins, à la porte de son administration.

Et comprendrait-il, le lecteur « indigène », que ce regard d'enfant n'est pas seulement, qu'une torture choisie contre moi par ceux qui savent distiller le poison psychologique dans l'âme qu'ils veulent détruire, mais aussi une terrible, une insupportable accusation de deux yeux doux qu'ils posent sur moi me font baisser le regard comme le responsable de tout ce drame.

Mais supposer qu'il comprendrait cela (sans même parler de mes souffrances personnelles, qui vont, parfois, jusqu'au délire) c'est supposer que le « traître doré » est un authentique héros, que le « traître en puissance » est un futur martyr, que la "colonilisabilité" est une vertu, que « l'indigène » est un être humain.

Supposer cela, ce serait démentir mon expérience propre, celle de ma femme. Car pour servir, elle aussi d'instrument de torture contre moi, ma femme a connu la maladie sans médecin ni remèdes, l'humiliation d'aller travailler au dehors pour subvenir aux besoins de notre ménage, j'étais dans l'incapacité totale de la faire vivre moi-même, le colonialisme m'obstruant toutes les voies du travail, même comme manœuvre et, finalement, elle a connu la prison avec moi.

Faire comprendre tout cela, même avec le talent d'un grand écrivain et même à des êtres normaux comme nos paysans, nos bergers, nos femmes si compréhensives, c'est assurément difficile. Mais tenter de le faire comprendre à des « indigènes » dont l'un est alem, l'autre docteur, l'autre encore élu, c'est une gageure.

Et comme notre peuple de braves gens est encore ignorant, hélas, ce n'est pas davantage pour lui que j'écris.

Ce livre est simplement un témoignage que je veux laisser aux générations qui viennent. Mais je l'écris de façon que ma génération, elle-même, le connaisse, le discute et le critique. Car un témoignage n'est valable que s'il est contrôlé par les contemporains. Sinon, il peut n'être que le mensonge d'outre tombe d'un maniaque de la persécution, d'un aspirant à une auréole posthume.

Je le jette donc à la face des « indigènes » de mon pays comme le témoignage de mon mépris.

Je n'ai pas à dire ce qu'il représente, par ailleurs, aux yeux des créateurs de ces « indigènes », car l'« indigène » n'est pas un homme mais un produit colonial fabriqué par le colonialisme. Ils le savent : eux qui sont les animateurs réels du drame moral, intellectuel et matériel, sur lequel je vais essayer de soulever, un tout petit peu, le rideau qui le masque depuis vingt ans.

Et je sais quel émoi peut causer aux « indigènes » d'Algérie et à leurs seigneurs les colonisateurs, le seul fait de montrer un tout petit coin de ce drame qui illustre d'une façon saisissante les

tares précises de la *colonisabilité* et les objectifs précis du colonialisme.

J'aurais pu, sans doute, adopter pour cet exposé un ordre analytique présentant les choses par panoplies : celle de la colonisabilité et des indigènes, celle de la colonisation et des civilisés colonialistes, etc.

Mais j'ai préféré l'ordre chronologique à tout autre. Il me semble, en effet, que les dates sont nécessaires pour marquer certaines étapes de l'évolution et le sens même du drame qui embrasse trois périodes de mon existence : ma vie d'étudiant, de 1931 à 1936, ma vie de paria errant de 1936 à 1945, et ma vie d'écrivain de 1946 à ce jour,

Je risquerai, sans doute de cette manière, de présenter mon exposé comme une masse de détails. Mais j'éviterai cet écueil en laissant au lecteur non « indigène » le soin de deviner lui-même certains détails, certaines nuances sans qu'il soit nécessaire de noter que ce qui peut dégager l'unité et le sens du drame.

D'ailleurs, *a priori*, certaines étapes de mon existence seront à peine touchées, car il serait prématuré d'aborder, dans les circonstances présentes, le sujet qu'elles concernent.

Premier âge

L'ETUDIANT

L'ARAIGNEE

— Massignon voudrait te voir !

Je ne savais pas ce que ce nom, que mon ami Ben Saï venait de prononcer négligemment, allait signer toute ma vie et la destinée de ma famille. Mais mon ami qui avait crachoté une ou deux fois sur le trottoir, à droite et autant à gauche, pour marquer une pause, ajouta :

— Oui, c'est Boumendjel qui me l'a annoncé hier, disant le tenir lui-même de « quelqu'un » qu'il ne savait plus qui c'était.

Massignon, Boumendjel, ou ... il m'a fallu des années de dure expérience pour comprendre cette conjonction et trouver le sens de ce « quelqu'un » jeté simplement comme un voile sur la liaison significative entre le colonisateur et le colonisable, entre le flic qui se fait passer pour savant et même saint homme et l'indicateur qui se fait passer pour patriote, puis sera canonisé «héros» algérien.

Mais j'étais bien loin de me douter de tout cela, à cette époque. Nous étions en 1932, et il régnait dans le milieu estudiantin nord africain, à Paris, pas mal d'effervescence.

Quelques années, auparavant, l'un des premiers indigènes intellectualisés ou des intellectuels indigénisés, Chérif Mécheri, avait inauguré la trahison intellectuelle. Il avait montré comment, en donnant un coup de poignard dans le dos du regretté et vénérable Emir Khaled, lequel était pris à parti par le journal

Le Républicain de Morinaud alors député maire de Constantine, on peut devenir sous-préfet et faire lentement et paisiblement son chemin dans la « servilité » chaque fois qu'elle demande une faveur pour l'un de ses rejetons qui pullulent, comme des pucerons, dans la région de Tébessa.

Quoiqu'il en soit, la voie était donc tracée et pas mal d'étudiants marchaient vaillamment sur les traces glorieuses de Mécheri Chérif.

Chacun avait sa formule pour devenir sous-préfet. L'un se christianise comme Iba Zizen qui terminait péniblement ses études de droit. L'autre se francise comme Hosny Lahmec (lisez Hocein El-Ahmak) qui avait terminé les siennes et publié déjà ses fameuses *Lettres Algériennes*, ce livre que les pères blancs vendaient eux-mêmes aux visiteurs de l'exposition coloniale parce que, vous vous en êtes déjà doutés, il s'agissait, en fait, d'une «servilité » dirigée contre l'islam.

Il y avait feu le Dr Moufoc - que la pitié ait son âme - chargé de la mission de provocateur : faisant ici de la surenchère nationaliste et là de l'obstruction administrative. Il y avait, enfin, Naroun, chargé de scinder les étudiants et de séparer le clan algérien pour en être le président.

Dans le clan tunisien il y avait quelques figures sympathiques, du moins avant qu'elles ne fussent gâtées, fanées, flétries par le souffle de Bourguiba. Ben Slimane ouvrait ses deux yeux indulgents sur sa future vie de Docteur. Ben Milad gérait je ne sais quel secteur de l'Association des Etudiants, pour apprendre son futur métier d'homme d'Etat tunisien. Ben Youcef se pâmait intérieurement quand on parlait d'islam ou qu'on disait une belle phrase. Ben Lahouan, déiste et matérialiste préparait secrètement son confusionnisme doctoral. Hadi Nouira étudiait encore les intonations de sa voix mais préférant, toujours le trémolo. Tandis que Thamer - que Dieu ait son âme - rayonnait d'une douceur qui annonçait le futur martyr.

Dans le clan marocain, c'était le mystère de la terre marocaine. En tirant sa tabatière pour priser, Mohammed El-Fassi qui présidait alors l'Associations des Etudiants Nord-Africains, prenait en fait, avec le sens héréditaire de plusieurs générations de négociants ou de courtisans de Fès, le temps de réfléchir car sa pensée était lente, calculée. Ben Lafradj était l'ombre du président. L'un et l'autre formaient le noyau du futur gouvernement marocain. Mais le premier, sachant que c'est le présent qui prépare l'avenir, avait déjà des attaches avec Ben Ghabrit et des attaches - que je devais deviner plus tard - avec Massignon. Quant à Torrès, il était à lui seul un clan à part. Et, se sachant seul c'est lui-même qui s'applaudit quand il parle : faisant l'orateur et le public. Au demeurant, très bon orateur et vrai patriote.

Je n'ai pas connu Abdeldjallil qui, avant mon arrivée à Paris, avait été déjà raflé par Massignon, séquestré, emmuré dans un séminaire chrétien d'où il sortira quelques années plus tard seulement, sous le nom de « père Abdeldjalil ». C'est d'ailleurs peut être, l'étudiant le plus intéressant qui, ayant vu la décomposition, la pourriture de la bourgeoisie musulmane (il était lui-même de cette bourgeoisie) s'était réfugié dans le christianisme par idéal : l'idéal que Massignon avait su diriger sous ses yeux de néophyte.

De ces trois clans, le plus propre, c'était assurément celui des Tunisiens, le plus troublant, celui des Marocains et le plus sale, celui des Algériens.

Il y avait, enfin, les étudiants qui ne s'estimaient d'aucune appartenance. Sahli n'était pas encore suffisamment *dékabylisé* et sa langue, autant que sa psychologie, l'isolaient. Mohamed Ben Sai et moi-même, nous avions apporté à Paris un bagage panislamiste qui nous isolait également de tous les autres, du moins moralement. Et nous avions, je crois, la vanité de notre isolement.

Voilà le petit monde de l'intelligentsia nord-africaine tel qu'il était en 1932 à Paris avec, bien entendu, pas mal de figurants dont je n'ai pu garder les noms.

Mais quand mon ami Ben Saï m'annonça le désir de Massignon de me voir, j'ignorais que celui-ci avait en mains toutes les ficelles qui faisaient gesticuler notre petit monde. Lui-même était, d'ailleurs, invisible comme une araignée dans sa toile.

Je dois dire, d'ailleurs, que je compris sur le champ pourquoi cette *araignée* voulait m'attirer à son filet où, quelques années plus tôt, Abdeldjalil s'était trouvé pris, anesthésié et ligoté.

Il faut dire qu'en effet, à cette époque, l'Association des Etudiants Musulmans Nord-Africains qui venait de naître à Paris préfigurait un état de choses, contenait des virtualités, annonçait des perspectives qui ne pouvaient manquer d'inquiéter le colonialisme qui commençait justement et simultanément ses politiques de berbérisation, de latinisation, de christianisation et de francisation de l'Afrique du Nord. Le testament du père de Foucauld était le bréviaire de tous les fonctionnaires, de tous les prêtres, qui avaient regard, de prés ou de loin, sur les « Affaires musulmanes ». Or, l'exécuteur testamentaire du père de Foucauld était justement Massignon qui ne se cachait nullement, d'ailleurs bien loin de là, de cet honneur.

Je compris donc qu'il voulait me voir parce que j'étais précisément la mouche dont le bourdonnement agaçait, dont les ailes frétillantes risquaient d'abîmer sérieusement sa toile d'araignée. Ce qui importe à une araignée de bonne trempe, ce n'est pas d'ailleurs de prendre une mouche, mais de la prendre sans gâcher son précieux filet. Or, je le répète, j'étais la mouche, sans doute inconsciente, mais qui venait témérairement de secouer ce précieux filet.

Je venais en effet, quatre ou cinq jours auparavant de donner, à l'Association des Etudiants, une conférence qui avait pour titre « Pourquoi nous sommes Arabes ? ». Quand je dirais que Ben Youcef se leva, rouge d'émotion, pour m'embrasser on comprendra, peut-être, l'effet que ma conférence produisit sur les trois clans de l'intelligentsia nord-africaine.

Je dois dire aussi, pour l'intelligence de ce drame, que le clan algérien était là, en la personne de Boumendjel qui marqua par hasard la contradiction. Il me reprochait jusqu'au titre même de la conférence. Et, mon sujet ayant été développé sous la lumière de l'histoire générale de l'Afrique du Nord, le représentant du clan algérien trouva que le passé ne pouvait rien nous enseigner sur l'avenir. Cette thèse singulière annonce déjà, comme on le voit, celle que son futur co-héros de *La République Algérienne* devait soutenir en 1936 en disant que « l'histoire ne révèle pas la nation algérienne.»

Mais laissons les choses venir en leur temps.

Pour le moment, ma thèse formait donc une sacrée antithèse avec les vues du berbérisant, latinisant, christianisant et francisant Massignon. Et, elle n'était pas non plus dans l'esprit des futurs héros de l'Algérie, qui devaient, pour le moment, surveiller de loin un poste de sous-préfet ou quelque chose de semblable. En plus, il est significatif que ce soit justement le Boumendjel qui avait fait la contradiction qui vient annoncer, quatre ou cinq jours, plus tard, le désir de Massignon de me voir. Il est non moins significatif de noter son désir de cacher sa liaison avec l'*araignée* du Collège de France. Liaison cachée, liaison coupable dit un proverbe que je crée.

Quoiqu'il en soit, je n'eus, pour ma part, aucun désir de répondre à l'invitation de l'exécuteur testamentaire du père de Foucauld. Non que j'aie eu peur ; j'étais loin de me douter de l'homme qu'était celui dont je recevais l'invitation. Et j'étais, d'ailleurs, assez téméraire pour que cette peur même m'eût dicté, sur le champ, de ne pas y répondre.

Mais j'avais été quelques jours grisé par mon succès. J'avais même pulvérisé la contradiction de Boumendjel, si bien que Ben Youcef s'était jeté à mon cou et que Mohammed El-Fassi, alors président de l'Association, parla de moi, entre deux prises, comme «doctrinaire de l'unité nord-africaine».

Et, mon Dieu, le «doctrinaire» que j'étais ne voulait pas condescendre à une invitation par personne interposée. Il eût fallu qu'on m'en fisse part, au moins, sur du bristol.

J'étais jeune et n'avais que les dons de la nature là où il fallait avoir une bonne éducation qui constitue la base sûre sur laquelle s'édifie l'expérience de l'homme.

Je haussai donc simplement les épaules et ne suis pas allé chez Massignon. D'ailleurs quelques jours après, je n'y pensai même plus. Mais la vie allait m'apprendre que lui ne m'avait pas oublié, ne m'oubliera plus. D'autant plus que je ne me faisais pas oublier, foulant constamment ses plates-bandes, je m'en doutais.

Quelques jours après, c'était en effet le renouvellement du bureau de l'Association où, d'après le vote unanime, de l'assemblée générale, je devais être porté à la présidence.

Mais avec son ombre Ben Lafredj, Mohammed El-Fassi, persuada les uns et les autres qu'il était « politique » que ce soit un Marocain qui assuma la présidence, Et entre deux prises il se fit élire président en faisant porter sa candidature par Ben Lafredj, lequel me persuada que je serais un excellent vice-président[1].

Quoiqu'il en soit pour répondre à la modestie du président, je décidai de décliner, de mon côté, l'honneur d'être son vice-président croyant que ce titre irait mieux à mon aîné, mon ami et mon maître Mohamed Ben Saï.

J'étais en effet un exemple complexe de sincère humilité et d'innocent orgueil.

Mais je ne me doutais pas que mon « plébiscite » à l'assemblée générale des étudiants était un évènement qui devait être noté soigneusement dans les registres du Deuxième Bureau, en même temps que mon attitude qui avait fait, justement avorter les manœuvres administratives de division dont Moufoc était chargé.

Mais pour comprendre cela, il fallait beaucoup de raison et je n'avais que de l'intelligence. Si bien qu'à mon insu - mais je le comprends à présent - j'étais un « individu à surveiller ». Je ne m'en rendis même pas compte lorsqu'un policier vint me trouver,

---

(1) On peut voir là, d'ailleurs, un indice de l'atmosphère où le futur du "nationalisme" va se préparer à son rôle, sachant qu'il est toujours plus avantageux et plus élégant de faire porter sa candidature par son compère, plutôt par soi-même. Et la constitution du premier parlement montrera qu'il n'a pas oublié ces leçon préférant faire porter modestement sa candidature à la présidence de la Constituante algérienne par quelqu'un...

un matin, à l'Union des Jeunes Gens Chrétiens où je prenais mes repas, pour me poser quelques questions sur mes « moyens d'existence », sur l'enseignement que je fréquentais. Non que je ne susse pas, sur le champ, la cause de cette intrusion inopinée de la police dans ma vie, mais je n'eus aucune idée de sa relation avec l'invitation de Massignon, ni surtout de sa portée sur la situation de mon père, et, par ricochet, sur celle de l'étudiant que j'étais. D'ailleurs, cet étudiant n'était pas encore bien studieux.

Je venais, d'un côté, de rencontrer ma femme et, de l'autre mon zèle pan- islamiste ou simplement islamique débordait.

A l'Union des Jeunes Gens Chrétiens j'étais déjà célèbre comme missionnaire musulman. Si bien que si quelqu'un avait un intérêt quelconque de noter mes faits et gestes, il devait fatalement noter que, non seulement, je n'étais pas un élément assimilable par le christianisme, mais que j'étais, au contraire, « dangereux » pour les jeunes chrétiens que je fréquentais et auxquels je révélais un islam qui n'avait aucun trait commun avec l'islam indigène dont on leur avait parlé. Et, de fait, m'étant moi-même désindigénisé dans ce foyer chrétien, j'y avais pris goût pour la chose religieuse, ce qui manquait, d'ailleurs, ce qui manque toujours à la jeunesse musulmane.

D'un autre côté, mon zèle allumé à ce foyer, j'allais porter sa flamme au Quartier Latin où le clan algérien passait de l'intrigue « politique » à l'intrigue d'amour avec une parfaite inconscience du passé, du présent et de l'avenir.

Et c'est, je crois dans ce rôle de missionnaire entre deux races, deux mentalités, deux jeunesses différentes que j'ai pris conscience de toutes les tares du monde musulman post-almohadien. Les jeunes chrétiens que je fréquentais étaient infiniment plus sympathiques, plus riches moralement et intellectuellement que les indigènes, les Algériens surtout, que je rencontrais au Quartier Latin. Parmi mes coreligionnaires, je n'avais, d'ailleurs, qu'un seul ami et confident à qui je faisais part de mes réflexions; c'était Mohamed Ben Saï qui partageait mon amertume. Et le groupe que nous faisions à nous deux - et à trois plus tard quand son frère Salah viendra à Paris - ne s'en trouvait que plus isolé

encore des autres. Notre muraille de Chine nous protégera contre les contaminations de nos compatriotes. Mais d'ailleurs elle deviendra, finalement, si étouffante que Salah Ben Saï, le premier, y fera une brèche, un jour, pour s'évader, après un éclat avec son frère dont le caractère s'était, peu à peu, effrité, sombrant dans la psychose de la persécution.

Mais cette muraille, derrière laquelle allait se passer notre vie studieuse et méditative, ne devait - je le comprends maintenant - qu'accentuer, aux yeux de l'Administration, l'espèce de mystère dans lequel nous vivions, nous signalant ainsi comme des « individus dangereux ».

Il faut dire aussi, en se plaçant du point de vue administratif, que le danger était réel.

L'Administration voulait scinder les étudiants nord-africains, pour parquer chaque clan à part. Mais Ben Saï et moi, nous avions fait avorter toutes les tentatives de Moufoc qui prêchait l'algérianisme et créait, à tout instant, des incidents avec les Tunisiens, de Naroun qui semait le *godinisme* au moment où Godin dirigeait la fameuse officine de la rue Lecomte, cette espèce de commune mixte transportée à Paris, et de Boumendjel qui semait le socialisme de Blum et le *kabylisme* de Tahrat.

De mon côté, j'avais pris, au Quartier Latin, une part active à la lutte qui s'était engagée autour des *Lettres Algériennes* de Lahmec qui avait trouvé cette formule originale pour solliciter un poste de sous-préfet. Avec le regretté Ben Abdellah, qui devait finir sa vie, tragiquement, alors qu'il sera avocat à Blida, nous faisions, à Paris, écho de la campagne de Lamine Lamoudi, qui a si mal tourné depuis, mais qui menait alors, dans son journal *La Défense*, la vie dure au candidat sous-préfet.

Ainsi, la petite mouche, pleine de vie mais si inconsciente, que j'étais, perçait chaque fois de ses ailes innocentes la toile de l'araignée.

Et, pour couronner cette première année de mon séjour, à Paris, je devins conspirateur.

Et il y avait, en effet, à Paris un étudiant syrien qui doit être, je crois, aujourd'hui, le délégué de son pays à l'ONU. Je veux parler de Farid Zein Eddine, qui préparait alors son doctorat en droit à la Sorbonne. C'était une valeur, une grande valeur. Il y avait en lui l'intellectuel de qualité et l'homme viril. Je crois qu'il avait fait le coup de feu avec le Sultan El-Attrach, lors du fameux soulèvement des Druzes en 1924 ou 1925. Il était, par ailleurs, apparenté au regretté et noble exilé Chakib Arslan qui vivait alors à Genève ... Est-ce en raison de cette parenté suggestive ou par idée personnelle, Farid Zein Eddine venait de fonder, avec le concours d'un Egyptien copte l'association de la Ligue arabe.

Eh oui, rien que cela. Et, pour comble, on décrète dès la réunion préparatoire qui se tint dans un café du haut de St Michel que l'organisation fut secrète. Or, j'étais l'un des membres de cette organisation que dirigea, avec tant de tact, le copte égyptien, Farid Salib, et où je représenterai l'Algérie.

Voilà donc que je m'entourai d'un mystère de plus. Doctrinaire de l'unité nord-africaine, missionnaire musulman à l'Union des Jeunes Chrétiens, militant pan-islamiste au Quartier Latin, et finalement conspirateur du pan-arabisme ! C'était le comble !

D'ailleurs, notre « conspiration » n'était secrète qu'aux yeux des quelques innocents idéalistes, comme j'étais moi-même.

J'étais cependant circonspect. Je m'opposai, par exemple à l'admission de Hadi Nouira simplement parce que le trémolo de sa voix ne me plaisait guère, non que je vis en lui un traître mais un comédien.

Ben Youcef, Torrès, Ben Lafredj, étaient là, Ben Milad, je crois aussi. Mais il y avait également, Mohammed El-Fassi. A nos réunions, toujours « secrètes », on le voyait priser, sourire, applaudir. C'était un conspirateur attentif, très attentif... C'est d'ailleurs, à cause de son attention je crois, qu'il deviendra par la suite, directeur des Karawiyins.

Bref, nous nous sentions en sécurité dans notre inconscience admirable.

Mais quiconque avait un intérêt quelconque à noter mes faits et gestes, en cette année 1932, le bilan n'était pas insignifiant : chaque fois que l'*araignée* avait tendu le filet administratif deux petites ailes l'avaient percé, sans même s'en douter. Moufoc ne faisait plus le simulacre du patriote algérien offensé par les Tunisiens ou les Marocains. Lahmec avait disparu, définitivement, du Quartier Latin. Sahli de plus en plus dékabylisé devenait souriant…Boumendjel devenait plus distant avec son compère Naroun dont la liquidation se préparait sérieusement, au sein du dernier carré d'individus qui voulaient, coûte que coûte, figurer dans la défunte Association des Etudiants Musulmans Algériens. Et, par ailleurs, je formais à l'Union des Jeunes Gens Chrétiens, un « groupe » qui allait, un moment, faire parler de lui.

Bref, l'Administration n'avait enregistré, cette année-là, que des échecs dans sa politique avec l'« élite » de l'Afrique du Nord.

Et, somme toute, tous ces échecs devenaient, par la force des choses, ceux du Conseiller technique, membre du Conseil interministériel, professeur au Collège de France et ami des Musulmans, je veux dire M L. Massignon, en personne.

D'ailleurs, j'avais eu, entre temps l'occasion de voir de mes yeux cette personne, à deux reprises. Une fois c'était dans un temple protestant, à l'occasion d'une *Journée de l'Islam* ou Massignon devait prendre la parole. Boumendjel était là. Et un fait significatif me revient maintenant à l'esprit : Boumendjel était surveillant à Sainte-Barbe, quiconque était étudiant à Paris, se représente la faveur même pour un français d'être surveillant, tout en faisant ses études. Quoiqu'il en soit, je m'étais donc rendu à cette conférence sur l'Islam avec ma femme et Ben-Saï. On nous donna, tout de suite à entendre que la conférence, n'était pas contradictoire. Je ne pense pas, d'ailleurs qu'il se trouvât là une seule personne qui serait venue pour contredire. Quant à moi, je remarquais simplement que Massignon parlait bien. Mais je remarquais surtout qu'il était très bien informé sur la vie des musulmans à Paris…. Il nous, raconta, entre autres, comment le propriétaire d'un café nord-africain qui s'était

ouvert à Issy-les-Moulineaux, dans cette banlieue parisienne où vivent beaucoup de ces misérables travailleurs que l'Afrique du Nord exporte parce que les colons n'en ont pas besoin, fut tellement tracassé par la police sur la tenue de son établissement qu'il faillit en devenir fou. Le bonhomme n'avait, en effet, ou ne croyait rien avoir à se reprocher sur la bonne tenue de son établissement où, en bon musulman, il n'admettait ni jeux, ni boissons alcoolisées. Mais Massignon sut expliquer à l'auditoire que c'était précisément à cause de la trop bonne tenue du café que son propriétaire avait des ennuis et que dès que les jeux et les alcools y furent admis, les ennuis cessèrent automatiquement. Cet exposé m'arrachât, je dois le dire, un sentiment de sympathie et même de respect pour l'homme à l'invitation de qui je n'avais pas daigné répondre, quelques semaines auparavant... Je comprends maintenant que son jeu était encore trop subtil pour le simple bon « petit indigène » que j'étais.

L'autre occasion de voir et d'entendre Massignon me fût donnée par une conférence que ce dernier venait donner, à l'invitation de notre association estudiantine. C'était dans une des salles de la Mutualité. J'y étais naturellement encore avec ma femme et les deux Ben Saï, car Salah était arrivé entre-temps à Paris. Je ne me rappelle plus exactement le sujet de la conférence. Toujours est-il qu'il y fût question de l'introduction de l'alphabet latin en Turquie. Je me rappelle encore qu'il y eut controverse, à propos de l'alphabet arabe. Ben Youcef voyait le salut des pays arabes dans l'adoption des mesures que Kemal avait prises, dans son pays. Massignon était pour l'alphabet arabe et le défendit vaillamment. Les suffrages étaient partagés : certains allaient à Ben Youcef, je donnai le mien à Massignon. Je ne comprenais pas encore que c'était simplement le flic qui venait noter les réactions du milieu intellectuel musulman. J'étais trop peu expérimenté. Et ce soir là Massignon, emporta encore ma sympathie même après avoir évité de me répondre sur une question que j'avais jetée dans la conversation qu'il avait - autant qu'il m'en souvient- avec Ben Lafredj et Mohammed El-Fassi qui taquinait sa tabatière.

J'avais dit, en effet :

— Monsieur le professeur, ne croyez vous pas que la décadence du monde musulman soit due, entre autres causes probablement, à une exégèse coranique bourrée de mythologie grecque et de sophistique israïlite ?

Je me rappelle qu'un éclair fugitif passa dans ses yeux, mais qu'il fit mine de n'avoir pas entendu ma question, que je ne voulus pas répéter, d'ailleurs. Mais à vrai dire, je n'avais rien saisi dans l'attitude de cet homme qui emporta, malgré tout comme je le dis, ma sympathie pour son opinion sur l'alphabet arabe.

Je comprends aujourd'hui toutes les raisons qui font qu'il a dû noter soigneusement ma question et mon nom, dès sa sortie de la conférence. Et maintenant que je sais mieux analyser les hommes et leurs attitudes, je sais bien que Massignon me connaissait déjà pour mettre mon nom sur mon visage.

Boumendjel en souriant et El-Fassi en prisant ne m'avaient sûrement pas laissé un inconnu pour lui : l'un voulant garder le pied à Sainte-Barbe et l'autre voulant mettre le sien à Karawiyin.

Bref, en quittant Paris en juillet 1932, pour aller en vacances, j'avais copieusement laissé mon souvenir au Quartier Latin et dans l'esprit de Massignon.

PREMIERES VICTIMES

En rentrant à Tébessa, pour y passer mes premières vacances, il y avait deux ans que je n'avais pas revu mes parents. En effet, j'avais préféré passer celles de 1931 à Paris même pour bûcher les mathématiques, car je me sentais très enclin aux études techniques et n'avais, cependant pour tout bagage scientifique que les notions élémentaires du certificat d'études primaires. Je ne dois pas compter les années de médersa qui ne m'avaient donné qu'une culture arabe et une plus vague formation philosophique, que je m'étais d'ailleurs donnée moi-même, au détriment du programme rudimentaire de « l'enseignement supérieur musulman » donné dans les trois Médersas algériennes.

D'ailleurs, j'arrivai à Tébessa avec un programme de vacances assez chargé que m'avait tracé le Directeur de l'Ecole Supérieure de Mécanique et d'Electricité où j'étais admis à suivre les cours de première année.

Mais en arrivant chez moi, je trouvai la situation de ma famille totalement changée.

Mon père, qui avait été khodja à la commune mixte de Tébessa durant vingt deux ans, avait été brusquement mis à la commune mixte d'Arris. J'appris alors qu'il avait dû cette mesure coercitive à l'administrateur Batistini - celui-ci même qui dira quelques années plus tard qu'il voulait enterrer le Coran - et qui fut, ce n'est pas un hasard, formé à l'école Massignon dont il avait suivi, effectivement, les cours à Paris en 1931. Or mon père n'avait même pas pu garder son poste à Arris à cause de la santé précaire de ma mère, grande malade qui avait gardé le lit pendant quinze années et qui était menacée d'une rechute.

Bref, mon père avait demandé sa mise en disponibilité pour ramener ma mère à Tébessa, quand j'y arrivai moi-même pour mes premières vacances.

Je n'étais pas encore enclin à interpréter les évènements qui surviennent dans la vie d'une famille, en les rattachant à des causes systématiques. Je n'avais encore conscience d'aucun système.

— Quelle malchance ! me dis-je simplement en me rendant compte que mes études allaient devenir difficiles sinon problématiques.

D'ailleurs, j'avais une mère qui était maîtresse femme et un ange, à la fois. Elle s'ingénia, dès mon arrivée et malgré son état de santé, à me montrer que rien ne pouvait, ne devait changer dans les dispositions de la famille au sujet de mes études.

Elle fit plus. Elle décida que nous irions, pendant mes vacances, à la station thermale de Korbous, près de Tunis. Le sourire invincible de ma mère et le changement de lieu, me firent oublier momentanément la question matérielle qui se posait pour ma famille. D'ailleurs, mon père avait la conviction qu'il serait réintégré dans ses fonctions dès qu'il y aurait un poste vacant susceptible de lui convenir. Ma confiance renaissait donc, réchauffée par la confiance volontaire de ma mère et la confiance innocente de mon père. Et je me plongeai sereinement dans la thermodynamique, dans la mécanique et les dérivées.

Quelques nouvelles me parvenaient à Korbous de mes camarades. Je sus par Brahim Ben Abdellah que le congrès annuel de notre association s'était tenu à Alger. Que Ben Saï Mohammed avait donné, à cette occasion, au Cercle du Progrès où se pressait la fine fleur de la population algérienne musulmane, une retentissante conférence en arabe, sous le titre « la politique comme leçon du Coran ». Je comprends maintenant ce qu'un tel sujet avait de bouleversant, de révolutionnaire au sens propre du terme. Ben Saï avait réussi, en effet, le prodige de déduire du Coran les principes d'une « politique de la victoire » (je dirais aujourd'hui une politique de l'efficacité) et de couler le tout dans une forme littéraire à laquelle n'étaient pas habitués les «ulémas» algériens.

Je connaissais d'ailleurs le texte que Ben Saï m'avait déjà lu, une fois, dans une chambre d'hôtel au Quartier Latin et l'avait écouté, une autre fois, dans une conférence au local même de l'Association des Etudiants Musulmans Nord-Africains.

Je dois dire, d'ailleurs, que cette conférence de Ben Saï en arabe et la mienne en français, nous avaient intronisés dans cette association et (dois-je ajouter maintenant) avaient signalé notre groupe à l'attention de Massignon.

Quoiqu'il en soit, j'étais ardent à juger par moi-même, sur place à Alger, de l'effet de la conférence de mon ami, car dans ma pensée elle devait marquer la vie algérienne – qui me paraissait déjà si pauvre – à la fois intellectuellement et moralement.

Maintenant je me rends compte, qu'en Ben Saï et en moi-même, il y avait vaguement, inconsciemment et innocemment, un réflexe de « sauveurs de l'Algérie ».

Mais, si Ben Saï aimait se reconnaître comme tel, j'avoue que je le combattais sur ce point afin, pensai-je, que les choses aillent comme Dieu les voulut et non comme nous les eussions voulu nous-mêmes. Mais cela ne m'empêchait pas d'avoir en mon ami une totale confiance, me croyant moi-même assez digne d'être son bras droit ou son conseiller tant je voyais chez lui d'innocence, de bonté, de loyauté et de culture, mais en moi plus de dureté, plus de perspicacité pratique. Je voyais dans cet ensemble de qualités un tout capable de faire une révolution spirituelle, intellectuelle et politique en Algérie. Aussi, étais-je attentif à tout ce que faisait mon ami dont je me considérais frère, au même titre que Salah qui ajoutait d'ailleurs ses qualités et ses défauts aux nôtres, ainsi que mon cousin Ali Ben Ahmed, quoique celui-ci (que Dieu ait son âme) me paraissait trop orgueilleux de sa réelle valeur pour être efficace. Donc, j'étais ardent, je le répète, à revoir Ben Saï et, auparavant, à me rendre compte de ce qu'il avait pu faire à Alger.

D'ailleurs, la fin des vacances approchait et les regards de ma mère se fixaient plus longuement sur moi, comme pour garder

mon image, la fixer dans sa mémoire. La nostalgie de ma famille que j'aillais encore quitter allait m'envahir par avance. Ma mère me faisait des recommandations pressantes sur ma santé. Mais je crois qu'elle avait déjà deviné par une sorte d'intuition qui est le privilège des mères, que j'étais marié. Dans ses recommandations, je sentais en effet qu'elle faisait la place d'une personne qui s'occupait plus particulièrement de mes soins : me poser des ventouses ou me passer une couche de teinture d'iode dans le dos, si j'en avais besoin.

Enfin, le jour du départ arriva. Je quittai Korbous où je laissai ma mère, mon père et ma jeune sœur. Je devais passer par Tébessa pour y prendre mes effets.

Mes sœurs mariées me préparèrent mon linge et un copieux viatique de voyage. Et je quittai Tébessa. En arrivant à Alger, mon premier soin – après avoir retenu ma chambre à l'hôtel – fut de me rendre au Cercle du Progrès. Il y régnait encore une atmosphère d'Islah. Mais je croyais voir accroché au mur de la salle un portrait du gouverneur général Viollette. J'étais moi-même encore naïf sur beaucoup de choses. Mais je ne l'ai jamais été au point de prendre un Viollette, par exemple, ou un Godin pour des « amis des Arabes ». Et le portrait de l'ex-gouverneur général me choqua beaucoup.

Quoiqu'il en soit, je dus attendre El-Okbi qui devait alors donner, ce qu'il est convenu d'appeler un cours dans l'une des mosquées d'Alger.

En attendant, je liai connaissance avec quelques jeunes gens qui étaient là. Je me rappelle surtout un mozabite qui m'étonna par sa culture occidentale. Le milieu mozabite n'avait pas encore fourni, à ma connaissance, d'intellectuels en Algérie. Alors je m'étonnais. Etait-ce Moufdi Zakaria, le futur héros national, agent du Deuxième Bureau ? Peut-être.

Moi-même y voyais l'étonnement de mes auditeurs que mes propos, mes réflexions piquaient. Je me rends compte à présent de ce que pouvaient éprouver ces esprits épris de belles lettres,

comme l'étaient (comme le sont encore) beaucoup d'esprits algériens, en présence du jeune homme que j'étais et qui pouvait justement les capter par la forme élégante, aisée de son expression, mais qui les bouleversait, d'un autre côté, par le contenu qu'il y mettait. En effet, depuis mon séjour à Paris, je me sentais très différent de mes coreligionnaires, même dans le domaine religieux où ma foi n'était pas contemplative mais agissante. J'étais devenu l'esprit pragmatique et passablement scientifique dont le réalisme et la précision ne pouvaient que surprendre des esprits habitués à l'imprécision et au surréalisme.

Par ailleurs, mon séjour à Paris m'avait affiné et révélé mon esprit. Et mon dynamisme intellectuel bousculait la lourdeur de l'esprit algérien, depuis, sans doute qu'il est devenu « l'esprit indigène ». Bref, on ne fut pas mécontent, d'un côté comme de l'autre, de ce contact.

Enfin, El-Okbi arriva et je m'en fus lui donner respectueusement l'accolade, car je le tenais en haute estime. Je dois même avouer que je le considérais, alors, davantage que le Cheikh Ben Badis pour une double raison. Ce dernier était un citadin et, dans mes convictions de l'époque, je voyais la décadence, davantage chez le citadin que chez le bédouin. El-Okbi était à mes yeux un bédouin.

Enfin, je savais que c'était lui qui avait surtout mené la lutte contre le maraboutisme, dans le journal qu'il publiait à Biskra *L'Echo du Sahara*. Et, comme moi-même j'avais été toujours un anti maraboutiste convaincu, je voyais donc en El-Okbi davantage le chef spirituel de l'Islah qu'en Ben Badis. Je dois ajouter, il est vrai, que j'avais gardé à l'encontre de ce dernier un préjugé défavorable depuis un court entretien que j'avais eu avec lui, à Constantine, en 1927. Il est vrai, en effet, que pour le jeune enthousiaste que j'étais et qui venait justement lui dire comment il avait opéré dans le sud oranais pour faire prendre conscience, aux gens de la région, du péril colonialiste pour leurs terres, c'était une déception de ne rencontrer aucun écho chez le Cheikh.

J'attendais – comme un jeune de 22 ans – un encouragement et une félicitation, mais le Cheikh fut réservé, froid et ne m'invita pas, même à m'asseoir. Etait-ce aussi cette raison qui, obscurément, me faisait lui préférant El-Okbi ? Dieu seul le sait. D'ailleurs, je ne m'étais jamais caché de cette préférence au sujet de laquelle je me disputai, parfois avec Ben Saï. Je reconnais que c'est lui qui avait raison. Mais nous n'étions qu'en 1932 et El-Okbi auquel je venais de donner ma filiale accolade était au pinacle.

On nous servit du thé et j'abordai mon sujet :

— Alors, Cheikh, dis-je à El-Okbi, que pensez-vous de la conférence de Ben Saï ? On m'a déjà dit ici qu'elle fut retentissante.

Le Cheikh gémissait sur sa fatigue, sur sa fatigue que lui donnaient ses cours à la Mosquée, sur la sueur qui le couvrait d'une gaine de moiteur.

Déjà ces gémissements exagérés me choquaient, car j'y voyais le témoignage de cette exagération du souci corporel qui est la marque, la tare d'un alem qui veut impressionner les gens par son surmenage. Un alem qui ne se plaint pas de son hémorroïde ou de son rhume, n'est pas un grand alem.

Enfin, le Cheikh El-Okbi s'arrêta de gémir pour me dire d'une voix morne :

— Euh ! Oui elle était bien la conférence de Ben Saï, mais c'est un plagiat ou plusieurs plagiats composés ensemble.

Cette affirmation, sans réserve, sans hésitation, dans la voix ni dans le jugement, m'abasourdit. Le Cheikh vit, sans doute, mon étonnement et pour me convaincre ajouta :

— Je vous affirme que certains passages de cette conférence ne peuvent pas être la plume d'un Algérien, écrivant l'arabe. On ne peut trouver ce style qu'en Orient.

Je n'ai découvert que par la suite la valeur négative de ce critère.

J'étais sidéré, car je savais personnellement comment la rédaction de cette conférence était née, peu à peu, dans la petite chambre d'hôtel à Paris.

J'étais écœuré devant ce complexe dans lequel je saisissais tout ensemble : la jalousie, le mensonge, la platitude.

Et pour me crucifier définitivement, le Cheikh ajouta cet argument massue :

— D'ailleurs, Ben Saï ne savait pas même lire convenablement son texte.

J'étais assommé et touché dans mes sentiments les plus profonds, mon amour de l'Islah, ma fierté d'une intelligence comme celle de Ben Saï Mohammed et enfin ma confiance dans les ulémas.

Je changeai de conversation, d'ailleurs en profitant de l'arrivée d'un certain Européen, qui se faisait passer pour journaliste et démocrate socialiste et que, bien des années après, je découvrirai ou plutôt il se découvrira comme le représentant de Massignon (c'est-à-dire du Deuxième Bureau) à Alger et comme député RPF.

Evidemment, j'étais loin de me douter des conséquences que cette honorable relation réservait au Cheikh El-Okbi et à l'Islah.

Je quittai Alger, sans d'ailleurs trop réfléchir à l'aspect nouveau sous lequel j'avais vu El-Okbi. Je ne voulais même pas y réfléchir du tout pour sauver certaines de mes convictions.

En arrivant à Paris, je me retrouvai avec plaisir dans l'atmosphère du Quartier Latin animé de la joyeuse gaîté de la rentrée. Je me sentais toujours impressionné par les murs noirs de ses monuments : Le Panthéon où dorment les grands génies d'hier, la Sorbonne, le Collège de France où s'éveillent les génies de demain.

Je sentais dans mon âme la lumière qui émanait de ces pierres noires et je comprenais pourquoi on nommait Paris la Ville lumière. Je m'arrêtais à toutes ces affiches universitaires qui

garnissent tous les coins de rues, depuis la rue d'Ulm jusqu'au boulevard Saint Michel. Je restais des quarts d'heure durant devant. Elles me captivaient plus que toutes les affiches électorales ou publicitaires qui recouvrent les murs de toute grande cité moderne.

Je m'absorbais souvent, au coin d'une rue dans la lecture des programmes universitaires qui me plongeaient dans une songerie, dans une profonde méditation sur ce qui sépare le monde musulman du monde occidental.

Cette lecture me donnait une idée effarante de la distance que j'essayais de mesurer. Cette impression de notre immense retard m'humiliait beaucoup. Mais je ne voyais aucun étudiant musulman s'arrêter à ces considérations. Et cela me navrait encore davantage. Le contact que j'avais eu avec les étudiants syriens et égyptiens au sein de notre Ligue arabe, c'est-à-dire avec les éléments sensément les plus avancés de «l'élite» musulmane, m'avaient désenchanté. Sauf deux ou trois fortes individualités comme le Syrien Farid Zein Ed-dine et l'Egyptien copte Farid Salib, tous les autres étaient insignifiants. Non point qu'ils me paraissaient manquer d'intelligence. Je n'ai jamais eu avec un musulman en général et avec un Syrien en particulier, cette impression de vide que donnent le manque ou l'absence d'intelligence. Mais je sentais chez mes coreligionnaires si peu d'âme, si peu de profonde vibration en face du spectacle inouï de la civilisation. Pour l'Egyptien, le séjour à Paris était une occasion de manger de la bonne pâtisserie au *five o'clok*, de flirter avec une belle fille et d'emporter, pour finir un titre de *ustadh* ou de *douctour*.

Pour le Syrien c'était cela aussi avec en plus une euphorie poétique qui le grisait. Sauf chez Ben Saï et quelque fois chez Ali Ben Ahmed, je n'avais saisi chez aucun autre musulman frayant au Quartier Latin, la moindre préoccupation de faire le bilan comparatif de la civilisation musulmane et de la civilisation occidentale, dans leur état actuel, d'essayer de saisir le véritable rapport entre le colonisé et le colonisateur.

Je comprends maintenant pourquoi je vois le problème algérien, notamment, sous l'angle d'une civilisation plutôt que sous l'angle d'une politique.

Mais ma prise de conscience de la « science » occidentale, au Quartier Latin, se doublait de ma prise de conscience de « l'âme chrétienne » à l'Union des Jeunes Gens Chrétiens.

Et sur un point comme sur l'autre, j'étais obligé, hélas, de reconnaître le retard de la société musulmane.

Mais cette double prise de conscience avait un singulier effet sur mon caractère. Je voulais dilater mon temps et mon cerveau pour absorber toute la science de l'Occident et dilater mon âme pour absorber, saisir et communiquer à mes coreligionnaires toute la spiritualité chrétienne.

C'est dans ces dispositions d'esprit que j'inaugurais, quelques jours après mon arrivée à Paris, cette année scolaire 1932-1933.

En plus de mon inscription à l'Ecole Spéciale de Mécanique et d'Electricité, j'avais pris quelques autres au Conservatoire National des Arts et Métiers : cours de chimie industrielle, de chimie tinctoriale, de tissage et textile.

Mon programme était donc lourdement chargé. Et, en conséquence, j'avais serré au maximum mon emploi du temps.

Je me trouvai par ailleurs momentanément brouillé avec les deux Ben Saï à qui j'avais raconté l'outrecuidante attitude d'El-Okbi et qui me reprochèrent de ne lui avoir pas dit, sur le champ, son fait. Et mes relations devinrent quasiment nulles. Nous étions allés, ma femme et moi, loger dans une petite rue du XVème arrondissement, vers la Porte de Versailles.

Nous occupions une pièce chez une veuve pour ne pas aller vivre dans l'atmosphère publique des hôtels. Dans la paix laborieuse de notre petit logement, ma femme cousait et chantait et moi je travaillais et priais. Les incidents extérieurs n'avaient aucune répercussion sur notre vie, dans ce coin provincial de Paris.

Je ne sortais que le samedi soir. C'était, d'ailleurs ma femme qui m'imposait cette sortie qu'elle jugeait nécessaire à mon esprit et à ma santé, car, dans la semaine, je travaillais comme une brute. Les mathématiques avaient exercé, un effet sur moi, une sorte d'envoûtement qui m'absorbait totalement. Je goûtais dans les formules une poésie infiniment plus puissante que celle qu'on trouve dans les vers. J'y mettais moi-même le sens d'une mystique: la mystique de la civilisation du chiffre, dirai-je plus tard. Et cette mystique parait, à mes yeux, les figures de mes maîtres. Le Directeur de l'Ecole, surtout, me paraissant comme un saint auréolé de science. Sa sainteté m'avait déjà frappé, il est vrai, dès notre premier contact, quand j'étais allé me faire inscrire.

— M Bennabi, me dit-il, quand vous auriez une question qu'il vous sera difficile d'éclaircir vous-même, posez-la au «cahier des questions» qui est à la disposition des élèves. Les professeurs y répondront dans leurs cours. Et s'ils ne le peuvent pas, tout de suite, parce que nous ne savons pas tout, on l'étudiera spécialement pour donner satisfaction à l'élève qui l'a posée, dans la mesure de nos moyens.

La simplicité de ce réel «puits de science» qui affirmait, néanmoins, ne pas tout savoir, me bouleversa. Je pensais avec pitié aux Ulémas Algériens dont je n'ai pas vu un seul affirmer son ignorance sur quelque point. Et, d'ailleurs je rajoute, ce qui m'a toujours le plus frappé en Europe, c'est moins la science elle-même que son esprit. Et je me rendais compte que c'était justement cet esprit, ce rayonnement, ce magnétisme humain, c'est-à-dire toute l'efficacité de la science occidentale, qui passent inaperçus pour la plupart des étudiants musulmans, lesquels viennent conquérir, en Europe, un diplôme universitaire, tout simplement. Aussi, en insistant pour que je sorte le samedi soir, ma femme voulait-elle me soustraire, quelques instants à quelque chose que j'avais épousée comme un sacerdoce mais qui m'épuisait physiquement.

Mais ces quelques instants ne me reposaient pas du tout. J'allais dans un «café algérien» - le Hoggar – qui venait de s'ou-

vrir notamment au Quartier Latin. Je retrouvais là les cancans, les futilités, les inconséquences, les tristesses, les laideurs, les pourritures de la vie algérienne, la face du Nord-Africain parvenu, qui se laisse doucement vivre à la parisienne. Cette vie parisienne extérieure qu'on trouve dans tous les lieux où l'étranger peut mettre les pieds, la face de l'ouvrier descendu de la montagne kabyle ou du haut plateau arabo-berbère, mais qui n'a fait (personne ne lui a dit) aucun effort, comme le Juif qui vient du ghetto de Pologne par exemple, qui chemine dignement dans son exil, et enfin, la face de l'intellectuel musulman qui vient quêter là quelque bonne fortune estimant son effort intellectuel et moral suffisant pour décrocher le titre d'avocat ou de docteur ou encore un poste de sous-préfet.

Et presque tous les samedis soir, après un tour à l'Union des Jeunes Gens Chrétiens, j'allais déverser, dans ce milieu nord-africain statique, apathique, le flot d'idées qui m'avaient germées à l'esprit, dans la semaine. Le parvenu y trouvait une distraction supplémentaire, l'exilé y trouvait l'occasion de lâcher quelques soupirs et l'intellectuel trouvait toujours un moyen ou un autre pour ne pas donner son avis sur les problèmes que je posai, sentant que je le mettais au pied du mur en lui dévoilant ses devoirs immédiats en tant qu'étudiant et en tant que simple homme.

Et je rentrai très tard de ces soirées des samedis sans avoir persuadé l'ouvrier d'être moins indigène ni l'étudiant d'être plus intellectuel, plus propre moralement, plus efficace socialement.

D'ailleurs le milieu estudiantin algérien était scindé en deux.

En effet, l'Administration qui n'avait pas réussi à détacher corporativement les étudiants algériens de l'Association nord-africaine, trouva une formule pour les en séparer corporellement.

Elle créa tout simplement un foyer de l'étudiant musulman, sous le nom de «Cercle Méditerranéen». L'animateur de ce mouvement « séparatiste » était naturellement Ammar Naroun.

Mais chose curieuse. Boumendjel était contre lui, comme moi-même. Mais maintenant que je connais mieux la psychologie de Massignon, la chose s'explique et doublement. Cet homme est un complexe de l'orgueil le plus stupide et de la malice la plus machiavélique. Le « Cercle Méditerranéen » était une réalisation de Godin. Or, Massignon est en cela semblable à un alem indigène que tout ce qui ne porte pas son nom, son étiquette, lui fait horreur.

Voilà l'orgueil stupide de l'homme. D'autre part, il est assez machiavélique pour ordonner à des créatures de se mettre du côté de l'opposition, sans quoi aucun travail de renseignement ne serait possible

D'ailleurs, la méthode est très efficace, car je vois, maintenant ce qu'elle peut donner en comparant au mien le curriculum vitae du « héros national » Boumendjel.

J'allais, d'ailleurs, mettre à profit la zizanie Boumendjel-Naroun pour mettre un terme aux exploits de ce dernier. Le hasard m'avait servi, le docteur Ben Milad, de Tunis, m'avait en effet, informé d'une escroquerie dont les ouvriers nord-africains avaient été les victimes et qui avaient rapporté à l'escroc quelques dizaines de milliers de francs. L'escroc, c'était justement Naroun qui avait reçu des souscriptions pour créer (vers 1930) un journal de « défense des droits des travailleurs nord-africains en France ». Naturellement ledit journal ne vit pas le jour.

Je priai Ben Milad de me confirmer la chose par écrit, sous forme de simple lettre d'information. Il le fit. Et la lettre circulant de mains en mains fit le tour du Quartier Latin. Boumendjel et le brave et innocent Sahli servirent, en l'occurrence de hérauts de l'accusation. Et Naroun fut liquidé et même mis à la porte de l'Association algérienne sur laquelle il comptait régner et, par elle, régner sur une demi-douzaine d'étudiants malheureux qui trouvaient un refuge au foyer, jusqu'au moment où il aurait décroché un poste de sous-préfet.

A vrai dire, en dehors de mon travail et de mon foyer, mes meilleurs moments étaient ceux que je passai à l'Union des Jeunes Gens

Chrétiens, notre groupe s'était emballé pour les questions nord-africaines. Si bien qu'on fut d'accord pour créer une Amicale franco-nord-africaine. Nous nous réunissions un dimanche par mois, chez une noble dame, dont on ravageait la table généreuse et qui nous gavait par surcroît de bonne musique, jouant elle-même très bien de la scie sur laquelle elle exécutait Wagner avec l'émotion d'une communiante. C'est surtout à ces réunions et à mes contacts à l'Union des Jeunes Gens Chrétiens, que je dois mon édification sur certaines valeurs essentielles de la vie occidentale. Et je comprends que cette édification ne puisse pas se faire ni par le livre, ni par le spectacle. Aussi, combien mes coreligionnaires les plus « instruits des choses » de l'Europe me paraissent si peu informés de sa civilisation.

Combien de fois – tout en affichant hautement ma religion (peut-être même de trop) – n'ai-je pas participé, avec beaucoup d'émotion, aux messes de mes jeunes amis chrétiens. Aussi en fondant, avec eux, notre amicale franco-nord-africaine, ce n'était que la consécration publique de notre amitié.

Cette consécration allait d'ailleurs porter ombrage. Mohammed El-Fassi, me rencontrant en haut du Boulevard Saint-Michel, tira une prise de sa tabatière et me dit :

— Vous n'auriez pas dû mêler le nom des étudiants nord-africains à celui de votre amicale.

Je pris cette réflexion pour une simple pointe de jalousie de me voir président d'un groupement qui avait déjà fait parler de lui dans Paris, en donnant même une soirée artistique, à laquelle participèrent pas mal de talents, les plus désintéressés comme les plus louches.

Et avec un « diable boiteux » qui s'appelait Marcelin – un diable entreprenant comme un normand qu'il était – notre Amicale qui avait lancé une tombola était même en passe de publier un bulletin mensuel dont un seul numéro devait paraître.

J'interprétais donc l'attitude d'El-Fassi pour de la simple jalousie, et, tirant de ma cigarette une bouffée que je lui envoyais dans le nez, lui faisant clignoter les yeux, je lui dis glorieusement :

— Mon cher, nous sommes (je parlais de Ben Saï, de Ben Abdellah et de quelques autres étudiants) des étudiants nord-africains et je ne pense pas que ce mot soit ta marque déposée.

Il reprit une prise et garda le silence. Je comprends maintenant l'attitude du futur directeur des Karawiyins. Il était trop réaliste pour obéir à un réflexe aussi banal que la jalousie. C'était un homme au dessus d'une telle mesquinerie. C'était tout simplement un écho d'une conversation avec Massignon. Cet « ami des Musulmans » n'aime pas en effet qu'on lui rafle sa spécialité de nous aimer. Or, notre groupe avait cette prétention. Et, pour tout dire clairement, M.Massignon sait que le colonialisme doit avoir nécessairement deux visages : celui du civilisateur qui se présente comme tel au métropolitain dont il faut conquérir le suffrage à «l'œuvre civilisatrice» à la « vocation libératrice » et l'autre visage celui de l'oppresseur qu'il faut montrer à l' indigène pour le faire ramper.

Et, naturellement, c'est un petit secret que notre groupe menaçait sérieusement de dévoiler en mettant la réalité du colonialisme toute nue sous le nez d'honnêtes métropolitains. Bien entendu, je ne dis pas que Boumendjel ou Mohammed El-Fassi comprenaient les rôles qu'ils jouaient, mais ils les jouaient sachant de quoi il retournait, au moins du point de vue de leur intérêt personnel. D'ailleurs, je n'étais pas positivement méchant, ni avec l'un, ni avec l'autre. Et pour le prouver à El-Fassi, sur le champ, je l'invitais à venir manger, chez moi, un couscous et lire la fatiha, pour consacrer religieusement mon mariage. Et il ne se fit pas trop prier, comme je le savais. D'un autre côté, j'avais invité le cher et regretté Thameur. Et mes deux témoins vinrent effectivement le jour convenu. Mais El-Fassi brûlait de curiosité. Je le comprends. Après le repas, au moment de la fatiha, il posa des questions à ma femme, notamment sur sa situation avant son mariage avec moi. Je dus intervenir :

— Voilà, dis-je, ma femme que voici a consenti d'être mon épouse. Et à ce titre, je lui ai accordé un *sadaq* d'un quart de dinars, soit à l'évaluation d'aujourd'hui : 4 francs.

J'avais, en effet, versé cette somme, à ma femme qui garda les quatre pièces que je lui ai données et les garde, d'ailleurs, encore jusqu'à ce jour, depuis 20 ans.

Bref, El-Fassi dut se résigner à lire la fatiha tandis que le regretté Thameur – qui avait compris en rougissant pour le premier – faisait de même. J'étais sûr qu'avec lui, du moins, la pensée de Dieu était présente à notre petite cérémonie. C'est ainsi que je fus marié par un représentant de Massignon qui venait aux renseignements sur ma femme et par un musulman qui apportait à mon mariage un peu de bénédiction.

Mais sur cette vie domestique ainsi canonisée et organisée, par ailleurs, pour le travail et la méditation planait une ombre qui obscurcissait son horizon, une ombre qui, lorsqu'elle passait devant mes yeux, me faisait lever la tête sur un problème et pousser un profond soupir. La situation dans laquelle j'avais laissé mes parents m'obsédait, en effet. Ma femme ne posait pas sur notre modeste table, quelque chose qui soit bon, un petit dessert ou un entremet, sans que je ne demande avec anxiété :

— Qu'ont pu manger aujourd'hui, mes pauvres parents. Cette pensée angoissante me stimulait, sans doute, pour mon travail. Mais il n'en était que plus lourd. J'enviai mes camarades de promotion qui n'avaient pas ce même souci et dont le travail n'en était que plus agréable.

D'ailleurs, j'avais beau demander des précisions à mon père, pour savoir s'il était réintégré ou non, je n'obtenais aucune réponse. Mon père est un homme qui n'a pas su à quoi sert d'écrire une lettre à son fils, pour lui donner des nouvelles de sa famille. Toutes les fins de mois il m'envoyait mon mandat ; un point c'est tout.

Je ne pensai, d'ailleurs, nullement que mon genre de vie à Paris aggravait singulièrement son cas. Je devais, cependant, l'avoir définitivement condamné dans l'esprit de l'Administration le jour de ma rencontre avec Messali et quelques uns de ses amis, au *Hoggar*.

C'était Ben Milad et un autre étudiant tunisien Soumer qui avaient ménagé cette entrevue entre Messali et à sa demande avec quelques étudiants au nombre desquels j'étais invité.

La rencontre eut lieu un soir de samedi dans une chambre que le propriétaire du Hoggar avait mise à notre disposition au dessus de son établissement. Imache était là avec sa carrure à la Mirabeau et sa tête ébouriffée ainsi que Radjef, Si Djilani, un certain Abdellah et un certain Tlemçani à l'allure athlétique, dans lequel j'aurais tout de suite deviné le « flic » si j'avais eu mon expérience de maintenant.

Avec son état-major, Messali me parut très sympathique. J'étais surtout ému à la pensée que ce soit ces ouvriers qui soient venus à nous, alors que j'aurais pensé que c'était surtout le devoir des «intellectuels» d'aller à leurs frères les travailleurs pour les éduquer, les instruire.

Un fait est certain, il n'y avait ni Boumendjel, ni El-Fassi à cette réunion, ni Naroun, ni Moufoc bien entendu.

Bref, j'étais très ému et ayant pris la parole après Ben Milad qui fit les présentations et Messali qui expose son objet, j'exprimai ma joie de ce contact et des conséquences heureuses qu'il pouvait avoir pour l'Afrique du Nord. Je dus même déployer plus d'éloquence qu'il ne fallait, car Ben Milad -- en qui j'ai toujours aimé le sens de la mesure -- me rappela à l'ordre. J'étais certainement sincère. Mais j'étais atteint d'un mal que dix sept ans plus tard je dénoncerai[1].

Quoiqu'il en soit, le propriétaire du Hoggar nous gratifia d'un thé et nous décidâmes de nos prochaines réunions. C'est ainsi que se trouva constitué le parti nationaliste ou plutôt reconstitué, car c'était le regretté Emir Khaled qui l'avait fondé à Paris, en 1927, sous le nom de l'Etoile Nord-Africaine.

D'ailleurs, le parti se reconstituait sous l'égide du noble exilé. Et l'Etoile Nord- Africaine allait même en tirer avantage matériellement en vendant son effigie et moralement en attirant des adhésions. En tout cas, j'avais mis allégrement le pied dans la

---

(1) Chez les Arabes: l'amour du verbe

barque du nationalisme. Je le faisais d'autant plus allégrement que je ne me rendais plus aux réunions de la Ligue arabe où je trouvais qu'on parlait trop de choses assurément respectables mais qui ne nous disaient guère ce qu'il fallait faire tout de suite de notre temps disponible et de notre intelligence. Pour m'échapper à l'intellectomanie, je m'embarquais hélas vers la *boulitique* . Mais je ne le savais pas encore dans cette soirée mémorable qui inaugurait le nationalisme algérien. En quittant le Hoggar, j'étais donc enthousiaste comme un jeune chevalier qui vient de recevoir le baptême des armes.

Je faisais, en regagnant mon domicile, toutes sortes de projets pour relever la condition de nos compatriotes vivant à Paris, moralement et intellectuellement. Notre suivante rencontre avec Messali ayant été fixée à deux semaines de là, j'avais hâte d'être au samedi suivant pour faire part du grand évènement aux deux Ben Saï avec lesquels je venais de me réconcilier. Entre temps, je devais préparer l'ébauche d'une petite pièce théâtrale qu'il était convenu de donner à l'occasion de la première manifestation officielle de l'Etoile Nord-Africaine. Je n'avais, par ailleurs, aucunement le sentiment que ce que je faisais allait être largement payé par mon père. Quand je me considère maintenant, je m'étonne du complexe d'innocence et de maturité que j'étais. J'étais trop jeune et trop vieux pour mon âge.

La semaine qui s'écoula, depuis notre réunion au Hoggar, fut donc utilisée à résoudre mes problèmes de mécanique ou de mathématiques et à trouver un sujet convenable pour ma pièce. Je m'arrêtais finalement au thème de « l'injustice colonialiste ». Il n'y a pas un colonisé, je crois, qui n'aurait pas trouvé cette idée. Et, à la fin de la semaine, je m'en fus au Quartier Latin avec mon chef-d'œuvre théâtral ou du moins son ébauche dans la poche et mon enthousiasme nationaliste au cœur.

Je m'explique avec les Ben Saï. Mais mes idées ne les emballèrent pas du tout, Mohammed suspectait tout et vit dans tout cela une astuce policière pour mettre à nu les sentiments subversifs chez les étudiants musulmans. Salah, toujours plus mesuré,

opinait qu'il fallait juger l'arbre à ses fruits. Pour lui, il fallait par conséquent attendre avant de se prononcer ou de s'engager. Je lui fis remarquer que si nous n'aidions pas l'arbre pour avoir ses fruits nous ne pourrions jamais le juger. Il fut intransigeant sur son principe et je demeurais accroché à mes idées.

Quand le jour de notre deuxième rencontre avec Messali était venu, j'étais prêt, j'avais composé avec je ne sais quelle histoire de chèvre et de chevrier, une petite histoire qui me semblait bien illustrer « l'injustice colonialiste..»

Au rendez-vous étaient également présents Ben Milad, Soumer. Ben Youcef était encore trop prudent pour y être et Nouira apprenait encore l'art « nationaliste ».

Qui remplaçait, ce soir là, Mohammed El-Fassi ou Boumendjel ? Je ne me rappelle plus assez bien les têtes pour le dire. Toujours est-il que l'atmosphère me déplut sans être foncièrement déplaisante. Seulement à l'Union des Jeunes Gens Chrétiens, j'ai contracté une maladie de l'esprit protestant : le puritanisme. Et quand je vis servir de la bière à cette réunion de « nationalistes musulmans » je faillis me trouver mal à mon aise. Je demandai ostensiblement un café ou peut être un thé qui me remonta le moral. L'atmosphère fit le reste. On se plongea dans la critique de mon essai théâtral et d'un essai que nous présenta Messali. On opta finalement pour le mien. Et je dois dire que Messali n'eut pas l'air d'un vaincu, ni moi d'un vainqueur. Un pas était fait et l'on se proposa d'en faire un plus grand. Messali et ses amis proposèrent aux étudiants de participer à une manifestation qui serait comme l'inauguration officielle de l'Étoile Nord-Africaine . Il fut convenu que la soirée eut lieu à la salle Cadet, au Grand Orient. Quelques jours après, je m'y rendis donc avec ma femme. La salle était comble. Ma femme fut introduite dans une coulisse avec Madame Messali dont je remarquais, avec satisfaction, les traits honnêtes et bons, avec un léger voile de tristesse.

Dans la salle où toutes les misères de l'Algérie unies à quelques misères parisiennes se pressaient, on voyait à la première

rangée, devant la scène, l'Imam de la Mosquée de Paris. Il représentait probablement l'excellence ghabritienne qui ne serait pas venue, bien sûr, maculer son burnous blanc contre un chômeur et un manœuvre de chez Renault.

La levée de rideau eut lieu, je crois, sur ma pièce à laquelle je n'avais pas prévu de titre. Mais un brave étudiant algérien dont je n'ai plus souvenir du nom et qui s'était improvisé l'impresario de cette soirée, annonça au public après les trois rituels coups :

— *L'administrateur bonhomme* , pièce en un acte de notre ami Bennabi !

Des derniers rangs de la salle où s'étaient réfugiés les étudiants, quelques applaudissements partirent, entraînant la foule.

Ben Milad figurait « l'administrateur », moi son Khodja, un ouvrier son daïra, un jeune kabyle admirable de naturel dans son rôle, le chevrier.

Et la scène se termina sur cette réflexion de « l'administrateur bonhomme » :

— Pour être chevrier on n'a pas besoin de certificat d'études.

Et vint le tour de la « politique » avec une série d'orateurs : Si Djilani dans un arabe digne d'un bon taleb, Imache avec son air de taureau et Messali. Je ne sais pas d'ailleurs si c'était dans cet ordre. Mais Messali parla longuement. J'admirai son verbe et j'y reconnaissais une inspiration plus élevée que celle que j'avais pu remarquer, jusque là, dans les termes des discours de nos intellectuels. Il fut tour à tour pathétique et persuasif quand il parlait de la misère du peuple algérien et de la grandeur de son passé. Il me plut. Et quand il eut dit « il y a des hommes supérieurs mais il n'y a pas de peuples supérieurs » il me conquit tout à fait.

Dans la salle qui étouffait d'émotion et de fumée de tabac, on vendait, à la criée, le portrait de l'Emir Khaled, le fondateur de l'Etoile Nord-Africaine et le journal *El Oumma*, organe du parti nationaliste musulman .

Le patriotisme gagnait les cœurs de ces hommes de peine, il se reflétait dans leurs regards, dans leurs gestes.

Un homme exalté qui épanchait son patriotisme à d'autres camarades, s'écriait, faisait allusion à un ennemi invisible, le colonialiste :

— Par Allah ! je lui donnerais un coup de tête ! on ne le verra plus !

J'entendis cette réflexion et je vis le geste de la tête qui l'accompagnait en passant près du groupe.

J'en fus attristé. Je compris sur le champ que la politique qui ne commence pas par la formation de l'homme, le réveil de son intelligence et de sa conscience, n'est qu'un « coup de tête » contre l'invisible.

Mais je faisais confiance à Messali pour la tâche immense à accomplir.

La soirée continue. Après le discours, la musique et la danse : la danse odieuse du ventre.

Cela me parut incompatible avec la tâche à accomplir.

A un moment, mes yeux se portèrent sur une sorte de balcon qui au dessus d'une coulisse surplombait la scène où se contorsionnait la danseuse de ventre. Je vis Messali et son ami – celui là même dans lequel j'aurais vu aujourd'hui un flic et que j'aurais plus volontiers, nommé son adjudant plutôt que son ami. Ils étaient penchés sur le spectacle. Mais ce qui me frappait alors, c'était l'accoutrement de Messali, enveloppé dans un ample cafetan vert comme quelqu'un qui a peur d'attraper froid. Je songeai, malgré moi, à El- Okbi, après son fameux cours à la mosquée d'Alger. Ce rapprochement involontaire me mit dans une sorte d'inquiétude morale que je ne définissais pas. Et je dus rentrer avec ma femme, avec une certaine nostalgie dans l'âme.

Mais cette nostalgie deviendra, peu à peu, scepticisme. En effet, au cours de cette année, je gardai contact avec le « nationalisme ». J'avais même réussi à intéresser progressivement les Ben

Sai. Mais il leur vint à l'idée – à l'idée de Salah surtout – de demander à Messali d'user de son influence personnelle, de ses moyens de nationaliste-en-chef pour créer à Paris une école du soir à l'intention de nos frères illettrés. L'idée coïncidait exactement avec mes vues personnelles et nous pensions tous les trois, que là, dans ce secteur de l'enseignement libre, était vraiment le domaine de la contribution plus efficace – politiquement parlant – des étudiants qui pouvaient disposer de leurs loisirs pour cette tâche immense et généreuse. D'ailleurs la démarche des Ben Sai s'était inspirée de l'Université Populaire que le parti communiste avait fondé à Paris pour les ouvriers français.

Mais voilà ! Le communisme est une doctrine qui veut se servir de l'homme et, pour cela, le cultiver, le perfectionner, le rendre efficace. Tandis que le nationalisme que nous avions inauguré était un empirisme sentimental qui n'entendait que se servir de la parole. Et comme il n'était nullement besoin que tout le monde parlât : on se contentait donc d'écouter et d'applaudir le nationaliste-en-chef lequel n'eut pas voulu, au reste, partager son privilège avec d'autres bavards.

Aussi Messali reçut-il avec le plus large sourire les Ben Sai, leur promettant que leur désir « très compréhensible » serait réalisé. Comme deux ou trois mois après, rien n'avait été fait, les Ben Sai revinrent à la charge. Ils eurent le même sourire et la même promesse. Nous commencions alors à nous demander à quel mobile intime obéissait Messali par cette carence. Mohammed Ben Sai criait sa victoire sur ma bêtise. Salah augmentait ses réserves.

Et moi j'interprétais l'attitude de Messali pour de la simple jalousie et l'admettant même comme légitime, en mon for intérieur. Je concédais que devant notre ardeur à nous mêler plus directement à la vie de nos frères travailleurs, Messali pût craindre de nous voir accaparer la sympathie de certains de ses partisans. Et je voyais, dans cette supposition même, quelque chose comme une circonstance atténuante à son attitude.

D'autant plus qu'il y avait un débat dans ma conscience. On commençait, en effet, à parler au Quartier Latin de l'avènement

de la fameuse Fédération des élus de Constantine avec son chef Bendjelloul.

Et j'étais un islahiste farouche, un islahiste qui avait osé (en 1933 !) proposer la présidence d'honneur de Ben Badis à l'Association des Etudiants Algériens, au grand ahurissement de Naroun qu'on devait chasser à cette séance même et de Boumendjel qui a dû, soigneusement, le noter pour son patron.

Alors, le problème se posait à ma conscience sous forme de dilemme : Ben Badis ou Bendjelloul ? Et comme je n'hésitais pas une seconde à trancher le problème en faveur des Ulémas, je n'hésitais pas à garder ma sympathie à Messali qui flirtait, alors, avec nos « savants » comme il flirtait encore avec l'ombre de Khaled. Alors sans être de son bord, tout à fait, je me considérais son allié sur un point capital.

Je ne savais pas d'ailleurs que les Ulémas deviendraient, quelques années plus tard, les protecteurs – surtout l'adiposo-génital, Cheikh Larbi - de Bendjelloul quand je l'attaquais comme un « traître » au moment même où l'Algérie le portait au pinacle. Mais je comprends maintenant, les Ulémas sentaient déjà en moi l'implacable témoin et, tout compte fait, il leur a semblé plus « islamique » de s'entendre avec un complice qu'avec son accusateur.

D'ailleurs le débat de conscience par lequel je tranchais en faveur des Ulémas et, par voie de conséquence, en faveur de Messali, s'estompait du fait même de mes autres préoccupations.

La situation de ma famille m'accablait toujours. Mon travail m'exténuait. Et j'eus sur les bras, par surcroît une affaire islahiste qui devait définitivement me compromettre (maintenant je le comprends) dans l'esprit de l'Administration et condamnera irrémédiablement mon père.

C'était, en effet, on s'en souvient l'année de la fameuse « circulaire Michel » qui interdisait l'accès des mosquées aux Ulémas. Le Cheikh El-Okbi ne pouvant supporter l'idée de ne plus aller hurler et suer, tous les soirs, à la mosquée d'Alger fit publier, au nom des Ulémas, une lettre ouverte, en plusieurs mil-

liers d'exemplaires. Puis ne sachant plus quoi en faire, car il est plus facile de dire une chose que de la réaliser, il m'envoya le stock à Paris. L'Islah algérien me demandait un service, vous pensez bien que je n'allais pas le refuser.

Je commençais d'abord par ameuter les étudiants algériens et je rédigeais, en leur nom, une lettre ouverte à l'adresse de l'Administration. L'Association n'osa pas, tout de même, ne pas endosser ma lettre. Mais Boumendjel proposa une atténuation du texte, qui disait-il, était quelque peu violente. Ah ! que je comprends le comment et le pourquoi des choses maintenant.

Je dus admettre l'atténuation de certains passages de ma lettre qui fut publiée en Algérie, en français dans *La Défense* et, en arabe, dans un journal que publiait à Alger Ababsa et dans laquelle je dénonçais « les adjudants de prières » que l'Administration place dans les mosquées comme Imams. Pour distribuer, d'autre part, la lettre des Ulémas contre « la circulaire Michel », je dus mobiliser quelques étudiants comme Brahim Ben Abdellah, qui acceptèrent de porter, comme moi, chacun dans un quartier déterminé les tracts à distribuer et de les glisser simplement dans les boites. Car, bien entendu les Ulémas ne m'avaient pas envoyé un centime pour faire face à ma tâche, dans une ville où tout se paie, notamment pour aller d'un point à un autre en métro. Pour certains destinataires seulement, mes camarades et moi, nous avions jugé plus convenable de mettre le tract sous enveloppe et de l'adresser par la poste. Dans ce but, nous avions versé chacun une participation pour constituer un « fonds de propagande ». C'est ainsi que nous pûmes toucher pas mal, de parlementaires, d'hommes de lettres et de journalistes. Et, cependant que nous nous démenions de porte en porte, les représentants du « nationalisme » trônaient dans les cafés du Quartier Latin, en attendant leur prochain meeting.

D'ailleurs, le résultat de notre peine fut négatif, le seul journal dans lequel on put constater quelque chose susceptible de nous concerner, c'était l'*Action* - l'organe royaliste - qui parlait, je ne sais à propos de quoi, des « vipères de musulmans ».

Quant aux Ulémas, ils ne donnaient plus signe de vie. J'avais cependant écrit à El-Okbi, pour lui dire qu'il fallait passer outre la « circulaire Michel » sans d'ailleurs franchir le seuil condamné des mosquées.

Je voulais simplement qu'il conduisît ses fidèles en dehors de la ville, pour faire leurs prières à la face du ciel, c'est-à-dire sous la voûte de la véritable mosquée, sous laquelle avait prié Mohammed et ses compagnons quand ils étaient persécutés. Evidemment je comprends ou je ne comprends pas tout à fait encore, la singulière carence des Ulémas sur ce point.

Evidemment, je n'avais écrit qu'à El-Okbi dans lequel je voyais le plus fougueux. Mais je dois dire, maintenant, à la lumière d'une longue expérience, que nos Ulémas ont toujours été ignares pour comprendre les idées et pleutres pour les appliquer, s'il y a quelque petit danger. Ils aiment le paradis, bien sûr. Mais à condition d'y arriver tout doucement, la panse pleine et la pensée vide, et de trouver à la porte un ange – je devrais dire un farceur d'ange – qui leur dise : « Entrez, Messieurs, je sais que vous vous êtes trop fatigués sur terre, mais des tapis moelleux vous attendent.»

Mais naturellement Massignon, lui comprend les idées et il a dû noter la mienne, comme il notera seize ans plus tard la parution des *Conditions de la Renaissance* en disant : « c'est un danger réel pour la colonisation.»

Mais moi-même, à vrai dire, je commençais à me rendre compte de ce « danger » de mes idées comme je commençais à sentir le propre danger Massignon pour mon avenir, encore lointain et pour la situation présente de ma famille. D'ailleurs, mon père, après quelques tentatives infructueuses de se faire réintégrer, se décida à aller en pèlerinage à la Mecque avec ma mère. Il m'écrivit pour m'annoncer cette nouvelle, une lettre poignante qui fit pleurer ma femme. Tandis que j'étais, au contraire heureux en espérant que mes parents écœurés du colonialisme resteraient au Hedjaz où j'irai m'établir après mes études, ayant vaguement le pressentiment que je ne ferai rien en Algérie. Et mon année scolaire se termina sur cette espérance.

LA MORT DE MA MERE

J'avais hâte en partant en vacances, de revoir mes parents qui m'avaient annoncé leur retour de la Mecque. Ce retour m'avait quelque peu déçu, il est vrai. Mais dans le train et le bateau qui me ramenaient en Algérie, je contemplais déjà en imagination les hadjis que j'avais le bonheur d'avoir pour mère et pour père. J'avais hâte de leur poser un tas de question sur le royaume saoudite dont j'avais salué déjà l'avènement en 1926 à la fin de mes études à la Médersa de Constantine. Je n'avais cessé, depuis, de suivre l'évolution du wahhabisme, le confondant d'abord avec mon salafisme, et peu à peu, le préférant à celui-ci.

C'est dans cet état d'esprit que j'arrivais à Tébessa. Je me rappelle avec quelle vénération particulière j'avais embrassé la main de ma mère.

La petite maison que nous habitions – au reste nous l'habitons encore – me parut plus lumineuse, l'air de la Mecque et de Médine était sous le ciel de Tébessa : un ciel qui me paraissait plus radieux.

Ma mère m'avait rapporté un tas de souvenir des lieux saints et surtout un beau chapelet de corail rouge. Et cette femme d'esprit me raconta d'abord à quelle providence elle devait d'avoir franchi le cordon des douanes, à Bône, sans rien payer pour les trésors qu'elle rapportait, une ceinture d'argent tressé qu'elle destinait à ma femme, des cadeaux pour mes sœurs, des coiffes hidjaziennes pour leurs enfants, des chapelets pour tout le monde, des services de café et de thé pour la maison.

En descendant du bateau, ma mère impotente traînant ses béquilles et mon père traînant deux grandes valises, un honorable bourgeois de Bône se précipita à leur rencontre pour les inviter chez lui, très heureux d'abriter sous son toit, pour une nuit,

ces pieux pèlerins. Et mon père et ma mère, sans penser le moins du monde à la formalité des douanes se dirigèrent innocemment vers la calèche que le bon bourgeois bônois avait déjà arrêtée. Les douaniers ne s'en étant aperçus que lorsque ma mère fut installée sur la banquette, ses béquilles devant elle, crurent plus politique de ne pas déranger une impotente :

— C'est ainsi, me dit-elle en riant, que je n'ai rien payé, car s'il avait fallu payer, au tarif que d'autres pèlerins ont dû payer, je n'aurais sans doute, pas eu suffisamment d'argent et j'aurais été obligée d'abandonner entre leurs mains une bonne moitié des souvenirs que j'ai rapportés.

Je riais moi-même de cette farce involontaire, tandis que ma mère ajoutait, en conclusion :

— Mon fils, Dieu protège les honnêtes gens à leur insu.

Et ainsi pendant une semaine, on ne parla, à la maison, que du pèlerinage. Ma mère avait un art de narrer peu ordinaire. Douée d'un sens aigu de l'observation, d'une profondeur de sentiment et d'une clarté de pensée peu féminine, ses récits m'enchantaient ou m'émouvaient et m'instruisaient, par surcroît.

Je faisais avec elle, en pensée, le pèlerinage. Je subissais une indescriptible émotion quand elle me décrivait l'ambiance où des milliers d'âmes s'élancent éperdument pour se livrer à Dieu dans le cri rituel de « Lebbeïk mon Dieu » le don total de soi.

Les récits de ma mère étaient si vrais dans leur simplicité qu'ils me bouleversaient parfois. Je me retirais alors brusquement dans ma chambre pour cacher mes larmes. D'ailleurs ma mère, qui avait autant de finesse que de profondeur dans l'âme, sentait mes moments d'extrême émotion et trouvait le moyen de me donner l'occasion de me retirer.

Elle me faisait part aussi de ses observations quelquefois curieuses, en effet :

— Il y a dans la cour de la grande mosquée de la Mecque beaucoup de pigeons, me dit-elle un jour ... Et ces pigeons trou-

vent là leur nourriture, grâce aux croyants et volent, vont et viennent à leur guise, tournent, se posent même sur le *Mizab Er-Rahma*. Mais, ajoutait-elle, j'ai remarqué qu'ils ne survolaient jamais la Kâaba.

Je savais que ma mère était un esprit positif et précis. Néanmoins, la remarque m'étonnait quelque peu, je voulus des précisions :

— Bien sûr, mon fils, j'en étais étonnée moi-même. Et pour m'en convaincre, ajouta-t-elle, je dus refaire mon observation à plusieurs reprises et à des moments différents. J'ai dû me rendre à l'évidence.

Elle me raconta aussi ses impressions sur les lieux, les gens, les autorités :

— Les autorités saoudiennes, me dit-elle, sont irréprochables en ce qui concerne la tranquillité du pèlerin et l'ordre public : pour la plupart, d'ailleurs des jeunes soldats qui m'ont l'air d'aimer beaucoup Ibn Saoud et de veiller, jalousement à sa sécurité quand il fait les tours rituels du sanctuaire.

Elle me donnait ainsi toutes sortes de détails sur la cuisine, la vie, les apparences des gens qu'elle avait vus :

— Il me semble que les femmes d'Egypte, du moins celles que nous avions vues sont plus osées que nous, me disait-elle en ajoutant : je ne crois pas avoir vu parmi elles des femmes plus belles que chez nous.

Je lui posai aussi des questions sur la proverbiale sécurité qu'Ibn Saoud avait, apparemment, établie aux Lieux Saints :

— C'est vrai mon fils ! confirmait-elle : j'en ai moi-même fait la constatation ... A Médine, j'aimais aller à la Mosquée du Prophète aux heures creuses pour me recueillir dans le calme qui règne sous le dôme.

C'est ainsi qu'une fois, entre la prière de l'Asr et celle du Maghreb, j'étais seule dans mon coin quand mes yeux tombèrent sur un portefeuille qui gisait à portée de ma main. Je pensai au

pauvre pèlerin qui l'avait perdu et ramassai l'objet. Quand je fus de retour à l'hôtel où nous étions descendus. Je le confiai à ton père pour le porter au gérant croyant que celui-ci ferait mieux le nécessaire que nous, étrangers. Mais l'hôtelier refusa de le recevoir parce qu'il savait la rigueur des règlements sur ce point. Il s'offrit simplement d'en aviser la police. Le fonctionnaire qui était venu tout de suite, c'était peut-être un commissaire, nous expliqua, à ton père et à moi, qu'un objet égaré doit demeurer sur place et n'être ramassé que par les autorités. Mais comme nous étions des simples pèlerins, ignorant les règlements, le fonctionnaire me pardonnait ma dérogation et me remerciait même pour le propriétaire du portefeuille. Tu vois mon fils que la loi de Dieu - qu'elle soit vénérée - est scrupuleusement appliquée là-bas.

Je le savais, en effet. Mais j'aimais recueillir les impressions de ma mère parce qu'il me faisait énormément plaisir de l'entendre parler, sachant aussi son plaisir à elle à me dire ses pensées. La seule impression dont elle me fit part qu'elle me répéta, plus d'une fois, avec une nuance de regret dans la voix, c'était l'histoire d'une Noire qui était esclave dans la famille mecquoise chez qui mes parents avaient logé :

— Cette pauvre fille, d'une trentaine d'années, me disait-elle, m'avait implorée de la racheter. Après avoir consulté ton père, je m'y décidai, en effet. Mais la pauvre créature ne demandait pas tant sa liberté parce qu'elle n'était point maltraitée chez ses maîtres et d'ailleurs sous la protection de lois très sévères. Ce qu'elle voulait c'était de nous accompagner en Algérie. Mais hélas, nos moyens ne nous permettaient pas de payer, à la fois, son rachat et son voyage. J'ai expliqué la situation à la pauvre fille qui a préféré alors, rester chez ses bons maîtres. Mais vois-tu, mon fils, je le regrette maintenant, car on aurait pu, peut-être en serrant notre budget la ramener. Et ma mère après une pose ajoutait :

— Elle aurait mangé avec nous le bout de « pain » ce qu'il aurait plus à Dieu.

Puis elle soupirait, chaque fois, qu'elle se rappelait cette histoire.

Je crois n'avoir jamais passé tant de temps à causer avec elle, que pendant ces trois mois de vacances.

Je voyais en elle un aspect nouveau, une ferveur religieuse, une tournure mystique dans les idées qui me captivaient encore plus.

Mais le temps passait vite, hélas ! Je commençai à penser au retour, à la rentrée. Ma mère aussi devait y penser, car un soir que nous bavardions, comme d'habitude, elle me dit soudain :

— Pourquoi tu ne fais pas venir ta femme ...

— Mais ma mère, comment tu sais ? ... interrompis-je.

— Mon fils, le cœur d'une mère l'avertit.

— Alors je dois te dire, ma mère, que je suis marié religieusement et ma femme est baptisée Khadidja.

— C'est un beau nom, mon fils ! eh bien ! Il serait préférable que tu fasses venir Khadidja pour passer l'hiver ici.

— Voyons ma mère, tu n'y penses pas ! Et mes études ... perdre une année.

— Ah ! les études ... les études ... tu as bien le temps pour cela.

— Mais ma mère tu as bien le temps, toi, de voir ta bru, lui fis-je en pensant que c'était ce désir qui l'inspirait.

Je ne pouvais pas penser autrement, sous le ciel d'un bleu sombre où miroitaient des milliers d'étoiles. C'était le soir, après le repas ; un soir doux et calme. Mon père était sorti, comme d'habitude. Mes sœurs étaient je ne sais où. Ma mère avait sur le genou la tête de ma jeune nièce. Elle caressait machinalement les boucles de la petite dormeuse, tout en regardant le beau ciel. Et comme à cette heure délicieuse, ma mère aimait éteindre la lumière, nous étions enveloppés d'un clair-obscur propice aux

profonds sentiments. Ma mère, méditative un instant, le regard aux étoiles, me dit :

— Mon fils tu as, peut-être, à sortir. Moi je n'ai pas fait encore la prière de l'Icha.

Je pensai qu'en effet je devais me rendre à un cours public donné, ce soir là, par le Cheikh Ibrahimi, dans la cour du marabout Sidi Ben Saïd :

— Bonne nuit, ma mère, dis-je en me retirant, ajoutant : veux tu que je te débarrasse de Latifa ?

— Non ! Ce n'est plus la peine, je vais déposer sa tête à même le sol ; il fait chaud. Bonsoir mon fils.

Je sortais avec une sorte d'euphorie dans l'âme ; l'euphorie que ma mère fut le seul être à me donner. Je m'en fus au marabout où il y avait affluence. Le Cheikh Ibrahimi, que je voyais pour la première fois, me parut le moins archaïque des alems algériens. Son éloquence me charma. Mais je remarquai surtout la finesse de son esprit qui embrassait un problème social comme ne je croyais pas un alem capable de le faire. Il parla de l'éducation avec beaucoup d'à propos, de précisions.

Sa parole enracinait davantage le salafisme dans mon être. Tout le monde était dans l'admiration.

Soudain, une détonation dans une des rues avoisinantes, rompit le charme.

Un auditeur qui arrivait, à ce moment, chuchota à ses voisins que c'était une vendetta. Le nom de la victime parvint à mes oreilles, c'était un bien brave homme. Je n'écoutais plus l'orateur, mais méditais sur le drame rapide qui venait d'éclater, non loin de là. C'était à mon esprit tout le drame du monde musulman.

— On tue un homme et un brave par-dessus le marché. Voilà nos mœurs pensai-je. Quelle barbarie !

Les jours passaient et mon départ approchait.

Je voyais ma mère un peu triste. Puis elle me dit quand elle me vit préparer mes valises :

— Mon fils voilà ton départ qui approche. Et-ce que tu me reverras l'année prochaine ?

Elle souriait en me disant cela. Mais son propos me bouleversa.

— Ma mère, tu vas me donner des idées sombres. Tiens, je préférerais rester et faire venir Khadidja.

Ma mère qui souriait parce que mon émoi lui était agréable, comme le témoignage du plus tendre amour filial, reprit :

— Non, mon fils, envoie moi seulement sa photo. Je veux voir comment est ma bru. Est-elle grande ? Je n'aime pas les petites femmes.

Je pris dans ma poche une photo de ma femme que je venais justement de recevoir et la lui tandis, en disant :

— Oh ! oui Khadidja a une grande stature ; peut être un peu plus grande que toi, ma mère.

— Mais je suis vielle et les maladies ne m'ont rien laissé, répondit-elle, ajoutant, je vais l'examiner à mon aise, quand tu sortiras et que j'allumerais.

C'était l'heure la plus exquise de ma journée, la nuit enveloppait, peu à peu, les formes dans notre petite cour ; elle nimbait les traits de ma mère qui cherchait à deviner sur l'image les traits de sa bru.

Jusqu'à mon départ, ce ne fut entre nous que questions et réponses, au sujet de cette dernière, de ses aptitudes ménagères, de sa moralité, de ses attaches familiales. Je sentais sous chaque question une inquiétude maternelle que ma réponse dissipait : une mère ne confie pas son trésor à n'importe qui.

Mais il me restait une vague inquiétude, à la suite de cet entretien :

— Ma mère tu ne dois pas te fatiguer et puis si tu te sens mal, tu n'as qu'à faire venir le médecin, insistai-je en lui embrassant la main, au moment du départ.

— Mon fils, que Dieu t'ait en garde. Mais si j'étais malade c'est Lui qui me guérira. Quant à la fatigue ... la petite Latifa m'aide déjà beaucoup, en me rapprochant tout ce qui n'est pas à portée de ma main.

— Je terminerai vite mes études, vas ! Et Khadidja viendra pour t'éviter toute peine et te laisser toute à tes prières, lui répondis-je.

Ma mère était, en effet, la fée, hélas impotente de la maison où elle faisait tout : cuisine, lessive et ménage, car nos moyens ne nous permettaient plus d'avoir une bonne. En la quittant, je sentis son regard profond m'envelopper avec une telle intensité que ma main en trembla sur la valise ; elle était debout, en haut de l'escalier. Quand je fus à la porte, je me retournai. Je vis des larmes à ses beaux yeux que je voyais pour la dernière fois :

— Oh ! ma mère tu pleures ! m'écriai-je.

— Va mon fils que Dieu te garde, je ne pleure pas, me dit-elle, tandis qu'elle versait sur l'escalier un pot d'eau ; l'eau qui, dans la symbolique musulmane, est le gage du retour.

Je franchis le seuil et refermai la porte, sans me douter que j'étais loin déjà, bien loin de ma mère que je ne reverrais plus ici-bas.

Et ce fut, comme d'habitude, le retour à Paris, dans l'atmosphère de la rentrée : les ambiances bruyantes du Quartier Latin, les entretiens avec les amis et les camarades qu'on n'a pas revu depuis trois mois.

Puis la vie studieuse qui reprend avec ses programmes, ses horaires, ses joies et ses peines.

Avec ma femme, j'habitais toujours au même immeuble que l'année précédente, mais nous avions changé de logement, chez un marchand de couleurs dont la femme s'occupait toute la jour-

née, au magasin, au rez-de-chaussée, nous laissait toutes nos aises dans l'appartement.

Je redoublai d'ardeur au travail, car le sacrifice de mes parents me pesait plus lourdement que jamais sur la conscience. A l'Union des Jeunes Gens Chrétiens, je faisais seulement quelques apparitions espacées.

Mais mes camarades venaient me voir le dimanche. Ma femme nous faisait une petite gâterie et nous bavardions toute l'après-midi. Le sujet des conversations était, là comme ailleurs, l'avènement de Hitler. Le problème juif se posait. On était pour, contre. Et les « contres » triomphaient à chaque scandale, comme celui de Stavisky qui, cette année là faillit être fatal au régime. Et les « pour » faisaient des messes pour « les pauvres juifs » qu'on persécutait, dont on fermait les boutiques, en Allemagne. J'assistais, entre temps, à une conférence de Massignon, je ne sais plus où. Mais il parla également de cette « inouïe persécution.»

— Une pauvre femme juive, disait-il, m'a téléphonée ces jours-ci qu'il ne restait à sa maudite race que la perspective du suicide .

Cette mise en scène, cette orchestration, m'étonnaient :

— On ferme des mosquées en Algérie, on persécute en Palestine, personne ne proteste. On ferme des boutiques à Berlin, c'est une réprobation générale, me disais-je.

Le problème de la conscience, de la religion chrétienne se posait invinciblement à mon esprit, m'obsédait. J'essayai de comprendre. Ma pensée errait, dans des problèmes historiques dont je cherchai éperdument la solution. Je voyais toute la pensée chrétienne affectivement et intellectuellement liée, enchaînée à la pensée paulinienne. Qui était cet Apôtre Paul qui anime et inspire toute la philosophie chrétienne, depuis dix-neuf siècles ? Je me jetai à corps perdu dans l'étude de la Bible et du Coran. Une vérité historique m'apparut : Paul avait persécuté les premiers disciples du Christ, à Jérusalem où il faisait ses études talmudiques. Cette vérité est attestée par le cri même que les actes

attribuent, à titre posthume, à Jésus quand il apparut à Saint Paul, sur le chemin de Damas.

— Saül ! Pourquoi me persécutes-tu ?

On sait ensuite : Paul devenu, par miracle, apôtre de la nouvelle religion et fondateur de sa jeune philosophie, la fondant précisément sur l'idée de l'élection d'Israël .

D'autres questions se posaient pour moi :

— Pourquoi, dans les Actes, Paul a-t-il constamment détourné son compagnon Timothée des « pays de l'Orient », comme pour réserver la religion chrétienne seulement à l'Europe.

Or, je voyais dans l'histoire d'Israël un curieux phénomène : quand ce fut l'heure de la diaspora, ce deuxième exode des juifs hors de Palestine, ils se dirigèrent vers l'Europe encore barbare et sans commerce, plutôt que vers l'Asie civilisée et commerçante. Aucun historien n'avait posé la question. Elle me parut d'une évidence aveuglante. La réponse s'imposa à ma conscience.

— les Juifs sentaient l'instinct que leur emprise était en Europe, c'est-à-dire dans les seuls pays où ils pouvaient diriger, à leur guise, les idées et les hommes.

La morsure de l'esprit juif sur « l'âme chrétienne » m'apparaissait à vif dans le cri de Maritain, ce penseur catholique, qui répondait justement, ces jours-là, à un jeune chrétien touché par l'antisémitisme :

— Je passe la moitié de ma vie aux pieds d'un Juif, au cœur transpercé ! disait-il de Jésus.

Tous ces éléments se classaient dans mon esprit comme les parties d'une doctrine qui voyait dans le juif l'animateur occulte des Croisades, puis de la colonisation, en passant par l'Inquisition qui ne se comprend pas du seul fait de cet ignare barbare qu'était Pierre l'Ermite.

Et, peu à peu, je voyais ma pensée s'introduire dans le domaine de l'occulte où je voyais un seul acteur, le Juif, tandis que le chrétien ne me paraissait être que l'instrument plus ou moins conscient ; l'homme à la serviette qui va chaque matin à son bureau et l'homme à la musette qui va à son usine, pour accomplir, en ce monde, les desseins d'Israël.

Or, tout en ayant conscience de la gravité extrême de mes réflexions, j'avais assez d'inconscience pour les crier sur les toits. Je parlais tous les soirs de samedi, au Hoggar où mes amis ne partageaient, d'ailleurs, nullement mes opinions. Salah ben Saï devra même me dire sept ans après :

— Tu avais raison. Le Juif fait tout. Toi tu t'en es rendu compte dans le monde des idées et moi je m'en rends compte dans le monde des affaires.

Mes arguments qui ne portaient pas, sur les formes mais sur le fond des choses, devaient me donner – je m'en rends compte à présent – pour l' « esprit le plus dangereux » qui se soit manifesté chez un indigène de l'Afrique du Nord.

Et maintenant que je crois à la fin prochaine de mes jours, d'une manière ou d'une autre, ce n'est pas de l'orgueil que je pense : je ne crois pas que mon dossier véritable soit au gouvernement général ou au ministère de l'Intérieur, mais au Vatican et au Consistoire. Qui sait le poids relatif des choses, me comprendra aisément, j'en suis sûr.

Quoiqu'il en soit, à mesure que j'approfondissais ainsi les choses, la manière de voir des nationalistes et même des ulémas, commençait à me paraître superficielle ; les uns croyant résoudre un problème politique par des meetings à la salle Buhlier ou à la Mutualité, les autres, croyant le résoudre par la grammaire arabe.

Je gardai néanmoins le contact avec les premiers et je défendais toujours les seconds, me disant qu'avec Mohammed Ben Saï, nous poserions – après les études – les véritables bases de la politique algérienne.

Le nationalisme commençait, d'ailleurs, à montrer à Paris ses buts lucratifs : Messali venait de fonder un café oriental, le Tlemcen, à Montparnasse...

Sur le moment, je dois le dire, je ne vis point la chose d'un mauvais œil, étant donné que le « nationaliste-en-chef » devait faire vivre sa famille d'une manière ou d'une autre. Mais hélas, c'était la voie tracée au « nationalisme algérien » ; la voie où tout aventurier, aspirant à une gargote, à un café maure, à la direction d'un syndicat de restaurateurs, devait fatalement s'engager. Mais on en était encore – sauf l'exemple de Messali – à l'euphorie sentimentale. Mais chose curieuse au moment où je prenais mes distances avec le nationalisme, Boumendjel devenait nationaliste et était devenu, je crois, rédacteur de L'Oumma, avec Nouira et d'autres Tunisiens.

Il est vrai que moi-même, trop systématique et généreux, je m'acheminai doucement vers une erreur : le national-socialisme. Cette erreur me sera fatale et me montrera que je n'étais pas, justement assez systématique, mais seulement généreux. Dix ans plus tard, je devais apprendre, en effet, que le national-socialisme ne tendait à rien moins qu'à consacrer l'œuvre millénaire juive en édifiant la Pan-Europe et son règne définitif sur le monde colonisé. Mais j'étais encore loin de là.

Mon enthousiasme national-socialiste était d'ailleurs nourri par les évènements eux-mêmes. Les autorités anglaises persécutaient les Palestiniens et le Grand muphti lançait appel sur appel.

D'autre part, vers le mois de mai 1934, la presse annonça soudain que « de graves évènements se préparaient sur les frontières du Hedjaz.»

La nouvelle me mit en émoi car – salafiste et surtout wahhabite que j'étais - je comprenais, d'une façon, très précise sa signification ... je compris que les Juifs - agissant en tant que conseils avoués ou occultes du colonialisme – avaient préparé un complot contre Ibn Saoud... Je savais qu'ayant usé contre lui toutes

les « armes intérieures » (soulèvements multiples de Darwich, d'Ibn Rafada, etc.) on allait recourir aux armes extérieures. Je ne m'étais pas trompé. C'était le moment où le fascisme mussolinien voulait restaurer l'empire romain. Je vécus des jours intenses. Dans ma prière, je priai Dieu, les larmes aux yeux, de déjouer les calculs ténébreux que je sentais et qui voulaient se servir de l'Imam Yahia pour détruire Ibn Saoud... Je voyais derrière l'imam du Yémen l'Italie ouvertement, et en dessous, l'Angleterre et la France et, plus en dessous, les Juifs.

En rentrant de ses commissions, un jour, ma femme me raconta qu'elle avait entendu deux hommes discuter au seuil d'un magasin. L'un disait précisément :

— l'Angleterre va détruire ces fanatiques et Ibn Saoud.

Mais comme ma femme avait appesanti son pas pour écouter davantage, les deux hommes rentrèrent dans leur magasin. Le lendemain ou le surlendemain, la presse annonçait comme un coup de foudre, qu'une manœuvre rapide de l'armée saoudite conduite par l'Emir Fayçal, avait bouleversé tout le plan de guerre de l'Imam Yahia. Le port de Hodeida était pris dans les vingt quatre heures et, un soulèvement local aidant, toutes les embarcations qui étaient armées en vue de l'occupation de Djeddah furent soit coulées, soit incendiées...

Le Gouverneur de la ville qui se sauvait à la nage avec le trésor public fut rejoint par deux soldats saoudites et ramené avec le trésor lequel fut remis aux autorités ; aucun pillage, aucune violence, aucun excès de la part des wahhabites. Tous ces détails me frappaient et avaient un sens à mes yeux.

La nouvelle était annoncée dans la presse parisienne comme on annonce une calamité qui comporte des projets, des idées, des moissons. Mussolini avait perdu ouvertement. Les autres avaient perdu également mais cachaient leur déception qui ne transpirait que dans les manchettes des journaux où l'on commentait la situation créée par « des tribus fanatiques et sauvages qu'on nomme les wahhabites.»

Je n'en comprenais que mieux les buts et la réalité du colonialisme. Aussi, fus-je déçu, quand je lus – quelques temps après – dans la revue *Ech-Chihab* un article de Ben Badis où celui-ci déplorait « l'effusion du sang de frères musulmans ». C'était tout ce que voyait le vénérable Cheikh dans tout ce drame où s'opposaient l'esprit de l'islam et la trahison des musulmans.

Je fus navré pour le salafisme algérien, de ses vues courtes et un peu féministes.

La fin de l'année scolaire me plongea davantage dans mes équations et mes graphiques. J'avais hâte de partir en vacances. En rentrant de l'école un jour à midi, je trouvais une lettre de mon beau-frère. Il disait qu'il m'écrivait sous la dictée de ma mère dont il me donnait d'excellentes nouvelles. Mais elle demandait que ma femme rentrât tout de suite, à Tébessa.

Je connaissais trop l'esprit raffiné de ma mère pour ne pas supposer qu'elle voulait simplement préparer, avec tout le rituel et l'apparat nécessaires le mariage de son fils. Et, en toutes autres circonstances, je ne me serais certainement pas trompé. Je savais, en effet, que ma mère soupirait de mon mariage qui n'avait pas eu lieu sous ses yeux, sous son toit... C'était comme si je ne m'étais pas marié.

Alors, j'aidai joyeusement ma femme à préparer son départ. Elle partit, trois ou quatre jours après. D'ailleurs, il ne me restait guère qu'une vingtaine de jours, pour la rejoindre, mes examens finis.

Je demandais, d'ailleurs, un demi tarif, au gouvernement général qui me répondit que mon père étant « propriétaire » (nous possédions, en effet, notre maison d'habitation) je n'y avais pas droit.

Cependant, des élèves ingénieurs de Sidi-Bel-Abbès, qui étaient fils de colons, y eurent droit. Mais, j'étais un meilleur élève, dois-je ajouter pour la vérité de ce récit.

Quoiqu'il en soit, j'étais tout heureux le jour de mon départ de Paris. Durant tout le trajet, dans le train et en bateau, je voyais en

idée ma mère et ma femme cousant ensemble, en m'attendant toutes les deux. Je me faisais mille idées sur leurs échanges de vues sur toutes choses. Je savais ma mère très curieuse, et ma femme très aimante, très soigneuse pour lui donner entièrement satisfaction. Je savais aussi que ma femme était capable de transformer notre vie familiale et ma mère trop intelligente pour ne pas l'y encourager.

J'arrivai donc dans l'euphorie d'un élève qui avait bien travaillé, d'un fils et d'un époux qu'on attendait. Rien ne manque pour entretenir cette euphorie. A la gare de Tébessa même, je trouvai une nombreuse affluence d'amis qui m'attendaient.

Le ciel tébessien m'avait toujours plu. Sa beauté immatérielle – parce que les nuages y sont rares en été – s'harmonisait au caractère heureux que j'avais. Lorsque nous eûmes franchi l'enceinte de la gare, je m'aperçus que mon père n'était pas à ma rencontre.

J'en fis la remarque, en souriant, à un excellent ami, le Cheikh Saddek, que Dieu ait son âme, qui me tenait affectueusement le poignet de la main droite. A ma remarque, mon ami me serra un peu plus fort au poignet. Un trait de sinistre lumière me traversa l'esprit:

— Qu'est ce qu'il a mon père ? M'écriai-je en me retournant vers le Cheikh Saddek et en m'arrêtant. Il baissa les yeux, me serra plus fort au poignet et dit :

— Non ! Ton père se porte très bien ... mais la vieille ...

— Quoi ! m'écriai-je foudroyé.

— Que Dieu ait son âme, balbutia mon ami.

La terre céda sous mes pieds. J'étais précipité dans un abîme, dans je ne sais quel abîme d'où montent les grandes douleurs qui envahissent soudain la conscience et l'anéantissent.

Un sanglot... et je fondis en larmes comme un enfant. Mes amis m'entourèrent pour me réchauffer de leur amitié. Mais rien, je crois, n'a pu me réchauffer l'âme depuis ce jour.

Je me traînai jusqu'à la maison abruti, ne réalisant pas encore que je n'y trouverai plus ma mère.

LES TRAÎTRES-HEROS EN MARCHE

Nos vacances furent atroces : le deuil était à la maison, si riante quand ma mère y était. Mon père était inconsolable. Et moi, j'avais le sentiment d'être un orphelin. J'allais presque chaque jour sur la tombe de la chère défunte.

Ma pauvre femme était désorientée dans cette douleur devant laquelle elle était impuissante.

Dans le pays aussi, un deuil encore impalpable planait sur les esprits. C'était, on se le rappelle, le fameux été où Chautemps n'ayant pas voulu recevoir à Paris la délégation conduite par Bendjelloul, tous les élus musulmans d'Algérie démissionnaient.

Quand je débarquai à Bône, avant d'apprendre la triste nouvelle qui m'attendait à Tébessa, je fus témoin d'un enthousiasme dont je mesurai parfaitement la profondeur et la portée politique.

Les deux plus sympathiques bônois que j'aie connus Si El-Djoundi et Si El- Djouneidi, dirigeaient le mouvement des démissions qui répondaient au soufflet de Chautemps. Le moindre membre de Djemâa, venait déposer sa protestation au bureau de Si El-Djoundi. La fièvre du Constantinois gagnait les autres départements. C'était le premier acte politique d'une certaine ampleur, qui avait lieu en Algérie. Mais les chefs étaient des hommes à tirer profit de ces circonstances inespérées qui montraient combien le peuple algérien est là quand on fait appel à son sentiment de l'honneur. Mais y avait-il un même sentiment dans le cœur de Bendjelloul et de ses lieutenants comme ce Dr Boumali et ce Ben Djamâa, promu je ne sais comment – je ne le sais que trop maintenant – au rôle de Secrétaire de la Fédération des Elus ?

J'en doutai et l'avenir hélas devait me donner raison sur le champ. Mais quand j'exprimais à Tébessa, mes doutes sur les

capacités de Bendjelloul, beaucoup m'en voulaient, mais surtout le fameux Cheikh Larbi Tebessi. Je remarquais que ce dernier n'avait même pas, comme moi, le sentiment que le mouvement de Bendjelloul n'était qu'une simple diversion au mouvement de l'Islah. Et je discernai cependant – et le disais clairement – que l'avènement de la Fédération des Elus, c'était l'enterrement voulu du salafisme ; l'un tirant la conscience populaire à la francisation, l'autre à l'islamisation. Le cheikh Larbi ne saisissait aucune de ces nuances, n'avait aucune intuition des évènements, ne comprenait rien à mon raisonnement.

Cependant, il était, quant même, de bonne foi. Mais ainsi se manifestèrent les premiers symptômes de notre inimitié que, dans la suite, la mauvaise foi, l'orgueil et même la simple malhonnêteté du Cheikh creusèrent davantage.

D'ailleurs, sauf avec les Ben Saï et Ali Ben Ahmed (que Dieu ait son âme) je n'étais d'accord, sur ce point avec personne, pas même avec Khaldi, qui venait de terminer ses études secondaires. Quant à moi, je n'avais aucune peine à fortifier mes positions anti-bendjelloulienne, car les évènements, hélas, ne me donnaient que trop raison.

Un soir, j'appris en effet que le Dr Boumali (que la pitié ait son âme) était dans nos murs. Cette visite de la nuit me parut ténébreuse et je désirai voir l'homme, lui parler.

Je le rencontrais justement, sur la promenade de la ville, en conversation avec un certain Ouled Filali Mohammed qui s'avèrera et s'avouera même, dans la suite, un agent du Deuxième Bureau.

Mon parent Meskaldji me présenta au Dr Boumali que je ne connaissais pas encore. Il me mit tout de suite au fait de sa visite nocturne. Il était simplement venu pour faire suspendre à Tébessa, le mouvement des démissions qui s'y dessinait.

Mon étonnement était, sans doute, visible car il me dit :

— Le Préfet m'a convoqué pour me dire que si l'on ne revenait pas sur les démissions, il serait obligé de sortir l'armée ... les

zouaves ..., me précisa-t-il pour m'indiquer la gravité de la chose.

J'étais en face du premier traître-héros de la fédération. Je m'en rendis compte sur le champ et je laissai, peut-être trop, éclater mon indignation.

— Alors M. le Préfet envoie, en somme, par vous, un ultimatum à la population ? m'écriai-je.

Boumali, à qui on tenait tête, sans doute, pour la première fois, crut devoir m'expliquer la noblesse de sa mission :

— Vous comprenez, je ne dois pas laisser une population aller au massacre.

— Le massacre par les zouaves, vaudrait mieux que le soufflet de Chautemps, répondis-je à mon interlocuteur interloqué dont l'immense barbe ne cachait pas suffisamment l'embarras où je le mettais ni la fausseté qui transpirait par tout son être. Mohammed Filali qui s'était tenu à l'écart, s'avança de quelques pas :

— Si Boumali ! El djemâa, la compagnie vous attend !

Je remarquai qu'il savait admirablement tirer d'embarras un confrère.

C'était la première certitude matérielle que je possédais, désormais sur les héros de la fédération. Mon attitude anti-bendjelloulienne devenait plus systématique et ma mésentente avec Larbi Tebessi, plus marquée. Mais mon isolement à Tébessa n'en était que plus complet. Il allait, d'ailleurs, devenir total.

Les émeutes du 5 août 1934, éclatèrent comme un coup de foudre à Constantine. Leurs répercussions s'étendirent bientôt à tout le département et peu à peu, à tout le pays, puis même en dehors des frontières. Quelques Juifs avaient été massacrés et quelques Arabes descendus par la police et l'armée. Nous nous opposâmes à Tébessa à ce que la minorité juive subisse le moindre dommage. La nuit, nous faisons même une garde sous le balcon d'un certain Moraly que nous pensions être le plus susceptible d'attirer

sous le balcon d'un certain Moraly que nous pensions être le plus susceptible d'attirer une vendetta. L'Imam de la ville fut sublime, ramenant une fois jusqu'à sa porte un malheureux juif attaqué par un voyou.

Mais ces évènements eurent pour l'Algérie une conséquence politique considérable ; nous avions affaire désormais à l'Idole – Bendjelloul sans que lui-même, j'en suis persuadé, ne puisse comprendre ce qui lui arrivait.

Seulement, il avait donné un coup de tête à un flic qui le toisait, place des galettes à Constantine. Mais ce coup de tête a fait perdre la tête à l'Algérie qui était sortie, justement ce jour là, de la voie que lui traçait, obscurément, il est vrai, l'Islah. D'ailleurs les partisans de l'Islah, eux-mêmes, ne comprenaient absolument rien au sens profond des évènements et apportaient, eux aussi, leurs suffrages à la nouvelle idole.

Même le Cheikh Ben Badis qui fut, durant ces pénibles évènements, d'un sublime courage, d'une parfaite dignité fut, néanmoins, loin de saisir les évènements.

Enfin, que je le voulus ou non, Bendjelloul était sacré *le Hakim*, le héros national numéro un.

Même la presse égyptienne en parlait, comme d'un héros de l'islam. Personne en Algérie ne se doutait de l'orchestration savante qui était derrière la scène [4]. On ne s'en douta pas même lorsque la fédération refusa les fonds de secours qu'un comité musulman de Palestine avait adressés pour « les victimes musulmanes de Constantine.» Même après ce geste odieux du *Hakim*, personne ne souffla mot contre lui. Voilà ou en était l'Algérie, en septembre 1934.

Comme je devais embarquer par Philippeville, je crus devoir m'arrêter à Constantine pour voir l'homme du jour dont toute l'Algérie parlait, dont le nom baptisait des nouveaux nés et des nouvelles étoffes. Le « style Bendjelloul » marquait déjà le luxe

des soieries des jeunes mariées et la luxure des courtisanes de Biskra qui chantaient le nouvel envoyé de Dieu.

Lorsque je fus introduit dans le cabinet de Bendjelloul, j'espérais encore ressentir ce choc qu'on éprouve au contact de toute personnalité de valeur, même au contact d'un « grand gangster.»

Ce fut le désenchantement complet. L'homme m'apparut quelconque dans ses réflexions comme dans ses gestes. Dans ce cabinet qui allait devenir, pour une décade, le centre nerveux principal du pays, je vis l'intellectuel indigène le plus fruste que j'ai jamais connu. Le firmament, le plafond des idées de ce grand homme public, c'était le plan électoral. Je le vois bien entouré de son état-major, de Ferhat Abbas et tant d'autres, penché sur une feuille pour pointer le nombre de voix que pouvait lui donner telle localité. J'étais étonné que cet homme né pour traiter, sur un journal de concierges des jeux de mots croisés, de pointer des lettres et de compter des cases encore vides, soit devenu le guide d'un pays sur l'avenir duquel j'avais engagé tout le mien et celui de ma famille, car je commençais à en avoir de plus en plus le sentiment.

J'essayai, en vain, d'élever le niveau de la conversation. Impossible, je sentais même que l'homme était mal à l'aise, quand j'évoquais quelques idées sur le problème historique, psychologique et sociologique qui est au fond du drame algérien. Je comprenais, dès lors, que pour le *Hakim*, tout ce qui ne concerne pas les élections n'est pas du domaine de la politique. Quand je fus sur le point de le quitter, il crut devoir me persuader de mon noviciat.

— Vous autres, les jeunes vous voulez une mystique, me dit-il d'un air condescendant, comme pour me persuader de mon erreur.

Je ne sais pas si je n'ai pas eu un mouvement de pitié pour ce « réalisme » de vieille constantinoise persuadée que le Rummel constitue la frontière de l'univers et que ses préjugés représentaient tout le monde des idées passées, présentes et à venir.

Mais en rabattant sur le plan administratif l'homme que je venais de voir et les idées qu'il m'inspirait, je ne vis pas des «lendemains qui chantent » pour l'Algérie.

A moins ...

Ah ! J'avais hâte que Ben Saï et moi terminions nos études. Pour le présent, je gardai quelques espoirs dans les ulémas et dans l'équipe de Messali.

C'est dans ces dispositions d'esprit que j'arrivai à Paris, pour y achever ma dernière année d'études.

Mais cette année commençait bien mal. On eut, à l'Ecole, un préparateur qui me prit absolument en grippe. Etait-ce la répercussion des évènements de Constantine sur une âme sioniste ? Les cheveux frisés me le faisaient croire, ainsi que la couleur de sa peau. Et ses yeux sombres me lançaient des éclairs. Peut être en d'autres circonstances, me serai-je amusé du parti-pris de ce blanc bec qui nous venait de l'Ecole Supérieure d'Electricité.

Mais j'avais le deuil de ma mère plein l'âme. Et les injustices criardes m'irritaient. Je voulus un moment le corriger. Mais le respect de l'Ecole et du Directeur me fit renoncer à cette envie. D'autre part, mon attitude à l'égard du préparateur était celle de quelqu'un qui perçait sa psychologie. D'un côté et de l'autre l'irritation, allait donc crescendo. Si bien, qu'au bout du premier trimestre et avant même les vacances de Noël, je décidai de rentrer à Dreux où ma femme était chez sa mère.

Entre temps, j'avais eu l'occasion de connaître à l'Ecole quelques élèves algériens dont c'était la première année : Boukadoum, Bouanani, etc.

Le plus sérieux et le plus sympathique, Bouanani, était devenu mon ami et je l'aidais pas mal à assimiler le calcul vectoriel et l'électricité théorique. Même à Dreux, je devais rester, d'ailleurs, en contact avec ce groupe d'élèves ingénieurs algériens dans lequel je voyais une nouvelle orientation de l'intellectualité algérienne jusque-là vouée au droit et à la médecine. Je voulais passer à mes compatriotes toute ma fureur technique et ses raisons. Moi-même je ne perdais pas mon temps à Dreux et je me mis à potasser le programme de l'ingénieur géomètre, en correspondance avec l'Ecole des Travaux Publics. Je pensai que

cette spécialité compléterait heureusement ma formation d'ingénieur électricien plus que jamais décidé à m'établir au Hedjaz où je pensai m'occuper aussi des routes et des mines. Par la force des choses, mes contacts avec le « nationalisme algérien » devenaient rares, au moment où celui-ci prenait de l'ampleur à Paris. D'autre part, le départ de Farid Zein Ed-dine, après une brillante thèse de droit, disloqua le milieu " Ligue arabe. Quand j'allais à Paris – une ou deux fois par mois – je me rendais à l'Union des Jeunes Gens Chrétiens et chez Bouanani. Mais je rencontrai surtout les Ben Saï et Ali Ben Ahmed.

Nos vues se rapprochaient d'autant plus, malgré nos querelles et nos divergences, qu'elles étaient en opposition avec les vues des autres, Ali Ben Ahmed et Ben Saï voyaient en Messali un flic ; j'y voyais un honnête homme qui n'était pas à la mesure de son nationalisme, pour le réaliser. Et j'étais justement d'accord avec mes amis sur l'inefficacité et même sur le danger de cette force aveugle qui pouvait devenir, entre les mains de l'Administration un instrument de choix.

Ce qui m'a toujours choqué c'est la *boulitique* cette chose qui se dit, qui se répète, mais qui ne se fait jamais pour la bonne raison que n'ayant pas de doctrine, elle ne pose jamais le problème des moyens.

Messali m'apparaissait déjà un boulitique comme Bendjelloul mais plus digne, plus propre que lui. Toutefois, je ne voyais nulle part, ni chez les ulémas ni ailleurs, l'ombre de ce qui s'appelle politique ; la politique n'étant pas ce qui se dit mais ce qui se fait. Hélas, il faudra attendre longtemps, jusqu'à l'affaire palestinienne, pour voir se former dans le monde musulman « l'esprit politique » qui ne pose pas le problème électoral comme problème numéro un mais celui de l'homme, du sol, et du temps exprimé en ces termes, ou en d'autres moins systématiques.

Quant au problème de la culture, un politicien algérien ne pouvait pas encore comprendre que ce soit la base même de la politique.

Et en Algérie, je serai le premier à la poser, quinze ans plus tard, sans d'ailleurs que j'y fusse encouragé par les dirigeants. Il s'en faudra de beaucoup, comme je le montrerai plus loin.

Quoiqu'il en soit, les nouvelles que je recueillais au Quartier Latin, quand j'étais de passage à Paris, annonçaient constamment la renommée grandissante de Bendjelloul au pays.

Son étoile montait, montait... là-bas et celle de Messali à Paris.

Ali Ben Ahmed était plus hermétique que jamais ; il doutait même d'Amine Hussaini dans lequel il voyait un personnage mystérieux substitué par l'Angleterre, au grand muphti de Jérusalem. Même la ressemblance des traits physiques qui était nécessaire évidemment pour qu'un personnage jouât le rôle d'un autre, n'arrêtait pas Ali Ben Ahmed qui voyait la chose possible grâce à la chirurgie esthétique.

Mohammed Ben Saï lui aussi devenait hermétique. Il soupçonnait n'importe qui. Mais surtout à son tic de crachoter à droite et à gauche, en causant, il avait ajouté une manie inquiétante ; il ne pouvait plus causer sans regarder autour de lui pour voir s'il n'y a pas quelqu'un à l'écouter. C'étaient les premiers effets de la persécution qui se faisaient déjà sentir dans notre groupe. En effet, Ben Saï avait été déjà brimé dans ses études. Sa thèse de lettres à la Sorbonne était à la merci de Massignon. Et mon ami se plaignait qu'on ne lui laissât pas le choix de son sujet. Et son écœurement tournait à la manie de la persécution. Mais son cas était plus complexe, en réalité, il faudrait y ajouter le drame sous-jacent du refoulement chez ce garçon demeuré chaste à trente ans à cause d'une timidité de jeune fille. Mais cette timidité devenait si despotique, avec l'aiguillon des sens, qu'il avait parfois des attitudes d'un ridicule inimaginable. Je me rappelle, un soir cette année-là, nous étions attablés à un café du Quartier Latin, Ben Saï, Ben Abdellah et moi. Je développai je ne sais plus quelle thèse sur la situation du monde musulman, car nous ne pouvions causer que de cela. Je sentis soudain que Ben Saï était absolument absent à la conversation. Mais je remarquai

qu'il roulait à la main un petit bout de papier qu'il venait de crayonnais. Je crus tout d'abord qu'il avait pris une note relative à la conversation. C'était son habitude. Mais je compris en suivant son regard qu'il voulait dire un mot à une demoiselle attablée avec une camarade, à la table voisine de la nôtre. Quand je m'aperçus que je faisais les frais de la conversation pour rien, je bondis sur le bout de papier, je le tendis moi-même à la destinataire.

— Mademoiselle, je ne l'ai pas lu, je vous assure, mais ce garçon me fond l'âme, j'espère que vous serez aussi sensible dis-je à la personne.

Elle rit avec sa camarade. Mon ami rougit, protesta et maugréa contre moi en prenant plus sérieusement part à la conversation.

Voilà qui était Ben Saï, sous un certain angle. Mais il était, par ailleurs, la droiture même, le scrupule personnifié et surtout mon maître en philosophie de l'islam. Je lui dois ici cet hommage que je lui ai déjà adressé dans la dédicace du *Phénomène coranique*. Il m'avait, en effet, initié à l'esprit du Coran mieux que n'eut pu le faire un professeur d'El Azhar. Et son sens de la valeur morale m'avait éclairé plus d'une fois. Je crois, d'ailleurs, que mes idées sont les idées qui ne pouvant mûrir ni surtout être récoltées chez lui, ont émigré chez moi. Quand nous discutions des problèmes, c'était lui qui apportait souvent les idées mais je les ordonnai, leur donnai un sens doctrinal.

Que de problèmes n'avons-nous pas ainsi abordés, Ben Saï et moi ! C'est mon ami qui m'a révélé notamment la fameuse bataille de Siffin, à laquelle je devais donner ensuite une signification systématique dans le cycle de la civilisation musulmane.

Le seul point sur lequel nous ne fussions pas d'accord, c'était les ulémas. J'étais « pour » et il était « contre », comme Ali Ben Ahmed. Mais comme notre querelle n'était pas sur le fond de la question - l'action des ulémas me paraissait, à moi-même, superficielle surtout depuis la soumission de leur aréopage au sceptre

de Bendjelloul - mais simplement sur les opportunités, nous demeurions quand-même d'accord.

Bien entendu, les sujets d'actualité ne nous laissaient pas indifférents ; nous suivions les développements de la guerre d'Espagne et de la guerre d'Ethiopie.

Mais nous suivions surtout Massignon, dans les conférences qu'il donnait sur l'islam à Paris. Je crois que c'est à l'une de ces conférences, que l'éminent orientaliste donna à l'Union des Jeunes Gens chrétiens, que j'ai dû sceller la gravité de mon cas. Sans nous être donné rendez-vous, nous nous retrouvions là les deux Ben Saï, Ali Ben Ahmed et moi. Comme à son habitude, quand il voit des musulmans dans la salle, Massignon aborde prudemment son sujet.

Mais Ali Ben Ahmed a toujours une humeur de provocateur qui me déplaisait beaucoup chez lui. Il en montrait toujours plus qu'il n'eut été de bon goût de montrer. Et ce soir là, quand le professeur eut terminé son exposé devant le public très attentif qui l'écoutait, Ali Ben Ahmed demanda la parole. Il fut d'une insigne incorrection, traitant ouvertement Massignon de menteur. Le public protesta et siffla. Nous autres musulmans, nous dûmes intervenir également avec le public chrétien, contre notre ami qui n'avait même pas omis de dire qu'il était « le conseiller technique du parti nationaliste.» Je souligne cette affirmation absolument inexacte mais qui me sera servie un an plus tard.

Quoi qu'il en soit, Ali Ben Ahmed ayant quitté la salle en y laissant une trop mauvaise impression des musulmans, Salah Ben Saï me chuchota qu'il fallait réparer la gaffe. Je demandais la parole et, parlant très respectueusement à Massignon, je lui faisais quelques mises au point sur le wahhabisme qu'il avait cru devoir localiser à l'Arabie.

Quiconque ne sait pas la gravité des idées religieuses dans le domaine politique et dans le domaine colonial en particulier, ne peut rien comprendre à la gravité de mon attitude, en face du « conseiller technique « (mais réel, celui-ci) du gouvernement

français. Or, j'affirmais en sa présence que le wahhabisme n'était pas un phénomène arabe mais musulman. J'ajoutai que c'était quelque chose d'analogue au protestantisme dans le christianisme et qu'au surplus, j'étais moi-même wahhabite.

Celui qui se rend compte que ces paroles s'adressaient très respectueusement à un catholique dans un milieu protestant et à un catholique par ailleurs, conseiller technique, celui-là peut se représenter la fureur froide, souriante de Massignon.

La salle émue peut être par le rapprochement que je venais de faire entre le wahhabisme et le protestantisme m'applaudit. La gaffe d'Ali Ahmed était réparée largement. Mais je m'assis avec le sentiment que ma gaffe était infiniment plus grave.

Toujours souriant, Massignon était livide. Tandis que les Ben Saï me félicitaient pour mon « attitude admirable.» J'étais pensif à mon père dont je venais d'aggraver la situation et à un mot que Massignon avait dit dans son exposé et à l'attitude qu'il avait prise pour le dire. Il avait parlé, en effet, de Rachid Ridha et s'interrompant, une minute, comme absorbé par un raisonnement intérieur, il concluait en ses termes :

— Enfin ! Cet homme est mort !

Quand la conférence prit fin, nous entourâmes le professeur. Il portait, enroulée sous le bras, l'immense carte de géographie qui avait servi à son exposé. Et il allait prendre le métro pour rentrer chez lui, à cette heure quelque peu tardive. La simplicité de l'homme de science chrétien me frappait, car j'imaginais le « puits de science » musulman à Alger, faisant mille grimaces de fatigue ostentatoire après un simple cours de fiqh. Sans oublier qu'il lui eût fallu plusieurs chaouchs pour l'accompagner lui porter ceci ou cela.

Quand nous fûmes, au bas du vestiaire où il prenait sa gabardine, l'un de ses élèves algérien - et qui demeure à mes yeux un brave garçon quoi qu'on ait pu dire à son sujet, je veux dire Cheriett, le présent administrateur détaché au Conseil de l'Union Française -, me prit à part pour me dire :

— Tu sais le professeur Massignon ne te blaire pas du tout.

— J'en avais déjà la conviction, lui répondis-je, en saluant Massignon qui sortait.

Bien que n'ayant pas suivi les cours à l'Ecole, cette année 1935, ne fut pas néanmoins vaine pour mes études. J'avais surtout poussé ma formation mathématique pour mettre ainsi une corde de plus à mon arc, le cas échéant, comme professeur au Hedjaz. Je pensai que je serais le plus utile en fondant à Médine une école technique préparatoire afin que mes éventuels élèves ne viennent en Europe que juste le temps nécessaire pour compléter et non pour commencer des études d'ingénieur.

D'ailleurs, je pensai qu'il n'était plus nécessaire que je passe encore une année à Paris, pour décrocher le diplôme d'ingénieur ESME. J'en avais toute la formation et cela suffisait, à mes yeux, pour commencer tout de suite à réaliser mes projets. Je formais, en conséquence, une demande de passeport pour moi et pour ma femme qui commençait déjà un trousseau de pays chaud. Et en attendant que tout fût prêt, j'allais en Normandie comme surveillant, dans une colonie de vacances, à quelques kilomètres de Lisieux. Je ne me sentais, en effet, aucune envie d'aller à Tébessa aux vacances de cette année là. Mon intérêt pour l'Algérie s'était vidé avec la mort de ma mère. Je projetais, d'ailleurs, de décider mon père à me suivre une fois que je serais installé en Arabie.

Les quelques semaines que je passai près de Lisieux dans la généreuse nature normande, furent, dans mon esprit comme l'adieu à la civilisation de l'Europe. Vers la mi-septembre, ma femme m'annonça en effet qu'on nous avait délivré les passeports. A la suite de quoi la colonie de vacances s'étant séparée, je rentrai à Dreux pour faire les ultimes préparatifs de voyage.

Enfin, le voyage fut décidé pour la première décade d'octobre.

Il fut convenu que je partirai le matin à Paris pour faire viser les passeports et que ma femme me rejoignit dans l'après midi, pour prendre le soir même le train de Marseille où nous devions

embarquer par le premier bateau pour Alexandrie ou Suez. Et je partis, un matin d'octobre, après avoir fait mes adieux à ma belle-mère. Je me rendis tout de suite à l'ambassade d'Egypte. Dans la salle où j'attendais mon tour, il y avait des hommes et des femmes, des civils et des militaires. Mais j'étais le seul musulman. Peut être qu'en raison de ma qualité même j'eusse souhaité, en mon for intérieur, un traitement de faveur qui m'eût paru naturel comme une juste compensation de tous les privilèges que trouve, automatiquement, en toute circonstance, l'européen devant le musulman. En attendant, je dévisageai mes compagnons d'attente, après avoir tendu mes passeports à l'huissier égyptien qui me les avait pris des mains à mon arrivée. J'essayai de deviner, dans les traits de chacun, l'objet de son voyage en Egypte. Les militaires me semblaient des permissionnaires regagnant quelque colonie française et devant transiter en Egypte. Les civils me parurent plus ou moins louches. Quant aux femmes, je compris que la plupart, allaient simplement vendre les charmes de l'Europe aux pachas, aux négociants d'Egypte qui vont passer la saison à Alexandrie. En somme, j'étais le seul demandeur de visa dont le voyage avait quelque rapport – fut-il le plus modeste – avec l'avenir, les intérêts de l'Islam.

Pendant que je ruminais ces réflexions, l'huissier apparaissait et disparaissait à la salle d'attente, apportant à celui-ci son passeport visé, demandant à celui-là un renseignement complémentaire, introduisant celle-ci dans un des bureaux de l'ambassade. Mais j'avais parfaitement l'impression qu'aucun de mes compagnons n'avait eu, jusque-là une fin de non- recevoir. Enfin mon tour arriva. L'huissier ne me rapportait pas mes passeports mais m'invitait à le suivre. Je pensai en moi-même que mon « coreligionnaire » de l'ambassade éprouvait une légitime curiosité de voir un ingénieur algérien se rendant aux Lieux Saints, à une pareille saison.

Je fus introduit dans une immense salle où je dus saluer deux personnages, chacun assis devant son bureau. L'huissier m'invita à me présenter à celui des deux personnages que je jugeai le

plus important en raison de la place de son bureau, face à la porte d'entrée. D'ailleurs, celui-ci m'invita à m'asseoir. Et mon interrogatoire à deux voies commença. C'était tantôt l'un, tantôt l'autre qui me posait la question.

J'eu assez vite l'impression que pour un intellectuel musulman algérien, ce n'était pas l'ambassade de sa Majesté Fouad 1er, roi d'Egypte qui délivrait le visa, mais le Quai d'Orsay et je me rendis compte que j'étais jugé « indésirable » en Egypte pour les intérêts français. Je m'évertuai cependant à persuader mes interlocuteurs que je ne demandais pas un visa de séjour au pays des pharaons, mais seulement un visa de transit.

Je m'offris au surplus et s'ils le jugeaient nécessaire, à payer les frais de déplacement d'un policier qui m'accompagnerait du port à Alexandrie où je débarquerai nécessairement – faute d'un bateau direct – jusqu'à Port Saïd ou Suez, où je reprendrais le bateau pour Djeddah. Mais les représentants de sa Majesté furent inflexibles. Et, pour se tirer d'embarras, le plus important personnage qui était musulman, l'autre me semblant copte, me posa encore une question.

— Eh bien entendu, comme vous allez au Hedjaz vous ferez le pèlerinage de la Mecque ? Me demanda-t-il.

J'étais encore à moitié dupe du sentiment islamique que j'accordais à mon interlocuteur et lui répondais.

— Sans doute ferais-je aussi mon pèlerinage.

Mais bien mal m'en prit. C'était ce qu'il attendait pour se débarrasser de moi. Il sortit triomphalement un dossier d'un tiroir de son bureau et me dit :

— Dans ce cas, Monsieur, vous devez vous plier aux règlements internationaux sur le pèlerinage ; déposer à notre ambassade un fond nécessaire à votre rapatriement, le cas échéant, et vous faire faire la série de piqûres exigées en pareil cas.

Or, je n'avais ni la somme qu'il me demandait, ni l'argent nécessaire pour faire le tour de l'Afrique pour me rendre au

Hedjaz par Bab El Mandeb. Je fis seulement remarquer à mon interlocuteur que je n'étais pas venu en qualité de pèlerin, mais d'ingénieur désireux d'aller s'établir en pays musulman. Je le vis hésitant, jeter un regard à son collègue copte, celui-ci coupa net à l'hésitation :

— Monsieur a dit qu'il ferait également son pèlerinage, alors je crois qu'il faut appliquer le règlement.

C'était un parti pris visible, gardant ma contenance, je me retournai à demi vers le copte et lui fis remarquer :

— Monsieur je n'ai pas dit que j'allais pour le pèlerinage. Quand on vient à Paris, on ne vient pas pour la tour Eiffel, nécessairement, mais si vous posiez la question à un étranger qui vient à la capitale française, il vous dira naturellement que, probablement, il visitera ses curiosités. Et peut-être lui demanderiez-vous de payer d'avance une visite à la Tour Eiffel, dis-je en regardant à tour de rôle, mes interlocuteurs, dans les yeux.

Puis comme un silence pénible s'était établi, entre nous je repris mes deux passeports sur le bureau, en face du musulman et me levant tout en regardant celui-ci droit dans les yeux :

— Monsieur, je vous remercie infiniment, fis-je en me retirant.

Tout mon plan de vie était bouleversé. Je réalisai pour la première fois, et d'une manière concrète, la pourriture du monde musulman et j'eus le pressentiment du sort qui m'attendait entre cette pourriture et la technicité chrétienne.

Dans les moments critiques, j'ai toujours pris des décisions rapides m'en rapportant à la sagesse de Dieu quand mes pas étaient soudain déviés d'un but que je m'étais fixé. Cette philosophie me fit voir dans l'attitude de l'ambassade d'Egypte à mon endroit, le signe par lequel Dieu m'indiquait qu'il fallait que je passe encore une année à Paris, pour emporter le diplôme d'ingénieur ESME.

D'ailleurs, j'eus la main assez heureuse pour trouver, en cinq minutes seulement de mon école, une petite chambre non meublée au sixième étage d'un immeuble de rapport. Le proprié-

taire, un de ces hommes qui passent confortablement la semaine au coin du feu et vont dimanche à confesse, c'est-à-dire le plus pur type du représentant de la IIIème République française, me fit verser deux années de loyer d'avance, probablement en raison de mon nom.

Ma femme fut très satisfaite et convint que j'étais toujours assez heureux pour découvrir le bon nid. Et durant tout un mois, alors que j'étais à nouveau plongé à corps perdu dans les études, elle cousut, cloua, tailla, tapissa, rabota pour nous arranger dans notre unique petite pièce, une vie agréable. Ma femme est en effet une machine universelle capable d'exécuter les travaux les plus divers ; celui de peintre-tapissier, de la couturière, du menuisier, du jardinier. Et faisant tout dans le meilleur goût, elle nous arrangea ainsi un petit intérieur qui faillit être fatal à notre vieux propriétaire, le jour où celui-ci, pour voir comment vit un « indigène », osa grimper les six étages.

Mais quand ma femme lui ouvrit la porte, là où il s'attendait à voir un coin de bric-à-brac, il vit un studio où l'œil ne pouvait discerner rien qui rappelle un lieu où une femme est obligée de faire sa cuisine et même sa lessive.

Chez le vieil homme, il n'y avait que la conscience d'un propriétaire. Mais elle était, sans doute, assez sensible cette conscience pour que son digne tenant fut tout de même bouleversé au seuil de notre porte.

C'est donc là, dans cette petite pièce au sixième étage d'un immeuble parisien, que ma femme et moi devions passer les neuf derniers mois de nos illusions sur l'avenir. Ma femme se préparait à son rôle de maîtresse de maison, et moi, je me préparais à ma carrière d'ingénieur.

Le groupe de nos amis de l'Union des Jeunes Gens Chrétiens venait nous rendre visite, assez régulièrement tous les dimanches. Et nous passions de bonnes après-midi, ma femme, sachant toujours les rendre plus agréables par une petite gâterie, faisait les délices de nos amis encore célibataires.

Dans la semaine, notre unique visite était celle que nous faisait vendredi soir Mohammed Ben Saï. Ces soirs là nous veillions très tard à disséquer les problèmes posés dans le monde musulman. C'est de ces soirées, d'ailleurs, que date mon goût pour ces sortes de problèmes ; les questions que nous nous posions Mohammed et moi, étaient épluchées à fond. La pauvreté morale et intellectuelle du monde musulman nous apparaissait effrayante en face du monde occidental qui avait son âme européenne et sa technique cartésienne.

Le sentiment de vide atroce que nous éprouvions s'accentuait à mesure que nous approfondissions les problèmes. Nous nous rendions compte que nous étions les seuls musulmans à débattre de telles questions. Même les ulémas – c'est-à-dire les musulmans les plus proches de nous - étaient bien loin de considérer les choses dans le fond. Tout l'essentiel du drame séculaire de l'Islam leur échappait totalement. Ils en étaient eux-mêmes aux formules bendjellouliennes à peine teintées d'esprit réformateur. On disait bien encore, dans les milieux islahistes que « Dieu ne change rien à l'état d'un peuple avant que celui-ci, n'ait entrepris la transformation de son âme.»

Mais l'islahisme nous donnait l'impression d'entreprendre cette transformation fondamentale avec, seulement, les moyens de la rhétorique arabe.

Il nous semblait qu'on faisait surtout une réforme de grammairiens. Le problème humain demeurait intact et même dans ses données immédiates, les plus évidentes comme l'ignorance et la famine.

Quelquefois, à l'issue de l'un de ces entretiens du vendredi, nous prenions, mon ami et moi, une décision d'ordre pratique. C'est ainsi qu'une fois, après avoir constaté l'inanité des « revendications énergiques » de Bendjelloul, en matière scolaire sachant que ces « revendications » ne tranchaient pas mais entretenaient le grave problème de l'analphabétisme, nous décidions de porter la question, non plus sur le terrain administratif, mais sur celui de la conscience algérienne. En conséquence, je rédigeai

un article où j'exposai comment le problème devait être résolu, par nos propres moyens, en expliquant que les revendications ne faisaient que le jeu de l'Administration qui garderait ainsi la certitude que les musulmans ne feraient jamais rien par eux-mêmes. En indiquant les moyens de résoudre le problème en répartissant simplement le nombre des analphabètes sur le nombre des lettrés même primaires, j'avais hautement conscience que je déplaçais tout à fait le plan de la question. Et d'une manière très dangereuse, la seule manière efficace et donc dangereuse pour l'Administration qui se verrait ainsi obligée ou bien d'entreprendre effectivement la solution du problème ou de voir surgir sous son nez un système d'initiatives privées qui constitueraient, en fait, un Etat dans l'Etat.

Mais bien entendu, je n'avais parlé dans mon article que des initiatives sans parler de leurs conséquences. Malheureusement, il y avait à compter avec « l'esprit indigène » incapable de comprendre aucune subtilité si bien que mon article ne fut pas publié par *La Défense* à qui je l'avais adressé. Seulement, je me rends compte, à présent, ce que ce papier a pu inspirer à l'Administration à mon sujet. Je comprends comment, en particulier, Massignon, le conseiller technique de cette Administration, pouvait accueillir ce redoutable papier d'un Algérien qui n'était plus animé de l'esprit indigène et qui tendait à créer devant le machiavélisme administratif un système qui lui aurait imposé une nouvelle attitude.

Hélas, oui, je me rends compte, à présent, le seul qui pouvait me comprendre c'était Massignon. Et aujourd'hui la situation n'a pas changé même après seize années d'inutiles revendications. Mais combien ces seize années ont coûté à ma famille.

Quoiqu'il en soit, *La Défense* nous ayant déçu, nous décidions, Ben Saï et moi, de recourir à l'*Entente,* l'organe bendjelloulien qui paraissait à Constantine. Ce fut, d'ailleurs, à un autre sujet. Ce qui nous frappait en effet, c'était l'absence totale de l'esprit collectif. En Algérie notamment, où le bourgeois qui rentre le soir à son confortable domicile ne s'émeut en aucune façon pour

l'enfant qu'il aura trouvé, sur ses pas, dormant sous un mur, dans la rue.

Comment créer cet esprit collectif ? Dieu détermine, sans doute, les choses en disant : Sois ! *Koun* !

Mais comment réaliser les choses avec les simples moyens humains, sans recourir à la méthode progressive éducative. Nous décidions, en conséquence, mon ami et moi, d'adresser une lettre-circulaire anonyme (afin qu'il n'y ait aucun réflexe d'orgueil personnel) aux quelques bourgeois algériens et à Mr Bendjelloul en personne, pensant que celui-ci, n'ayant pas à s'effaroucher d'aucun nom susceptible de nuire à la notoriété du sien, ne manquerait pas de donner à notre message la publicité nécessaire dans son journal et ce, dans l'intérêt de nos humbles frères qui ont faim. En fait, dans le texte on s'adressait nommément « à nos sœurs musulmanes.»

Quand je le résumai, avant de le rédiger, je vis des larmes dans les yeux de Ben Saï.

Moi-même, je partageai entièrement cette émotion que je voulus aussitôt coucher sur le papier.

L'appel fut, en effet, vibrant et pathétique. Ben Saï en a gardé, je crois la copie. Il était simplement signé « les compagnons de l'islam.»

Nous constituâmes, mon ami et moi, une cagnotte d'une vingtaine de francs pour expédier quelques exemplaires, un peu dans toutes les directions de l'Algérie.

Les jours suivants, nous attendîmes avec angoisse, l'écho de notre message dans l'organe de la Fédération des Elus de Constantine. Mais sans doute, Bendjelloul et Ferhat Abbas - car celui-ci venait de faire son entrée dans l'arène *boulitique* - ne trouvèrent aucun intérêt à un « papier » qui ne concernait ni les revendications, ni les élections. Seulement je sais maintenant que l'Administration, elle, l'avait enregistré avec cette signature « les compagnons de l'islam », qui a dû bouleverser Massignon.

Ainsi donc, si nos « vendredis » ne transpiraient pas directement dans la vie publique algérienne, ils ne pouvaient, néanmoins, manquer d'attirer l'attention de l'Administration sur un nouvel aspect de l'esprit indigène et son aspect le plus dangereux comme mon ami Ben Saï et moi, nous nous en rendions compte déjà à cette époque. Aussi, combien je comprends maintenant, toute la publicité que le Paris socialiste de 1936, donnait à « l'action nationaliste » de Messali.

Les meetings se multipliaient, en effet, dans la capitale, naturellement avec la participation de Boumendjel qui commençait déjà à prendre une teinte de héros national.

Oui, je comprends tout cela maintenant, d'autant plus, qu'Ali Ben Ahmed, Ben Saï et moi, nous le comprenions déjà à cette époque, voyant tout le danger que représentait tout ce nationalisme de tréteaux dans lequel il n'y avait aucune préoccupation d'ordre social. J'en faisais, d'ailleurs, la remarque à Boukadoum qui avait abandonné ses études pour ouvrir un café restaurant patriotique.

— Il est infiniment plus difficile, lui dis-je, de former un seul homme que d'ébahir des milliers d'auditeurs avec des discours patriotiques.

Mais la voie était tracée : l'intellectuel algérien n'aspirait plus à un poste de sous-préfet, mais au rôle aussi lucratif de nationaliste.

Dans notre voie, il y avait tout à perdre avec un peuple qui ne comprend que les gestes spectaculaires et une Administration qui sait, par contre, mesurer la gravité réelle des choses. Dans la voie « nationaliste », on pouvait gagner la notoriété et, au moins, une gargote. Boukadoum, avec tant d'autres jeunes que j'essayai encore de retenir dans notre sillon obscur, choisirent cette année là le nationalisme. Je le comprends.

Je n'avais d'ailleurs pas encore rompu avec Messali en y voyant, malgré tout, un moindre danger que dans les valeurs de prestige qui, à Constantine, orchestraient la *boulitique* algérienne.

Le nationaliste-en-chef, de son côté, ne manquait pas de me témoigner une certaine courtoisie quand nous nous rencontrions. Et je ne manquais pas, moi-même, de lui dire ou de lui faire dire mes objections à propos de ce qui me paraissait trop anormal dans son mouvement ou même dans son attitude personnelle. Et il faut dire qu'il acceptait ces objections avec beaucoup de bonne grâce.

C'est ainsi qu'il m'est arrivé un jour de lui envoyer mes observations avec un jeune intellectuel de l'entourage de Boukadoum, au sujet d'une attitude choquante qu'il avait eu en présence de deux parisiens qui étaient allés le voir de ma part, au café *Le Tlemcen*. Messali avait reçu mes amis qui voulaient, sans doute, jauger l'étoffe du nationalisme algérien. Mais, au lieu d'observer une attitude que j'espérais digne, il se leva pour danser avec une arménienne qui servait dans la salle, laissant les visiteurs à le juger plutôt que de converser avec eux.

Je lui fis donc parvenir mes observations à ce sujet, mais Messali les reçut très bien, objectant seulement au factotum que j'étais un peu « trop rigide » et qu'il s'agissait d'avoir pour chaque instant l'attitude qui convient, parce qu'il faut bien se détendre.

Je compris, une fois de plus, que Messali était un honnête homme, mais qui aurait dû se contenter de ce seul titre.

De toute façon, le messalisme me semblait moins compromettant pour l'avenir que le bendjelloulisme qui, justement, venait encore une fois de manifester son esprit - cela ne se dit pas des choses qui n'ont pas d'esprit mais un bas ventre - anti-musulman.

Le journal *Le Temps* venait, en effet, je ne sais plus à propos de quoi, d'insulter l'islam et les musulmans. Je dois dire que je n'avais pas du tout eu connaissance de l'article en question. Mais par contre, j'eu tout de suite connaissance de ce fameux papier de poubelle intitulé *La France c'est moi* par lequel le principal lieutenant de Bendjelloul – j'ai nommé Ferhat Abbas – avait jugé

nécessaire de répondre au *Temps*. L'article était ignoble, sans plus. Le futur héros national numéro deux ou trois, entrait dans l'arène *boulitique* par la porte du scandale. Il niait tout simplement l'Algérie en tant que nation ; disant qu'il avait « fouillé partout, même dans la poussière des cimetières, sans rien trouver qui pût l'attester.»

Ali Ben Ahmed était furieux, Ben Saï était livide, j'étais bouleversé. Que faire ? J'eu l'idée de rédiger sur le champ une réponse. Ben Saï conseilla d'attendre la réaction des nationalistes et des ulémas. Les deux réponses furent pitoyables. Je rédigeai donc mon article dont Ben Saï a certainement encore la copie qui avait d'ailleurs fait à l'époque le tour du Quartier Latin, où elle fut lue, notamment par Mr Kessous en personne, celui-ci était venu, en effet, à la capitale pour arborer l'insigne socialiste, en attendant un poste de je ne sais quoi, dans le ministère Blum qui venait de se former. Quoiqu'il en soit, c'est en rédigeant cet article que le dégoût immense que j'éprouvais m'inspira le néologisme qui est, à peu près, aujourd'hui classique en Algérie.

J'avais, en effet, titré mon article: intellectuels ou intellectomanes?

Et je le jetais, comme un crachat, à la face de Ferhat Abbas.

Après, Ben Saï et moi, nous attendîmes avec impatience qu'il parut, dans *La Défense*, l'organe de Lamoudi, à qui je l'avais adressé, sous pli recommandé.

Notre attente fut déçue. Deux mois après, à l'occasion de l'arrivée de la délégation du Congrès Musulman Algérien qui venait de naître dans une atmosphère d'enthousiasme populaire, grâce d'ailleurs aux efforts de Lamoudi, celui-ci nous expliqua sa forfaiture à l'endroit de mon article en disant qu'il était trop violent, si violent, disait-il, qu'il n'aurait laissé aucun espoir à Abbas Ferhat dans l'arène politique.

Et Lamoudi ajoutait :

— Nous avons trop peu d'hommes politiques pour les détruire.

Cette sagesse « indigène », j'allais, hélas, la trouver avec plus d'inconscience encore chez les ulémas qui allaient m'en vouloir à mort pour les attaques contre Bendjelloul et sa clique qui venaient justement de s'emparer de la direction du Congrès, la seule œuvre politique qui ait vu le jour en Algérie depuis qu'il y avait une boulitique algérienne.

D'ailleurs, quand la délégation du Congrès était venue à Paris, Ben Saï et moi, nous étions allés, naturellement, lui rendre visite.

Elle était descendue au Grand Hôtel, ulémas compris. J'en fus navré pour les représentants de l'Islah, de la dignité religieuse dans l'islam. Le Grand Hôtel pouvait convenir - même pas à de hommes politiques sérieux - mais à un Bendjelloul, à un Abbas Ferhat, même à un Messali. Mais quand on représente une dignité religieuse…. Ceux qui comprennent cette nuance me comprennent. D'ailleurs, j'en exprimai ma réprobation franchement, à Ben Badis, que je trouvai dans le hall de l'hôtel, entouré d'El- Okbi, de Brahimi et d'autres personnalités comme le sympathique avocat enturbanné maître Belcadi, que Dieu ait son âme. Ce fut, d'ailleurs, l'avocat qui essaya de me faire comprendre la nécessité protocolaire pour la délégation de descendre au Grand Hôtel. Je compris que même un avocat indigène ne comprend rien aux nuances du protocole qui exige que là où descendent de grandes coquettes et de grands archi-millionnaires, ce n'est pas la place d'un « savant », d'un prêtre, ou même d'un homme politique sérieux.

D'ailleurs, tous les détails me choquaient. Déjà à la porte de l'hôtel, nous fûmes accueillis, Ben Saï et moi, par le fameux Cheikh Abderrahmane Yaalaoui qui représentait secrètement les ulémas à Paris – qui les représente aujourd'hui officiellement – L'honorable Cheikh, le sourire très large et la main tendue, nous annonça froidement que la délégation était en visite, en ville, où elle devait rencontrer des parlementaires. Ben Saï et moi – je dois le dire, moi surtout – nous avions acquis un sixième sens pour flairer les hommes de Massignon. Et comme, bien entendu, le

conseiller technique du gouvernement français en affaires musulmanes, ne pouvait, ni devait rester indifférent à la présence de la délégation à Paris, je compris donc que notre contact avec celle-ci était jugé indésirable en « haut lieu ». Et en conséquence, je décidai d'entrer, quand même à l'hôtel, pour voir .... Et c'est ainsi que nous vîmes le groupe des ulémas, le seul d'ailleurs, qui nous intéressa. Je sentais, d'ailleurs, que mes observations gênaient beaucoup Ben Badis qui ne disait mot. Ce fut plutôt lui qui fit les frais de la conversation ; quant à El-Okbi, il s'était éclipsé, je ne sais où, tandis qu'El Ibrahimi était, prudemment, assis en retrait de notre groupe.

Puis nous vîmes Bendjelloul faire son apparition et, après de courtes salutations à notre groupe, aller s'asseoir, à une table plus loin pour siroter son apéritif en compagnie d'une belle, très probablement déléguée – comme en s'en doute – auprès du chef de la « délégation indigène ».

Décidément, le spectacle était pitoyable : la luxure et l'alcool faisant corps avec une délégation dont faisaient partie les membres les plus éminents de l'Islah algérien.

Je compris de ce jour, que rien de grand ne pouvait venir de l'Azhar, de la Zitouna, ni de la Faculté d'Alger.

D'ailleurs, je n'étais d'accord sur aucun des principes qui avaient présidé à la formation et au voyage de la délégation indigène. Et, je le dis sur-le-champ à mes interlocuteurs, sans d'ailleurs que Ben Badis se départisse de son silence. Mais j'exprimai, quand même, mon étonnement de voir tout d'abord le Congrès confier sa direction à Bendjelloul, alors qu'il me semblait plus naturel que cette direction fut assumée par l'Association des Ulémas.

On me répondit que c'était à cause de la langue française que les ulémas ignoraient. En fait - et maintenant je ne le comprends que mieux encore - c'est que l'homme de la Zitouna et de l'Azhar a un réflexe féminin devant la véritable responsabilité. Larbi Tebessi et Kheir Ed-dine devaient même onze ans plus tard, pen-

dant le ramadhan de 1947, m'en donner la preuve formelle quand il s'agissait pour moi de donner à la police ou ma conscience ou ma peau. Les deux honorables Cheikhs seront, en effet, unanimes pour que je cède plutôt à la police que de lui résister. Ce sera, je dois le dire, dans mon intérêt, mais mon intérêt conçu par deux consciences indigènes. Mais n'anticipons pas, je reviendrais sur cet incident dans la troisième partie de cet exposé.

Quoiqu'il en soit, dès cette année 1936, j'avais fait pratiquement mon deuil des ulémas qui me paraissaient aussi bien incapable de comprendre une idée ou de la créer que de l'appliquer.

D'ailleurs, Ben Badis qui avait séjourné quelques semaines à Paris, après avoir changé d'hôtel (ce qui prouve que ma critique avait porté) venait passer ses soirées au Hoggar où le rencontrait Ben Saï. On donnait alors le fameux film *L'appel Du Silence,* qui faisait courir tous les parisiens avides de voir cette puissante évocation du père de Foucauld. Un soir, Ben Saï eût l'idée – une idée que seul notre groupe pouvait enfanter et comprendre – d'inviter Ben Badis à une séance du grand film. L'intention de mon ami était de donner, très discrètement, une leçon d'apostolat au chef islamique algérien. Car ce qui nous étonnait - mes amis et moi - c'était précisément la tiédeur toute bourgeoise des apôtres de l'islahisme algérien qui attendaient le public au pied de leur chaire plutôt que d'aller lui porter la bonne parole même dans les lieux de ses plaisirs les plus pervers. Et Ben Sai estimait une leçon nécessaire, à cet égard, pour le Cheikh Badis. Mais celui-ci se trouvait, ce soir là, en même temps invité par le propriétaire du Hoggar qui lui proposait un autre film, une simple distraction. Mais le propriétaire du Hoggar disposait d'une voiture, tandis que Ben Saï ne disposait que d'une idée.

Et la voiture gagna le Cheikh Ben Badis

On peut comprendre l'effet psychologique, sur Ben Saï et sur moi, de cette singulière attitude du Cheikh Ben Badis, que Dieu ait son âme. Mais le vénérable Cheikh nous réservait encore une surprise. Au lieu de faire appel à nous (surtout à moi qui avait

toujours déployé l'étendard des ulémas à Paris et avait même proposé le nom de leur président pour la présidence d'honneur de l'Association des Etudiants Algériens du temps de feu Naroun), le Cheikh Ben Badis confia les intérêts de l'Association des Ulémas au Cheikh El-Ouarthilani qui peut, certainement, briller à Sanâa ou au Caire où les mots brillants peuvent faire effet d'idées mais non point dans un pays occidental qui exige, non seulement, une connaissance précise de ses particularités, mais aussi des idées claires et nettes sur les problèmes de la société musulmane.

Pour comprendre la signification de ce geste, il faut le rabattre sur le plan administratif. Ce jour là, en effet, Massignon pouvait parfaitement comprendre qu'il pourrait désormais agir, avec Ben Saï et moi-même, à sa guise, sans que le milieu musulman réagisse, le moindre du monde. Et pour ma part, je le compris sur-le-champ. Je compris que désormais, nous représentions aux yeux de Massignon des isolés, vulnérables à merci. Et je le disais à Ben Saï, nous nous le disions en répétant le fameux hadith : « l'islam est né dans l'exil et il reviendra à l'exil. Oh ! que la paix de Dieu soit alors sur les exilés.»

Mais Massignon avait la satisfaction - Oh ! combien je le comprends ! – de voir un fonctionnaire chargé de diriger la conscience musulmane à Paris, plutôt que des apôtres musulmans mûris à l'école cartésienne.

Je voudrais noter ici mes impressions sur l'exposition de Paris de 1936 que j'ai visitée en compagnie de Bouanini : le spectacle d'une exposition parisienne est en général très instructif pour un musulman hanté par nos idées. On y voit, en effet, le stand tenu par un Juif, cachant plus ou moins son identité, présentant la mécanique qui fait tourner la roue d'une machine et la roue de...l'histoire. Et à côté, le stand où le musulman - oriental ou maghrébin – présente des tapis moelleux et des parfums capiteux. L'un met l'accent sur ce qui crée la puissance, l'autre invite à l'indolence...Je n'ai jamais pu voir ce spectacle avec indifférence.

Deuxième âge:

Le paria

LES PARIAS

En juin 1936, à deux ou trois semaines, du dernier examen que j'avais à passer pour obtenir mon diplôme d'ingénieur ESME, je me réveillai un matin les larmes aux yeux. Cela m'arrivait souvent au réveil, depuis la mort de ma mère. Je venais, sans doute, de rêver encore une fois d'elle. Mais le matin qui se glissait par l'œil de bœuf, dans notre petite chambre du sixième, ramena mon esprit à la réalité. Une perspective enchanteresse s'offrit à mes yeux: j'allais être un ingénieur et je savais que je possédais une des meilleurs plumes algériennes. Je savais, je voyais tout ce qu'on peut obtenir avec un titre et une pareille plume.

Puis dans cette perspective enchanteresse, l'ombre de ma mère repassa à mes yeux. Je ne sais alors quelle singulière antithèse avait alors jailli au fond de la conscience, tout à fait dans son fond le plus obscur : dans le subconscient de mon être. Je sais seulement que cette antithèse m'arracha un sanglot et je me rappelle la prière que je balbutiai entre mes larmes.

— Mon Dieu ! je ne veux pas ma part ici-bas. Je la veux ailleurs.

Puis mon esprit se préoccupa de la tâche quotidienne d'un étudiant studieux qui attend un suprême examen. Mais le souvenir de ce matin là me resta à la mémoire comme la borne que le destin avait plantée dans mon existence pour y marquer une nouvelle étape.

Combien de fois n'y ai-je pas pensé, depuis ? Combien de fois y penserai-je encore ? Il y a seize ans de cela.

Et, en effet, je n'ai encore rien eu, je ne souhaite encore rien sur terre. J'éprouve même une sacrée peur quand je vois la fortune menacer mon horizon personnel.

Le vœu que j'avais formulé, il y a seize ans, est devenu une sorte de mystère, de fatalité de ma vie.

J'eu, d'ailleurs, tout de suite en juillet 1936 où tant d'évènements s'étaient pressés dans ma vie, ma première grosse désillusion. J'étais l'un des meilleurs élèves de ma promotion. Je n'avais qu'un point faible le dessin. Mais un hasard, que je jugeai des plus heureux avait fait que nous eûmes pour thème un dessin que j'avais déjà exécuté. D'ailleurs, on n'échoue pas pour le dessin quand on a d'excellentes notes. Par ailleurs, à l'oral, le professeur d'électricité technique me posa même une question tout à fait hors du cours et me nota en me disant devant les autres candidats :

— Vous n'avez pas seulement appris votre cours, vous l'avez compris.

Bouanani - le beau-frère de Kessous - me félicita pour ma réponse, avec une émotion patriotique. J'étais heureux. Néanmoins, pour me rassurer tout à fait, je m'en fus voir le Directeur, ce « saint homme » que j'avais tant admiré pour sa science et sa grande modestie. Il m'avait été toujours agréable de converser avec lui durant mes quatre années d'études. Et lui me recevait toujours avec un empressement que je remarquais. Il me reçut comme d'habitude, mais remarquai, tout de suite, qu'il n'avait pas le sourire habituel. Fatigue de la période des examens, pensai-je en moi-même. En lui exposant l'objet de ma visite, je vis tout d'un coup un éclair que je n'avais jamais encore vu luire à ses yeux. Et froidement, il me dit, en restant debout, pour m'indiquer que les minutes étaient précieuses :

— Monsieur Bennabi, personne n'a jamais été injuste à votre égard à l'Ecole, n'est ce pas ?

Cette réflexion, dite sèchement par un homme qui avait toujours à mon égard de la plus grande courtoisie, me produisit l'effet d'une douche froide ou d'une décharge électrique. Je compris que l'influence de Massignon était parvenue, par la voie du confessionnal, jusqu'à l'Ecole. Saluant de la tête, je dis simplement en me retirant :

— Monsieur le Directeur, je vous prie de m'excuser.

Il faut s'imaginer les effets multiples de cette courte entrevue sur ma conscience. Jamais je ne me serais attendu à ce qu'un «saint homme» se prêtât à un complot contre un élève, en prenant pour couverture la «justice». La chose me parut monstrueuse. D'autant plus monstrueuse que dans bien des matières, j'étais le mémento de ma promotion : mes camarades me demandent chaque fois la solution d'un problème ou l'explication d'une théorie. D'ailleurs, un de mes camarades, Indochinois, en fut, après les résultats, tellement bouleversé qu'il confia à Bouanani ce propos que celui-ci me raconta :

— Je suis bien loin d'avoir la formation de Bennabi et je ne l'aurais pas l'année prochaine quand je me présenterai pour le diplôme. Aussi, j'ai simplement l'envie de me faire inscrire à une autre école pour terminer mes études.

Ce brave Indochinois ne comprenait pas d'ailleurs, que la mesure dont j'étais l'objet était tout à fait exceptionnelle et ne visait pas en moi le simple indigène colonisé, mais quelque chose de plus précis : une âme, une conscience, une intelligence qu'il faillait stopper tout de suite. Cette préoccupation concernait dans l'esprit colonial le plan algérien déjà préoccupant mais non le plan indochinois. Quoiqu'il en soit, dès mon entrevue avec le Directeur je compris que je serai titulaire du titre d'ancien élève ESMA, mais sans le diplôme paraphé par le Sous-secrétaire d'Etat à l'Enseignement Technique et Supérieur.

La tuile m'avait étourdi. J'étais touché, à la fois, dans mon orgueil légitime ainsi que dans mes intérêts matériels puisque je n'avais ajourné mon départ que pour me prémunir du diplôme officiel, comme d'une pièce de garantie.

Et puis, j'estimai que mon père avait fait assez de sacrifices déjà, puisque même, pour cette année 1936 j'avais cru devoir me passer de son aide, vivant avec ma femme du seul argent que nous destinions à notre voyage et installation au Hedjaz.

Le problème de la vie se posait donc brusquement pour ma femme et pour moi, en des termes tout à fait inattendus. Nous rentrâmes d'abord à Dreux.

Je dois dire que j'ai fait une démarche auprès du gouvernement italien en vue de faire un stage dans une usine de lampes électriques. Comme à mon habitude, soucieux de pas perdre une minute, je fis cette démarche avant même mes examens. La réponse négative m'apprit qu'un ingénieur indigène était aussi indésirable à Rome qu'à Paris.

En Algérie, les évènements se précipitaient. La délégation du Congrès Musulman Algérien étant rentrée pour rendre compte de sa mission. Les ulémas qui n'auraient jamais dû venir officiellement à Paris et surtout se mettre dans le sillage des Bendjelloul et Ferhat Abbas, étaient également rentrés. Mais Mirante les attendait avec un complot savamment préparé. On se rappelle les faits de l'assassinat de Kahoul. Ce fut la panique dans les rangs des héros de la fédération. On se rappelle le brusque retour de Bendjelloul en France où il est accueilli, au débarcadère de Marseille, par le correspondant de Marseille-Matin. On se rappelle les déclarations inouïes et criminelles du petit bourgeois de Constantine, promu par la volonté administrative et l'imbécillité indigène, héros national numéro un.

— Sans la France, je ne serais qu'un *Semmech* , déclare d'abord le héros national.

Mais, sans doute, ce panégyrique du colonialisme, du même cru, on le voit, que « la France c'est moi » ne suffisait-il pas pour apaiser les mannes de Bugeaud.

Il fallait au colonialisme quelque chose de plus pratique. Et Bendjelloul ajoutait, en effet : Je n'ai rien de commun avec les gens qui ont du sang sur les mains.

C'était désigner clairement les ulémas. C'était condamner le Congrès. Ben Saï et moi, nous nous attendions au pire. Nous apprîmes, en effet, l'arrestation d'El-Okbi.

La seule chose qui pouvait sauver le mouvement algérien, c'était la convocation du Congrès pour tenir tête à la meute colonialiste. Mais le Congrès était verrouillé et la clef dans les mains de Bendjelloul. Les ulémas, pauvres loques de sciences archéologiques, n'avaient aucune étoffe pour être à la hauteur de la situation. Mais dans l'implacable injustice qui les frappait, il y avait l'ombre de la justice de Dieu. Car quiconque comprend la valeur du principe salafiste ou même simplement, comprend la philosophie de la politique, ne peut pas comprendre ni le voyage de ces savants à Paris, ni encore moins, leur soumission à Bendjelloul. Dès ces événements, nous avions parfaitement compris, Ali Ben Ahmed, Ben Saï et moi, que le mouvement algérien allait s'inverser, régresser et reculer. Et quand je l'écrirai, douze ans après, dans *Les Conditions de la Renaissance* où je dis que le «Congrès a marqué le sommet, mais depuis 1936, on a dégringolé» beaucoup d'indigènes ne comprirent encore rien. Parce que leur esprit frustre ne sait pas classer les facteurs, ils prennent l'effervescence actuelle qui est due à des incidences internationales et non à des efforts, c'est-à-dire non à une volonté, mais au hasard, pour un progrès.

Ah ! S'il n'y avait pas eu une guerre mondiale qui fut comme une pitié de Dieu aux peuples indigènes, les bouliticiens algériens verraient où nous en serions aujourd'hui sous la direction de Bendjelloul et de sa clique. Mais pour ceux qui savent poser les choses comme il convient, l'année 1936 c'est, en Algérie, le tournent où le pays a perdu, d'un seul coup le bénéfice d'une dizaines d'années pénibles et obscures efforts concrétisés magnifiquement par le Congrès dont personne d'autre que l'Administration n'avait compris l'importance.

Notre groupe aussi le comprenait fort bien, Mais quels moyens avions nous pour agir sur la conscience populaire hypnotisée par Bendjelloul.

D'ailleurs, les nécessités de la vie nous pressaient. Ben Saï désespérait déjà de pouvoir décrocher son certificat, Massignon avait l'œil ouvert, Ali Ben Ahmed donnait un cours hebdomadaire

à un groupe d'ouvriers sous le patronage de Messali qui - m'affirmait mon ami - voyait la chose d'un mauvais œil, car là c'était Boumendjel qui veillait, c'est-à-dire encore Massignon.

Quant à moi, comprenant que je ne pourrais jamais rien faire dans une dépendance française, je projetai mon départ pour l'Orient.

Une mission universitaire qui venait d'arriver d'Egypte me fortifia dans cette pensée, ainsi q'une rencontre fortuite du Quartier Latin où je m'étais trouvé, nez à nez, avec un israélite ancien élève de mon école dont je connaissais la valeur relative comme ingénieur.

Cet ingénieur m'expliqua qu'il était dans un établissement d'appareils frigorifiques à Alexandrie où il gagnait - m'affirma-t-il - très bien sa vie. Je le voyais, d'ailleurs à sa mine. Cet israélite qui avait été Russe, puis Français m'apprit qu'il venait de se naturaliser Egyptien. Je savais qu'il lui était plus facile à lui, israélite, qu'à moi musulman, de s'établir au pays des pharaons. Néanmoins, j'avais un espoir avec la mission universitaire égyptienne qui venait d'arriver à Paris. Je donnais des cours de français à quelques uns de ses membres et je connaissais également ses dirigeants : les Cheikhs Taj, Draz, Afifi, qui m'avaient promis leur appui, auprès de leur ambassade, pour le visa. Avec cet appui, dont je ne disposai pas l'année précédente, j'étais à peu près sûr d'obtenir mon visa.

Oui ! Mais le Massignon veillait. Toutes les démarches des Cheikhs auprès de l'ambassade furent absolument vaines. Je dus constater, que s'il est facile pour un ingénieur israélite d'aller s'établir en Egypte, c'était impossible pour un ingénieur musulman. Je crois que ces jours là, je n'étais pas très loin d'abjurer l'islam, cet islam trahi par les musulmans dans lequel je ne voyais nulle âme, aucun souffle d'esprit. Je note ce détail, parce qu'il a son importance, pour la suite. En effet, je me rendais compte bientôt que c'était justement le but de Massignon : m'inspirer un dégoût total de mes coreligionnaires. Ben Saï se révoltait quand je lui faisais part de mes révoltes anti-musulmanes.

Quoiqu'il en soit, je dus me résigner à mon échec avec l'ambassade d'Egypte, je me décidai alors de frapper à la porte de la délégation d'Afghanistan. L'accueil fut chaleureux. Mais le chef de la délégation me conseilla de m'adresser au Bureau du Génie français pour obtenir une introduction comme ingénieur auprès du gouvernement afghan. En somme, l'honorable diplomate afghan, m'envoyait tout bonnement, mais de bonne foi, à Massignon. Je me retirai donc mais non sans apprendre que Ben Saï Salah, un des premiers numéros de Grignon, avait déjà frappé à cette porte, comme ingénieur agronome, qui avait déjà chômé plus de trois années. Je commençai déjà à me rendre compte que le colonialisme peut tolérer des avocats, des pharmaciens, des médecins indigènes, mais qu'en général il ne tolère pas d'ingénieurs.

A plus forte raison si ces ingénieurs sont animés de l'esprit qui animait Salah Ben Saï et moi-même.

Je comprenais cela parfaitement. Mais je ne comprenais pas, ou plutôt je n'admettais pas que nous fussions également en butte à des difficultés même avec nos coreligionnaires.

J'allais, du reste, m'en rendre compte davantage. Un des membres de la mission égyptienne, ayant à se rendre à Londres, je lui confiai une lettre que je le priai de remettre, dès son arrivée, à la Légation saoudite. J'expliquai, au diplomate saoudite, mon cas, mes affinités wahhabites, les inconvénients qu'en résultent pour un musulman colonisé, le traitement dont mon père était victime à cause de mes idées et ma compétence, soit comme technicien, soit comme pédagogue. J'avais rédigé ma lettre en français pour pouvoir dire tout ce que je voulais dire en une page et demie. J'attendais la réponse. Elle vint, en effet, mais combien décevante. Le diplomate, qui avait, certainement, toutes les possibilités de lire, ou de faire lire ma lettre ou simplement de la communiquer à son gouvernement à qui elle s'adressait, d'ailleurs, me demandait de faire ma demande en arabe. Je compris, sur-le-champ que l'honnête diplomate était un Oriental qui ne pouvait rien saisir au drame d'un intellectuel musulman

qui voulait sauver du colonialisme, plus que son avenir, ses idées morales, ses capacités techniques. Il n'avait même pas compris la raison élémentaire, cependant, pour laquelle je lui avais fait parvenir ma lettre par voie privée, plutôt que par la voie postale, celle-ci étant naturellement sous le contrôle administratif. Il me demandait, en somme, de mettre ma démarche sous ce contrôle, car, je ne pouvais pas, évidemment, avoir tous les jours sous la main, quelqu'un pour porter ma lettre. Il ne me restait plus qu'à m'exécuter. Je rédigeai, tant bien que mal, ma lettre en arabe et la postais. Puis j'attendis la réponse qui ne venait pas, qui ne viendra jamais. Je saurais seulement, un an plus tard par un vieux pèlerin de Tébessa qu'à la Mecque, il avait entendu dire qu'un ingénieur de Tébessa allait venir s'installer au Hedjaz. Et le vieux pèlerin, me connaissait et m'avait reconnu dans le personnage dont on avait parlé à la Mecque, me demandera :

— Comment se fait-il que vous ne soyez pas parti là-bas ?

Ce sera le seul écho que j'aurais de cette demande que je formulai dans un passage extrêmement douloureux de mon existence. Ce qui me bouleversait le plus c'est que l'attitude des musulmans, les particuliers ou les officiels, auxquels je m'adressai à cette époque, coïncidait exactement avec le désir normal avec les vues compréhensibles de l'administration coloniale. Et, malheureusement, il en sera toujours ainsi pendant les seize années qui allaient suivre.

Aujourd'hui, je résumerai cet état de choses en disant que la colonisabilité des indigènes est le principal instrument de la colonisation. Mais il me faudrait vivre encore bien des années pour voir d'une façon aussi nette aussi condensée les choses. Je n'en étais pas encore là.

N'ayant plus d'espoir ni du côté de l'ambassade d'Egypte, ni du côté de la Légation saoudite, je résolu de partir quand même en faisant un détour par l'Albanie. J'obtenais très facilement un visa, même exonéré du timbre à la Légation à Paris. Et laissant ma femme à Dreux, je prix un soir le train pour l'Italie où je

devais prendre à Bari, le bateau qui va à Durazzo. Je n'avais même pas informé ma femme de ce voyage, qui fut d'ailleurs assez agréable jusqu'à Bari. Et le soir même après le repas, je pris le chemin du port, le bateau m'avait-on dit à Paris, partait à 22 heures. J'avais voulu économiser le prix d'un fiacre et j'arrivais tout exténué, car le port était bien loin du centre de la ville et je portai deux valises, l'une étant bourrée de bouquins techniques: toute ma science.

Mais quand je fus arrivé. Oh ! déception, on m'apprit que le départ du bateau n'avait lieu que tous les deux jours et que c'était pour le lendemain.

Oh ! Combien de fois n'ai-je pas maudit, depuis, ce funeste contre-temps. Je dus en effet revenir en ville avec tout mon barda. Mais le lendemain, matin, a la terrasse du café où l'on venait de m'apporter ma tasse de café et un verre d'eau, une voix féminine, derrière moi, me demande :

— Vous êtes Français, Monsieur ? J'ai cru le comprendre à votre accent quand vous avez parlé au garçon.

C'était une femme d'une quarantaine d'année avec sa fille qui pouvait en avoir quatorze.

La conversation s'engage. Et la personne m'apprit qu'elle venait de séjourner quelques semaines à Tirana. On pense bien que j'étais ardent à lui poser un tas de questions sur cette ville où j'allais précisément, mais dont je ne savais rien. Les réponses ternissaient, peu à peu, l'image que je m'étais faite de la vie en Albanie. Etait-ce le destin qui avait placé cette femme sur mon chemin, ou plus simplement Machiavel ? Je me le demande aujourd'hui sans, toutefois, pouvoir être affirmatif. De toute façon, je décidai d'aller me renseigner davantage au consulat français. On y corrobora, point par point, les renseignements de la femme. Était-ce la fatigue morale et physique ou simplement de la naïveté indigène ? Mais je m'étais laissé impressionner. Je ne voulais plus me rendre en Albanie où je ne voyais plus aucune perspective pour moi, s'il me fallait séjourner assez long-

temps en attendant l'éventualité d'un départ pour l'Egypte où j'estimais trouver plus de débouchés. Mais cette éventualité même s'était éloignée dans mon esprit, car on m'apprit que le consul d'Egypte en Albanie ne pouvait m'accorder de visa pour son pays que sur avis de son collègue de Paris, c'est-à-dire de celui qui est accrédité pour la zone d'origine du passeport.

Je retombais donc sous la coupe de Paris, c'est-à-dire de Massignon. Décidément, je me rendais compte que cet homme se dressait sur toutes les issues par lesquelles j'essayais d'échapper à la férule colonialiste.

N'ayant pas l'argent nécessaire pour pouvoir attendre à Tirana, ni à Bari sans rien faire, je fus donc obligé de regagner Paris. Mais avant de quitter la terre italienne, j'estimais de mon devoir d'envoyer un mot de solidarité à El-Okbi qui était en prison. Je savais que ce mot venant d'une terre étrangère ne serait pas, tout à fait, sans effet, sur le sort ou, tout au moins, sur le moral du prisonnier. Nuance qui échappe à un esprit indigène comme je m'en rendais compte durant mes quinze mois de captivité, après la Libération.

Quoiqu'il en soit je repris donc le chemin du retour, qu'il fut pénible ce retour d'un homme qui sentait peser sur lui tout un système auquel il ne se voyait aucune chance d'échapper. Je souhaitais que le train déraillât, tout en priant Dieu d'épargner les voyageurs.

Une idée pernicieuse d'en finir avec la vie se glissait en moi. J'étais comme la bête féroce qui, dans sa fureur de se sentir dans une cage, se cogne la tête contre les barreaux de fer.

En arrivant à Paris, je me suis rendis chez les Ben Saï, je ne trouvais que Salah qui venait de rentrer de son travail de nuit, comme débardeur à la gare de Lyon.

Il avait eu, d'ailleurs, toutes les peines à trouver cette sinécure. Qu'il puisse seulement vivre, c'était déjà de trop pour un ingénieur indigène. J'allais, de plus en plus, m'en rendre compte. D'ailleurs, Salah me prévenait déjà en me racontant ses dernières

aventures à la recherche d'un travail ; même chez Renault, même chez Citroën, à l'embauche des manœuvres on n'avait pas voulu de lui, on ne voulait plus de lui dès qu'on prenait connaissance de sa qualité. Je devais refaire, moi-même, toute cette pénible expérience, dans les deux ou trois mois qui allaient suivre. Et je finirai par me rendre compte, qu'il n'y a pas une grosse industrie en France qui n'ait pas des instructions très précises en ce qui concerne la main d'œuvre nord-africaine, bien entendu quand il s'agit d'un « intellectuel »qui se glisse dans les rangs des manœuvres. Il faut avoir une grande imagination ou une grande expérience pour comprendre ces subtilités qui sont l'essence même de l'esprit colonialiste.

Oh ! Combien, je comprends que des amateurs comme Ferhat Abbas ne puissent pas comprendre le colonialisme dont ils parlent. Il faut avoir vu le monstre de près face à face et son étreinte, il faut éprouver dans son destin et dans sa chair pour savoir ce que c'est.

Comment faire comprendre à ces dilettantes de la *boulitique* indigène, les minutes angoissantes de l'homme qui prend un journal du soir pour lire, surtout, les offres d'emploi et qui, délibérément, écarte les emplois qui vont à sa compétence et son goût, sachant que se serait peine perdue de les demander, que c'est un domaine qui lui est interdit et qu'il reste, seulement, les basses besognes pour courir le matin de bonne heure à l'assaut de ces sinécures qu'il n'atteint même pas, comme de pouvoir se faire passer pour un brave et anonyme manœuvre.

Comment faire comprendre que c'est cela l'essence de la politique colonialiste qui réduit l'homme de valeur à la dernière extrémité, pour lui faire perdre justement, le sentiment de sa valeur.

Hélas ! Mohammed Ben Saï était déjà sur cette pente savonnée qui mène à l'abîme. Son frère Salah et moi, nous nous en apercevions et nous en étions navrés. Salah, lui, luttait vaillamment. Moi-même, Dieu m'avait donné le moyen de faire peau neuve à chaque écorchure. En effet, chaque fois, que je me sentais

fatigué, las, après des jours entiers de vaine recherche d'un travail que je ne trouvais pas, je rentrais chez moi à Dreux. Et là, je reprenais le sens de ma dignité et de ma valeur. D'ailleurs chaque fois que je revenais ainsi à mon foyer, je reprenais mes bouquins, car je ne voulais pas perdre ma formation d'ingénieur, sentant que c'était justement ce à quoi visait le conseiller technique du gouvernement français, Massignon. Je m'étais astreint à faire une révision complète des principales matières - mathématiques, électrotechnique, mécanique - une fois par trimestre.

Mais quelque soit le chemin que je prenais, je trouvais toujours Massignon devant moi.

Mes courses vaines dans Paris, m'avaient démontré que si je n'utilisais pas un appui quelconque, je ne trouverais rien. J'avais rencontré, deux ans auparavant, à Tébessa un brave chanoine dont j'avais conservé un excellent souvenir avec l'adresse. J'eus l'idée de m'adresser à lui, lui laissant entendre le désarroi d'un ingénieur que la crise surprenait à la fin de ses études et qui se contenterait volontiers d'un emploi d'essayeur de machines électriques, ou d'opérateur dans un laboratoire de mesures électriques.

Le brave chanoine me répondit par courrier, me promettant tout son appui et m'annonçant qu'il saisissait sur le champ « un ami bien placé et qui témoignait beaucoup de sympathie aux musulmans.»

Devinez qui c'était ? Mais Massignon en personne. En effet, quelques jours après, je recevais un mot de cet «ami des musulmans» qui m'invitait, à passer le voir, tout en me laissant entendre que l'emploi que je demandais était «quelque peu recherché». C'était tout juste s'il n'ajoutait pas recherché «par un indigène».

La bonne foi du chanoine était manifestement surprise et je lui écrivais aussitôt pour le remercier bien sincèrement. Quant à Massignon, bien que sachant ce qu'il pouvait résulter d'un entretien avec lui, j'allais le voir, néanmoins.

Et cet homme qui me connaissait comme Satan connaît un croyant, me demanda, en guise de préambule

— Vous avez fait vos études techniques à Constantine ?

Quiconque sait ce que c'est que l'esprit jésuite, saura ce que signifie cette question dont je ne veux pas déflorer l'intérêt, ici, pour ne pas être trop long. Je pris néanmoins contenance, et fit celui qui ne le connaissait pas d'avantage qui le voyait pour la première fois. Il faut d'ailleurs remarquer que le jésuite ne se plaît que dans une atmosphère d'hypocrisie, de fausseté.

Massignon était parfaitement à son aise dans cette atmosphère louche que sa question venait d'établir entre nous. Puis ils me demande, à brûle pourpoint :

— Où avez-vous connu *ce* chanoine ?

- J'ai connu Monsieur le Chanoine, qui vous a fait part de ma démarche, à Tébessa, fis-je, en insistant sur les syllabes Monsieur.

En fait le conseiller technique du gouvernement français m'avait convoqué pour voir où j'en étais de mes idées et de mes sentiments.

Et je pense que mes réponses n'avaient pas dû le rassurer, ni sur les unes, ni sur les autres. En se levant de son bureau, pour marquer la fin de l'entretien, il n'avait pas encore dit un seul mot de l'objet de sa convocation. Il ne me restait plus qu'à le lui rappeler presque ironiquement en le saluant, à la porte de son appartement.

— Oui ! Oui, je vous l'écrirai, siffla-t-il.

Alors que j'avais mis le pied à l'escalier.

Bien entendu, il n'y avait rien à attendre de ce côté et je n'attendis rien. L'expérience me valut, néanmoins, une double certitude, à savoir que j'allais trouver Massignon toujours devant moi, et d'autre part, que la conscience chrétienne n'est pas libre de ses déterminations, puisque le chanoine ne pouvait agir - bien

qu'il l'eût souhaité, j'en suis sûr - comme il l'eût voulu, pour moi, sans passer par le système centralisateur des « affaires musulmanes ». Il était évident aussi que Massignon était à un poste-clef de ce système. Plus tard, j'aurais toutes les preuves, que fournit une longue expérience, que Massignon était en liaison constante, à la fois avec le IIème bureau et l'organisation cléricale.

D'ailleurs, dès cette année 1936, je commençais à sentir le rideau du IIème bureau se resserrer autour de ma famille et de moi-même. En effet, bien que plusieurs postes de Khodjas fussent vacants, dans plusieurs communes, notamment à Tébessa où un titulaire, Halaïmia Chérif (que la pitié ait son âme) venait de décéder, mon père ne fut pas réintégré malgré l'appui d'indigènes très influents comme le père de Cheikh Ben Gharab.

D'autre part, je ne sais plus dans quel but, j'avais dû demander à mon école, mon diplôme d'ancien élève, le directeur que je voulais éviter de revoir, insista beaucoup auprès de son secrétariat pour que je vinsse le voir. Je sentis chez l'homme un regret de sa mauvaise action à mon égard, bien qu'il ne m'en eût pas soufflé mot. Seulement, je le trouvai dans les dispositions de celui qui veut réparer le mal qu'il a commis. Il me posa quelques discrètes questions sur ma situation, puis il me demande si je ne voudrais pas me présenter au concours de calculateur à la section technique de l'artillerie. Il m'annonça que le concours avait lieu, le surlendemain même, sous la direction d'un de ses amis qui accepterait bien ma candidature quoique les délais fussent forclos. A la direction de l'artillerie où je me rendais sur-le-champ, on admit, en effet, ma candidature, me laissant la latitude de préparer mon dossier après le concours. Cette latitude me valut une étrange expérience. Je fus reçu à l'écrit comme numéro un... Puis le soir même je passai l'oral dans d'assez normales conditions. Le Général, qui, présidait la commission, bavarda même un instant avec moi de ses garnisons en Algérie, notamment à Batna. Pratiquement, c'était la preuve que j'étais admis au concours. Mais théoriquement, le résultat ne devait

pas être donné ce soir-là. Un délégué du ministère de la guerre qui faisait partie de la Commission habillé, lui, en civil, avait demandé un délai de quelques jours, malgré l'insistance du directeur militaire de la section de l'artillerie. Je vis dans ce renvoi du résultat à une date ultérieure, une mauvaise augure. Je m'en rendais compte déjà que je n'avais qu'une seule chance d'être admis, c'était que le résultat fut donné avant " l'enquête administrative ", c'est-à-dire, avant que la nouvelle de mon succès ne parvienne à Massignon. Par conséquent dès que je vis différer le résultat, je sentis mon espoir s'effondrer.

Je ne me trompai pas. Deux semaines plus tard, je recevais du ministère de la guerre un avis où l'on m'annonçait froidement que je n'avais " pas satisfait aux conditions de l'examen ". Je compris à quelles " conditions " je n'avais pas satisfait, en effet.

Le directeur de mon école que je trouvais informé, en était visiblement ennuyé et surtout gêné. Il essaya, quand même, de m'expliquer mon échec par les épreuves orales. Je ne voulus point ajouter à sa gêne, surtout qu'il m'envoyait, de sa part à un ancien élève de l'école qui était directeur d'une compagnie de contrôle de l'énergie électrique du département de la Seine.

Cette compagnie venait justement de lui demander des élèves ayant terminé leurs études.

Je me rendis là, avec plus d'espoir encore, croyant que Massignon ne pourrait pas avoir d'influence dans une entreprise privée. Mais je me trompais encore. Toutes mes démarches étaient certainement surveillées et on me devançait. Aussi, quand j'arrivais à la compagnie du contrôle électrique, je fus reçu très aimablement par son Directeur qui m'annonça froidement que tous les postes de contrôle étaient déjà pourvus.

Je ne parle pas d'autres démarches que je tentais personnellement, fût-ce seulement dans le but de faire un stage technique, soit dans l'industrie des accumulateurs et des piles, soit des lampes. Toujours rien. Et la vie pressait.

Mais je n'étais pas l'esprit qui ne tire pas une conclusion pratique de ses expériences. J'ai toujours été systématique. Et une conclusion s'imposa à mon esprit, forte de nombreuses épreuves, les miennes comme celles de Salah Ben Saï.

Je concluais donc, que l'organisation française ne tolère pas - mais pas du tout - qu'un indigène ait une formation technique. Et si un téméraire en chipe une, on se chargera de la lui faire perdre, par tous les moyens. Voilà ce que je concluais, innocemment, en renonçant, déjà au fond de moi-même, à toute carrière d'ingénieur. Mais j'allais bien vite me rendre compte que l'objectif de Massignon était bien plus vaste, plus radical que je pensais.

En effet, la vie pressant, je me rappelai mon certificat des médersas qui me donnait droit à un poste d'oukil judiciaire. J'entrevis là une porte de sortie ou plutôt une porte de secours que je me voyais obligé de prendre.

Je comptais, d'ailleurs, sur ma facilité d'élocution pour me faire, même là, une honorable situation qui m'eut permis de parer au plus urgent tout en gardant un regard oblique sur une éventuelle carrière d'ingénieur. Car, je ne voulais pas renoncer à une carrière d'ingénieur qui a coûté des sacrifices à ma famille et, à moi, tant d'efforts. Et je n'avais pas cessé, en effet, de réviser continuellement mes matières. Je voulais donc donner, apparemment, satisfaction à l'esprit colonialiste, tout en gardant au fond de moi, mes secrètes ambitions. Et j'avais rencontré, d'autre part, un vieux taleb qui venait prendre un thé au Hoggar où j'allais moi-même, quand j'étais à Paris, où je me rendais assez souvent, mangeant du pain sec en faisant mes cent pas autour du Luxembourg et couchant chez Ben Saï, toujours à la recherche de travail. Le vieux taleb qui me raconta son odyssée de père de famille obligé de s'exiler pour gagner le pain de ses enfants, en faisant le terrassier, m'apprit aussi qu'à Sidi-Bel-Abbès, il n'y avait qu'un seul oukil, bien que le centre fût très important. C'est ainsi que, vers la fin de 1936, j'adressai au parquet général d'Alger une demande, en bonne et due forme, pour solliciter un

poste d'oukil à Sidi-Bel-Abbès. Puis les jours passèrent sans que je ne visse rien venir. Nous étions en 1937, fin janvier ou début février, quand je vis un agent de police franchir un matin, le seuil de notre maison à Dreux. Il tenait un dossier sous le bras.

— Est-ce ici que demeure le nommé Bennabi, demanda- t-il à ma femme qui était dans le jardinet.

J'ai souligné le terme même de l'agent, non pas parce qu'il me semblât vulgaire et méprisant, mais pour dire au lecteur que ce terme lui était commandé, comme je le comprendrais en semblable circonstance, quinze ans plus tard. Cela fait partie de l'arsenal du laboratoire des poisons psychologiques, où Massignon doit être, certainement, la plus haute compétence.

Quoiqu'il en soit, mon ton fit changer d'attitude à l'agent que j'invitais à s'asseoir.

— Monsieur, dit-il, c'est un dossier qui nous parvient d'Alger, je suis chargé de vous en donner connaissance.

Et l'agent, maintenant tout à fait aimable, déplia le dossier, en disant :

— Vous avez fait une demande pour un poste d'oukil judiciaire ?

Et comme je ne répondais pas, il ajouta :

— Voici deux lettres et un télégramme dont je vous prie de prendre connaissance.

Je pris les documents qu'il me tendait, le télégramme était du procureur général qui priait le procureur de la république, à Sidi-Bel-Abbès, de faire une enquête à mon sujet et de donner, en conséquence, son avis sur ma demande.

Les deux lettres étaient, l'une du cadi de Sidi-Bel-Abbès au procureur et l'autre de ce dernier au parquet général. Le cadi affirmait à son supérieur immédiat que le nommé Bennabi était réputé à Sidi-Bel-Abbès (où je n'avais jamais mis les pieds et ne connaissais personne) comme un « conseiller technique » et

membre très influent de l'Etoile Nord-Africaine . Qu'en conséquence ma présence serait indésirable à Sidi-Bel-Abbès.

Le procureur de la République confirmait, point par point, les affirmations de son subordonné indigène, mais ajoutait, qu'au surplus, le poste d'oukil ne permettait pas à Monsieur Bennabi de vivre honorablement.

Je laisse le lecteur, lui-même saisir ses nuances qu'il peut comprendre s'il n'est pas indigène, car si je m'arrêtais chaque fois pour commenter ces détails d'une importance capitale dans un drame dont toute la trame est psychologique, je ne finirais jamais cet exposé.

Quoiqu'il en soit, j'étais fixé sur deux points :

Le but de Massignon n'était pas de m'empêcher seulement de garder ma formation d'ingénieur mais de m'empêcher de vivre tout simplement. Il fallait ou que je périsse ou que je déchusse mais plutôt que je déchusse pour décourager toute «tentative indigène » vers les carrières techniques.

Ensuite, je me rendis compte qu'aux yeux de l'Administration mon esprit wahhabite qui ne réclame ni «droits» ni «indépendance» était infiniment plus dangereux que les professionnels des «revendications énergiques». Qu'en m'accusant d'être «un membre très influent de l'Etoile Nord-Africaine», dont on savait parfaitement que j'étais de plus en plus l'adversaire résolu, on ne faisait que masquer la véritable et très grave accusation, car on ne pouvait pas décemment reprocher à quelqu'un le fait de n'être partisan d'aucune « revendication » comme Boumendjel par exemple, je parle du Boumendjel PPA qui était véritablement le «conseiller technique de Messali à l'époque. Or justement, ce « conseiller technique » - qui l'était officiellement - venait justement d'être désigner avec Brahim Ben Abdellah pour faire partie de la fameuse Commission Lagrosillère qui se rendait en Algérie pour étudier sur place le problème algérien. Je laisse au lecteur le souci et le soin de comprendre les arcanes de l'histoire algérienne.

De toute façon, je dois avouer que je ne voyais plus d'issue à la situation dans laquelle je me trouvais. Ma femme, elle-même, si optimiste était gagnée par le pessimisme. Et nous étions à deux doigts du suicide. Mais quand on en est là, on tente encore sa chance. Nous étions en mars 1937 et les journaux venaient d'annoncer que la direction des travaux publics de Tunisie demandait des agents techniques pour la construction de routes stratégiques dans le sud tunisien. Je tentai ma chance et formai une demande que je faisais appuyer par Violette, maire de Dreux, ministre d'Etat à l'époque. Le ministre, je dois le dire, m'appuya chaudement et j'eus communication de la lettre par laquelle on lui répondait que ma demande était transmise aux services compétents avec un avis favorable. Je crus, un moment que l'influence du ministre franc-maçon, Violette, allait neutraliser celle de l' « ami des musulmans », Massignon. Vers le début mai, on me répondait, cependant, que les travaux envisagés étant suspendus, ma demande ne pouvait plus avoir de suite.

Je me rendis compte que l'influence de Massignon était partout, imminente et omnipotente.

Je n'avais plus rien à faire en France, où le Ouarthilani, représentant des ulémas flirtait gentiment avec Massignon et allait obtenir son visa pour l'Egypte sans aucune difficulté. Salah Ben Saï venait d'être éloigné à Cayenne pour une mensualité de douze ou quatorze cents francs. Mohammed Ben Saï s'était laissé aller à la déchéance. Tandis qu'Ali Ben Ahmed, plus enragé que jamais, insultait tout le monde, Ulémas, Fédération, PPA.

Notre groupe se trouvait ainsi disloqué.

Décidément, je n'avais plus rien à faire en France.

LA FOIRE

En arrivant à Tébessa, qu'elle ne fut ma stupéfaction de trouver dans une malle expédiée en bagages, un très bel exemplaire relié des Evangiles tout neuf. Je laisse au lecteur deviner le sens de ce miracle, en le rapprochant de la conversion spectaculaire d'Abdeldjalil.

Nous étions fin juillet 1937, je me retrouvais en Algérie, qui depuis 1925 suivait lentement mais sûrement le sentier de la civilisation sous la bannière de l'Islah. Je n'y retrouvai pas cette atmosphère de communion où la conscience éclose, mûrit sur des problèmes concrets : supprimer l'analphabétisme, construire des mosquées pour élever les âmes au dessus de la condition post-almohadienne, c'est-à-dire au dessus de la colonisabilité qui est la base de la colonisation. On ne parlait plus ni de tout cela, ni de Dieu, on parlait de Blum. Même mon père, le plus honnête homme que j'ai rencontré dans ma vie, avait sa carte de socialiste. C'était la débandade totale: l'esprit islahiste avait fichu le camp avec tous les germes d'avenir qu'il portait. Et les ulémas, eux-mêmes, donnaient l'exemple : Bernard Lecache et Larbi Tebessi s'embrassaient à Tébessa, comme deux frères. Et, pour bien marquer le tournant décisif ou plutôt le retournement total des choses, Bendjelloul et Ferhat Abbas patronnaient la zerda des colons où comme je le dirais dans *Les Conditions de la Renaissance,* sans d'ailleurs qu'aucun indigène (sauf les intéressés, bien entendu, que ma mémoire a dû surprendre) n'y voit autre chose qu'une belle phrase. L'élite algérienne a tenu l'encensoir où l'Algérie a brûlé son restant de djawi.

Voilà où en était le pays en 1937. Ceux qui, à Tébessa, remarquaient ma révolte, chuchotaient :

— C'est un envoyé de Mussolini ou d'Hitler.

Quand je maudissais Bendjelloul, le patron de la dernière zerda algérienne, le Cheikh Larbi Tebessi disait à son entourage, notamment à mon ami Khaldi:

— Bennabi ne comprend pas que Bendjelloul est unique, que si nous le détruisions, il n'y aurait plus personne pour présenter nos revendications.

Il m'eût fallu le courage nécessaire pour dire au alem son hypocrisie. Car, en fait, je perçais déjà son jeu.

Il avait une angoisse mortelle : si notre groupe, pensait-il, renversait l'idole algérienne ; il redoutait de nous voir réclamer l'Islah sans les cheikhs. Tout se résume, en effet, dans cet esprit frustre, en un problème de préséance. Déjà, en 1937, c'était cela, la conscience d'un alem. Je le savais et le disais à Khaldi. Mais je n'avais pas le courage de le dire publiquement. D'ailleurs, même quand j'essayai de le faire comprendre à mon père, il répliquait le brave honnête homme :

— Quand tu sauras ce que savent le Cheikh Larbi et Bendjelloul tu parleras...

Je comprenais que l'esprit indigène et la colonisabilité seront toujours les meilleurs instruments de l'Administration contre moi et contre quiconque aura le malheur de voir clair dans le jeu. Car dès cette époque, la *boulitique* algérienne y compris désormais le mouvement réformateur (malgré la bonne foi de Ben Badis) n'était plus qu'un jeu dont l'Administration tenait toutes les ficelles. Pensez donc! Bendjemaa était le secrétaire de la Fédération, Bendjelloul son chef. Et les ulémas n'étaient plus que les supporters de cette admirable élite. Et le Cheikh Larbi ne cessait de répéter, pour mettre les gens de Tébessa en garde contre moi :

- Nous n'avons pas d'hommes pour remplacer Bendjelloul.

J'avais beau insister, en prenant le seul langage qu'un alem peut comprendre, le langage scolastique en disant:

— Mais puisque vous tenez tant à ce qui vous semble «unique» comme vous dites, pourquoi vous n'adorez pas Satan qui est aussi unique ?

Le Cheikh Larbi devenait furieux quand je lui posai cette question, la seule qui bouleversât sa logique de taleb en Algérie. Car il ne voyait même pas qu'en affirmant qu'il n'y avait, en Algérie, aucun homme pour remplacer Bendjelloul, il servait exactement les desseins de l'Administration, qui, elle, a des techniciens qui savent, d'un coup d'œil juger un homme. Et bien entendu, ce n'est pas un fait du hasard que les négociants juifs se mettaient à baptiser leurs étoffe du nom du « héros national numéro un », et que dans tous les bas-quartiers les filles de joie chantaient sa gloire. Or, le Cheikh Larbi marchait allégrement dans cette voie, dans le sillage de « l'homme unique » qui venait de patronner la dernière zerda et de ressusciter la superstition populaire du maraboutisme, sous une forme électorale. Le peuple à qui on avait eu tant de peine de démontrer que le marabout ne peut rien à son triste sort, le peuple à peine échappé à l'attrape-nigaud des zaouias, retombait à plein dans le nouveau piège administratif, celui de l'élu qui peut tout, du bulletin de vote qui fait des miracles.

Mais cette fois-ci les ulémas, eux-mêmes, étaient tombés dans le piège. Le Cheikh Larbi répétait inlassablement :

— Mais il n'y a personne pour remplacer Bendjelloul.

La manie de « l'homme unique » est d'ailleurs commune chez les alems algériens. Cela donne à penser qu'il y a dans leur commune formation azharite ou zeitounite, une tare originelle. Bien des années après, en effet, quand le Ibrahîmi s'emparera de la succession du vénérable Ben Badis, il fera répandre autour de lui, qu'il n'y aurait aucun homme pour le remplacer, s'il venait à disparaître. Ah ! que l'Administration doit être, Massignon en tête, satisfaite de trouver d'aussi zélés serviteurs pour persuader le peuple algérien qu'il est stérile, qu'il ne peut pas produire des hommes.

Pour m'évader de cette atmosphère de marché de bric-à-brac qu'était devenue la vie publique algérienne, depuis 1936, il me faillait une tour d'ivoire, une activité personnelle.

J'essayai d'intéresser quelques tébessiens aisés à des projets industriels. Après avoir abandonné l'idée d'une petite centrale électrique d'une centaine de chevaux, à Aflou dans le sud oranais et pour laquelle j'avais établi le projet et le devis qui eussent donné certainement d'excellents résultats, j'aurais voulu installer à Tébessa même une fabrique de papier d'alfa.

Un de mes cousins m'avait bien sincèrement promis son aide financière. Mais l'administration veillait et j'allais me rendre compte que tout ce que je pouvais dire ou faire l'intéressait, au plus haut point. En effet, quelques jours après que mon projet fut discuté avec les éventuels commanditaires, Mr Batistini, administrateur de Tébessa, ancien élève de Massignon, qui par hasard, parla à mon cousin d'alfa... Et, l'élève de Massignon qui, dois-je noter, par ailleurs, avait dit un jour, en 1936, « nous voulons enterrer le Coran et on ne permettra pas que d'autres essayent de le ressusciter » sut persuader mon cousin que la fabrication du papier d'alfa n'était possible qu'en Angleterre où il y a, disait-il, une eau « spéciale ».

Et le bon indigène de mon cousin se laissa persuader. D'autres projets, celui d'une petite cimenterie, d'une tannerie, subirent le même sort. Je me rendis compte que les indigènes n'étaient pas d'une pâte où il y a du levain industriel. Et je résolus d'y mettre ce levain, tout d'abord... J'ai oublié de noter qu'à la fin de mes études, en 1936, j'avais adressé au sous secrétaire d'Etat à l'Enseignement technique, une demande de renseignements pour créer, à Constantine, une école technique préparatoire. Dans mon esprit, il s'agissait d'atteindre un double but, gagner ma vie et semer l'esprit technique et industriel parmi les jeunes que j'aurais eu à préparer. Mais, sans doute que là aussi j'avais percé de mes petites ailes la toile d'araignée, on ne prit même pas la peine de me répondre. Mais je résolus de mettre du levain scientifique dans l'esprit indigène, d'une autre manière.

Partout où je me trouvais parmi des jeunes et des vieux, surtout au cercle qui venait d'être créé à Tébessa, je n'avais pas d'autre sujet de conversation que sur la science et l'industrie. En réalité, je donnai de véritables cours dépouillés de formules sur

la fabrication du verre, de l'accumulateur, du papier, de la chaux hydraulique, du savon etc....

J'arrivai même à convaincre un jeune tébessien qu'il y avait de l'argent à gagner avec les abeilles, à conditions qu'on introduisit les méthodes de l'apiculture moderne.

C'est ainsi, d'ailleurs, que le cadre mobile s'est trouvé introduit dans la région de Tébessa. Cette région commençait, d'autre part, à m'inspirer pas mal d'inquiétudes. J'étais, sans doute, le seul à avoir cette inquiétude devant la progression du Sahara que personne ne remarquait. Quand j'écrivais, douze ans plus tard, dans *Les Conditions de la Renaissance* le chapitre du sol, beaucoup de lecteurs n'y ont vu sans doute qu'une sorte d'impromptu : le passe-temps d'un intellectuel.

Cependant dès 1937, le danger m'effrayait, tellement il était déjà manifeste.

Je crus devoir l'exposer dans une conférence donnée à Tébessa, à la salle des fêtes. Mais, je n'avais que ma conviction pour convaincre les gens. On leur parlait de droits, je leur parlais de devoirs, on leur parlait d'élections, je leur parlais de travail. Il était fatal que personne ne m'écoutât. Un seul auditeur s'était passionnément intéressé à la conférence, à l'issu de laquelle, il vint à poser très courtoisement, pas mal de questions : c'était le commissaire de la ville. Je le comprends, il avait deux raisons pour s'intéresser à la conférence : pour la première fois il entendait un « indigène » poser carrément le problème de l'homme et du sol et, d'autre part, ses fonctions lui faisaient obligation d'avoir, sur la conférence, le maximum de détails.

Mais, au point de vue musulman, c'était un coup d'épée dans l'eau. Je ne disais pas aux gens: votez pour moi et dormez en paix. Je leur disais, au contraire, ne votez pour personne, et réveillez-vous. Je voyais déjà dans l'escroquerie de Bendjelloul le genre du chancre électoral qui commençait déjà à rougir la conscience populaire à peine réveillée par l'action anti-maraboutiste dont les derniers échos se perdaient maintenant dans les vociférations de la foire électorale.

L'islam lui-même devenait un panneau électoral... Déjà Sisbane avait promis aux électeurs de Batna que s'il était élu, il doterait leur ville d'une nouvelle mosquée. Ben Saï qui me racontait la chose, avec un sanglot dans la voix était certainement le seul à avoir entrevu la pente sur laquelle on s'engageait. La pente mènera loin: jusqu'aux élections municipales que le MTLD[1] fera en 1947 ou 1948 au nom de l'islam, ces élections qui, à Tébessa, donneront le pas à des analphabètes ou à des traîtres patentés - commerçants qui surent faire prospérer leur commerce, employés qui surent garder leur emploi du temps de Naegelen - sur un intellectuel dévoué et désintéressé, comme le Dr Khaldi. D'ailleurs, dans l'élection à l'Assemblée algérienne qui devait suivre, ce sera l'UDMA[2] qui, par hasard, fera encore échec à Khaldi, au profit du candidat administratif : un avocat de Khenchela au profit duquel elle désista télégraphiquement son propre candidat Kemmouch.

Voilà à quoi menait la pente fatale sur laquelle Bendjelloul et son acolyte Ferhat Abbas avaient mis la conscience algérienne dès 1936. Il fallait s'attendre, en effet, qu'en 1947, on vit les trafics les plus odieux, les plus manifestes trahisons se draper dans les plis de l'islam et de la patrie.

Au demeurant, les bonnes traditions de la boulitique algérienne se fixaient déjà dans les mœurs, dans les esprits.

Déjà vers la fin de cette année 1937, ou plutôt au début de 1938, une élection, au conseil général, avait lieu dans la circonscription de Tébessa, Ain-Beida, Kenchella.

Sans que je fusse au courant, des tébessiens avaient avancé mon nom et le proposèrent, contre celui de Boumali, aux gens d'Aïn Beïda et de Khenchela. Cette réunion électorale avait lieu chez un notable d'Aïn-Beida. Et toutes les personnes présentes furent, en effet, d'accords sur ma candidature.

Soudain, une auto stoppa devant la porte, elle amenait les deux héros de la boulitique algérienne: Ferhat Abbas et

---

(1) Mouvement pour le Triomphe des Libertés Démocratiques.
(2) Union Démocratique du Manifeste Algérien.

Bendjelloul, naturellement flanqués d'un autre patriote de même trompe : Bendjamaa. Et tout fut remis en question. Les nouveaux venus n'osant pas affronter directement l'opinion publique en s'engageant sur le nom de Boumali désormais compromis, justement depuis l'affaire des démissions, manœuvrèrent tout de même pour écarter mon nom. Et savez-vous - jeunes futurs algériens - ce que les héros algériens proposèrent ? Tout simplement le nom de l'analphabète et futur « élu indépendant » à l'Assemblée algérienne, par la volonté de Massignon et Naegelen, j'ai nommé Hadj Mouhata, lui-même.

Et le futur candidat de Naegelen fut élu avec l'appui de Ferhat Abbas - « la France c'est moi » - et la bénédiction du Cheikh Larbi Tebessi, que cette élection avait délivré du cauchemar de me voir prendre pied dans la vie publique et dénoncer tous les scandales y compris celui des ulémas.

On peut, même on doit, en revenant en arrière se demander qui avait alerté, à temps, Ferhat Abbas et son patron Bendjellout pour venir, à brides rabattues à Aïn-Beïda remplir leur mission ? La réponse à cette question éclairerait certainement la nature même de cette mission des héros indigènes.

Mais le voile se lèvera bien un jour, qu'on le veuille ou non.

Quoiqu'il en soit, je me rendais compte - et on peut se douter de quelle douloureuse prise de conscience il s'agissait - qu'il n'y avait encore rien de pur en Algérie, rien que Dieu bénisse et fisse prospérer. C'était, d'ailleurs, le Cheikh Larbi qui me donnait le plus vif sentiment de cette impureté qu'exhalait, désormais, toute la vie publique algérienne. Je ne pouvais pas me taire devant l'hypocrisie que je sentais désormais chez les ulémas et le Cheikh ne pouvait pas me pardonner de le flairer. Je prenais néanmoins des formes. Mais quand le soir de chaque vendredi, je prenais la parole au Cercle de Tébessa, le Cheikh se sentait, à juste titre, visé. Mais au lieu de répliquer avec droiture et honnêteté, face-à-face, comme je le faisais souvent, il préférait m'attaquer dans le dos. J'avais eu à l'époque une brouille avec mon père au sujet d'un orphelin que j'avais

recueilli dans la rue : fraîchement circoncis, mais abandonné sans soins, fiévreux. Ma femme et moi, nous avions décidé de le garder, sous notre toit jusqu'à sa complète guérison. La femme de mon père, car le bon indigène de mon père s'était remarié en épousant une « musulmane » digne d'être la sœur de Larbi Tebessi, avait décidé autrement. Elle avait tant et si bien fait que mon père – que Dieu lui pardonne à cause de son innocence – mit le pauvre gosse à la porte. D'où une brouille entre nous. Au lieu que le représentant de l'islam, je veux parler de Cheikh Larbi vint selon les prescriptions même de la religion, réconcilier un père avec son fils et même si possible sauver un petit orphelin qui faisait les frais d'une dispute, le Cheikh azharite et zeitounite n'eût d'autre attention qu'à exploiter la querelle contre moi.

Et ramassant dans la boue, dans l'ignominie son argument, il disait, à voix basse, à son entourage :

— Malek est un fils maudit de son père !

Voilà tout ce que l'honorable Cheikh trouvait dans la sainte morale de l'islam. Dès lors, la culture de l'Azhar et de la Zitouna - cette culture qui tue les consciences et les âmes - me fit horreur, comme la pire calamité qui pût menacer le monde musulman. Depuis, la vie n'a pas cessé, hélas, de me fortifier dans cette conviction. Pour que l'Islam vive ou ressuscite dans les consciences, il faut tuer ce qui s'appelle aujourd'hui « la culture musulmane », cette culture qui empuantit les âmes, avilit les caractères, affadit les consciences, efféminе les vertus.

J'ai maintenant plus que jamais cette conviction. Et ce n'est pas un fait du hasard qu'un homme comme Hassan El Banna n'ait rien dans sa formation qui soit dû à l'Azhar et à la Zitouna.

Oh ! combien cela me serra le cœur de voir une belle génération algérienne, pleine de conviction, d'âme de cœur, destinée à l'avilissement. C'est ce sentiment qui me saisit quand je passe à l'Institut Ben Badis où je vois tant de belles figures de jeunes gens destinés hélas à ce qui s'appelle « la culture musulmane ».

Mais Dieu a certainement des desseins que nul mortel ne peut comprendre.

L'Association des Ulémas, surtout depuis la disparition du vénérable et honnête Ben Badis, est un de ces desseins hermétiques à l'intelligence humaine.

La boulitique algérienne est aussi un de ces desseins.

Quoiqu'il en soit, j'étais assez écœuré en ce début d'année de 1938 pour ne plus vouloir demeurer ni à Tébessa, ni en Algérie. Une heureuse coïncidence m'avait permis d'être demandé par quelques militants, demeurés fidèles au Congrès pour diriger leur organisation à Marseille. J'ai dû me rendre en cette ville vers le mois d'avril. Mon contact avec les braves militants fut le plus cordial que je pouvais espérer.

Ma connaissance du peuple algérien - de sa grandeur et de sa misère - allait s'achever là. La vie des musulmans à Marseille est, en effet, le plus édifiant spectacle pour quelqu'un qui veut s'instruire sur les faiblesses internes et externes de la société musulmane.

Je dois dire, d'abord, que mon arrivée avait coïncidé avec un banquet offert par « les organisations démocratiques » de Marseille en l'honneur de Bernard Lecache qui parla longuement des misères des juifs. Je crus de mon devoir de saisir l'occasion pour parler de musulmans. Des femmes présentes, il y en avait quelques unes qui pleurèrent, à mon exposé. Bernard Lecache se précipita et m'embrassa. Je compris le sens de son accolade. Un autre juif s'approcha de moi, tandis que je répondais aux questions de quelques auditeurs avides de précisions :

— Vous savez, me dit-il, que le goût français est délicat et il ne faut pas, par conséquent, lui assener toute la vérité.

Je compris que mon homme était dérangé par l'intérêt que mon exposé avait suscité et que son but était de refroidir cet intérêt en jetant, adroitement, une louange au « goût français » et une critique à mon mouvais goût.

Au surplus, je compris que les «organisations démocratiques», ne voyaient pas en nous des partenaires, mais de simples mercenaires pour les jours où il y aurait un échange de coups de poings avec les « factions racistes ». Et comme mon attitude avait dû les décevoir, nous nous perdîmes de vue.

Je me trouvais donc concentré sur l'objet précis que je me proposai : celui de l'éducation. J'en touchais pour ainsi dire du doigt la nécessité.

Les musulmans vivaient, ou végétaient, à Marseille dans une totale inconscience d'eux-mêmes et de ce qui les entoure. Ils offraient à mes yeux, avides d'impressions édifiantes, le plus lamentable spectacle du plus lamentable troupeau humain.

Je voyais des Noirs qui avaient de la tenue et de la retenue, de la dignité dans les rues qu'ils fréquentaient. Les musulmans s'entassaient d'abord dans une même rue - la rue des Chapeliers - de triste mémoire où ils reconstituaient tout le cadre de la vie algérienne, dans ce qu'elle a de plus laid, de plus burlesque. Les Noirs, eux, se débarrassaient de la brousse et de l'esprit de la brousse en débarquant à Marseille. Les musulmans, par contre, y reconstituaient toute la panoplie des « originalités indigènes ». On voyait rue des Chapeliers des cafés maures, avec les immanquables parties de dominos, le oudjak où somnole une bouilloire fumeuse. Au seuil suivant, c'était une gargote. A la porte, pendait une chèvre dépouillée et couverte de mouches. Dans la chaussée, c'était le souk, le bric-à-brac où tout ce qui est douteux, sale, louche, déchiré se vendait à la criée. Les plus sages qui, apparemment, voulaient s'écarter de cette atmosphère bruyante, n'allaient pas trop loin, ni surtout seuls ou par petits groupes. Ils allaient simplement quelques pas plus loin, place d'Aix, où ils se déposaient par paquets comme des mouches, s'entassaient assis à l'indigène. L'étranger qui passait au coin de la rue des Chapeliers ou place d'Aix s'arrêtait pour contempler le plus authentique spectacle « indigène ». Quant aux Marseillais, rassasiés probablement depuis longtemps du spectacle, ils en détournaient simplement la tête avec des impressions que je devinais,

hélas. Et surtout on ne voyait nulle Marseillaise s'aventurer rue des Chapeliers.

Mais ce spectacle qui était mon cauchemar était précisément à mes yeux, ma matière de travail, car je savais à quoi l'Administration qui le tolérait, le destinait au fond. Je voulais donc surtout le faire disparaître ou essayer de le faire disparaître. Je conçus mon programme d'éducation en conséquence. D'un côté, je devais former un cadre de jeunes qui, touchant de plus près le milieu de la rue des Chapeliers, seraient à même, une fois éduqués, d'agir directement selon leurs propres lumières. D'autre part, je prévoyais des conférences hebdomadaires, tous les dimanches, pour parler à la foule.

En outre, comme j'avais le sentiment que toute organisation indigène ne pouvait pas appuyer une action de longue haleine, je devais plier mes activités à un horaire très strict afin d'obtenir le maximum de résultats dans le minimum de temps. Pour décharger l'organisation de mes frais personnels, j'avais d'abord décidé de loger au local même, une vieille forge désaffectée, rue Fauchiez. Et, c'est là, dans le hall de la vieille forge, aux murs passés à la chaux que j'aillais donner mes cours à un auditoire régulier qui, payant une cotisation hebdomadaire insignifiante, me payait néanmoins mon pain et un bout de fromage. L'organisation était donc déchargée de mes frais. Et je le voulais ainsi afin que mon œuvre durât le plus longtemps possible, les membres du bureau, des cafetiers et des gargotiers pour la plupart, n'ayant plus à payer que le loyer du local.

Mes élèves, les futurs cadres, étaient de tous les âges et de tous les horizons algériens, tous analphabètes, mais les uns comme Saadi Ben Yahia de Berbacha, un jeune kabyle de 18 ans, d'autres avaient déjà franchi le vénérable âge de la vieillesse. Parmi ces vieux j'en remarquais un dont la taille était celle d'un géant.

Quand je lui demandai, comme aux autres, son nom pour l'inscrire comme élève régulier :

— Ibn Tachfin ! Me répondit-il simplement. Le nom me fit redresser l'oreille.

— Ce serait ? ... dis-je en moi-même.

Je posai d'autres questions. J'appris qu'il était des environs de Tlemcen, qu'il savait le Coran par cœur.

— Et votre nom, lui demandai-je, savez vous de qui vous le tenez ?

Mon vieil élève s'étonna de ma question, réfléchit un instant puis ne semblant rien trouver dans sa mémoire il répondit :

— *Ya sidi*, je ne sais pas d'où vient mon nom, mais un jour à Tlemcen un sous- préfet m'avait déjà demandé d'où venait mon nom et si je n'avais pas de papiers de famille.

Je ne crus pas dire à mon élève l'intérêt que le sous-préfet avait attaché à son nom. Mais je me sentis reporté, moi-même, de quelques siècles en arrière, à l'époque de l'épopée almoravide. J'avais, très probablement, sous les yeux un des multiples dénouements du drame de la civilisation musulmane. Je le voyais, là devant moi, en chair et en os, sous la peau d'un docker dont l'aïeul fut l'un des plus grands empereurs de l'Islam.

Une phrase méprisante de Psichari me revint à l'esprit. Le neveu de Renan l'avait notée lorsqu'un des chefs de la Mauritanie vint faire sa soumission aux autorités françaises :

- Je voyais, écrivait-il, un pitoyable résidu d'une civilisation qui a mal tourné.

Je notais à mon tour, dans mon esprit, que le destin de l'individu n'est pas solidaire d'une boulitique, mais d'une civilisation. Je comprenais, de plus en plus, l'escroquerie qui s'opérait dans le monde musulman moderne, à l'instigation de tous ceux - de tous les Bendjelloul et ses semblables – qui trouvent plus lucratif et moins fatigant de faire des discours sur les droits, plutôt que d'accomplir le moindre petit devoir susceptible d'entrer, tout de suite, dans le bilan de la renaissance musulmane. Je ne savais pas encore qu'un simple sentiment, qu'une simple idée

cheminent dans la conscience pour devenir la source d'un tas de problèmes qu'on se pose et, parfois, d'une doctrine qui s'en déduit. Je ne savais pas qu'en 1948, je devais rédiger mon étude sur le problème d'une civilisation qu'un souci de modestie mal placé me fit publier sous le titre " *Conditions de la renaissance algérienne* .

Je décidai, d'abord, de civiliser mon auditoire, de le soustraire aux influences indigènes de la rue des Chapeliers.

Mes cours furent donc, à la fois, didactiques, éthiques et esthétiques. Tout en enseignant les quatre opérations élémentaires, l'alphabet, quelques bribes de géographie, mes cours visaient surtout à bouleverser la psychologie de mes élèves, en leur insufflant le dégoût des attitudes, des manières, des idées indigènes. J'apprenais à l'un à faire le nœud de sa cravate, à l'autre je montrais comment on soigne des yeux chassieux, à celui-ci comment on marche dans la rue, à celui-là comment on s'asseoit à la terrasse d'un café.

A tous, j'essayai d'inculquer l'esprit critique, le goût de l'innovation. L'enseignement de l'arithmétique était moins destiné, dans mon esprit, à former des calculateurs, qu'à donner à mes élèves le sens des grands nombres, de l'infini. De même, mes cours de géographie, n'étaient pas destinés à autre chose qu'à donner l'idée de la variété des pays, des races, des productions, de l'immensité de l'espace. Je n'ai pas le temps de décrire ici toutes les émotions que j'éprouvais en suivant le progrès de ma méthode, toutes les émotions qu'éprouvaient mes élèves que je laissai souvent à leur propre initiative, par exemple le jour où quatre de mes élèves furent délégués par leurs camarades pour aller acheter eux-mêmes la mappemonde nécessaire à nos cours de géographie. On peut s'imaginer, cependant, l'intense émotion d'une pareille initiative pour quatre jeunes gens qui, deux mois auparavant, ne savaient ni lire, ni écrire, ni compter.

Mais je constatais un résultat qui me bouleversait moi-même. Lors de mon premier contact avec mes élèves, je fus frappé de l'air de bestialité qui était dans leurs regards et sur leurs traits. Je

remarquai que leurs regards s'étaient humanisés qu'on y voyait une pensée. Et chose plus bouleversante le faciès, lui-même s'était transformé. Je n'ai pas le temps de noter ici tous les détails de cette littérale transfiguration de mes élèves, mais je compris dès lors que la pensée met un masque particulier sur le visage.

Dès que le doigt de l'analphabète a bougé pour fixer la magie d'une lettre, dès que son cerveau a bougé pour saisir une idée, c'est un autre être dans lequel l'indigène est mort un petit peu et l'homme est né dans la même mesure. Je me rappelle et je rappelle seulement un détail significatif, hélas trop significatif.

A mon deuxième ou troisième cours, j'avais voulu sonder un de mes élèves, un jeune. Il se nommait Djouzi et était originaire d'Azazga.

— Alors Djouzi, comment tu trouves le cours ?

Le jeune kabyle me répondit à brûle pourpoint

— Ya Cheikh, nous tuons bien le temps ici.

Voilà dans quelles dispositions d'esprit, venaient donc mes élèves au début. J'en fus déçu, sans doute, mais je compris que c'était cette psychologie, cet esprit indigène qu'il fallait bouleverser.

Et cinq mois plus tard, mon élève Djouzi qui, peu à peu, ne venait plus pour tuer le temps mais pour l'utiliser efficacement, fit de tels progrès que c'était sans doute au dessus de sa santé mentale. Et un soir, mon Djouzi vint au cours avec tous les signes du dérangement.

Oui ! Djouzi était fou. Son cerveau qui n'avait jamais raisonné, s'était fêlé au premier raisonnement. Ses camarades et moi nous dûmes le rapatrier.

Mais j'avais aussi pour élèves des cerveaux remarquables. Et je n'oublierai jamais le cadeau de Ben Yahia Saadi qui, au bout des onze mois qu'il m'était donné de rester à Marseille, faisait des problèmes arithmétiques (c'est-à-dire n'impliquant que le simple raisonnement et les opérations élémentaires) du niveau du brevet

élémentaire. Il m'écrit encore aujourd'hui des lettres qui, sans tenir compte des faiblesses grammaticales, devraient servir de modèle à Bendjelloul et à ses élèves comme Ferhat Abbas.

Mes conférences du dimanche n'étaient pas, non plus sans résultat, bien que le public qui y vint ne fût pas particulièrement nombreux, on s'en doute.

Il y avait naturellement l'action administrative qui savait, comme elle sait toujours, tous les plis et les replis de l'esprit indigène. Mes conférences dominicales avaient toujours pour thèse un sujet que j'empruntais à la vie des nôtres, rue des Chapeliers. Dès lors, il était facile de dresser contre nous tous les sordides intérêts des gargotiers et des cafetiers maures auxquels on pouvait représenter aisément que notre action - la mienne et celle de mes élèves - pouvait nuire à leurs intérêts. Les membres du bureau eux-mêmes ne venaient plus aux réunions, puis, peu à peu, cessèrent de verser pour le loyer du local. Pour sauver notre cercle d'éducation, je crus devoir m'adresser à l'Association des Ulémas en la personne de Foudhil Ouarthilani.

Il fit à ma lettre une réponse très diplomatique me promettant l'aide d'Allah. Evidemment, je comprenais son attitude, lui, prêchait « la culture musulmane » tandis que je prêchais l'Islam et la civilisation. Les deux esprits n'avaient aucun rapport commun. La lettre tue l'esprit et je m'en apercevais encore chaque fois. Entre temps, le Cheikh Moubarak El Mili (que Dieu ait son âme) fut de passage et nous le retînmes à Marseille pour nous faire un cours. Il était malade et de retour de Vichy. Néanmoins, il avait accepté. C'est le seul alem qui m'ait donné l'impression de la sincérité. Il ne me cacha pas son désarroi devant la situation dans laquelle se débattait l'Association des Ulémas, depuis son fameux voyage à Paris. Déjà El-Okbi qui était libéré prenait nettement une position administrative. L'Algérie se débattait, désormais, entre Bendjelloul et Messali. Millot, qui avait remplacé Mirante, intronisait définitivement dans l'administration algérienne l'esprit Massignon. Mon père n'avait toujours pas réintégré ses fonctions malgré ses incessantes démarches.

Donc, on était de plus en plus gêné, Rue Fauchiez. L'Administration jouait tous les atouts. Déjà quelques partisans de Messali faisaient contre le Cercle d'Education une propagande effrénée. Bien sûr, c'était au nom du patriotisme comme lorsque l'Association des Etudiants condamnera, à Alger, *Les Conditions de la renaissance,* en 1949.

L'administration avait su déceler tout le parti qu'elle pouvait tirer du patriotisme indigène. Et, bien entendu, en dix ans, elle a perfectionné le merveilleux instrument.

Néanmoins, mes élèves et moi, nous tenions bien. Ma femme qui était venue me rejoindre dans le hall de la vieille forge m'y aida précieusement avec son art de tout faire avec rien. Je redoublai d'activité.

A Marseille, il se tenait tous les soirs un forum où des journalistes, des artistes, de simples ouvriers, des anarchistes et des cagoulards venaient échanger leurs opinions et, quelquefois, leurs injures. Je décidai d'y faire entendre la voix anti-colonialiste. J'y allai, avec quelques uns de mes élèves les plus formés au milieu marseillais. Mohammad Soualmia, Si Hadj Ben Tounsi etc... J'avais affaire, quelquefois, à une inimaginable mauvaise foi. D'autres fois, j'avais affaire à une insigne ignorance des choses de la colonisation. Mais je gagnais toujours la sympathie des gens de bonne foi que mes révélations sur la situation en Algérie, bouleversaient littéralement.

Mais les évènements marchaient dans le monde. Et ce fut le matin de Munich. Les organisations démocratiques qui tenaient un meeting, dans je ne sais plus quelle salle, avaient invité le Secrétaire du Cercle d'Education du Congrès Musulman. Avec quelques élèves, je me rendis à l'invitation. La salle était comble. Je pris à mon tour la parole. Ce fut une stupéfaction, car je demandai que l'ordre du jour mentionnât une motion de protestation contre le régime inique qui règne en Algérie. Ce n'était pas prévu. Et lorsqu'on avait passé sous silence ma motion. Je remontai, d'autorité sur la tribune pour répéter ma protestation, en ce jour historique de Munich.

Et, sortant de là, écœuré, je charge mes élèves d'inviter les musulmans de la Rue des Chapeliers, à une conférence dans l'après-midi même. Je ne sais pas si c'est l'atmosphère générale qui avait agi, mais il n'y avait pas où mettre les pieds dans le vaste hall de la vieille forge. Et la foule se tenait même dans la Rue Fauchiez, se répétant de la tête à la queue les paroles que je prononçais. Je répétais, en les développant, les protestations que j'avais formulées le matin chez les démocrates de la Fédération des Bouches du Rhône. J'avais parfaitement conscience de ce que je faisais : je savais que ce jour-là, j'étais l'unique Algérien, qui élevait une protestation publique contre le régime qui allait mobiliser des musulmans pour sa défense. Je savais que les oreilles de l'Administration m'avaient écouté le matin et qu'ils m'écoutaient Rue Fauchiez. Je savais que ce jour-là, je n'avais pas percé innocemment des mes petites ailes la toile d'araignée, mais que mon souffle l'avait secouée dangereusement, mais délibérément.

Je m'attendais à être arrêté d'un moment à l'autre. A cinq heures du soir, on annonça que la guerre n'aurait pas lieu.

Fallait-il m'arrêter ? Je laisse au lecteur indigène le soin de dire pourquoi on ne m'avait pas arrêté. Quant au lecteur musulman, il le comprendra instinctivement.

Cependant, aux yeux de l'Administration j'étais resté trop longtemps déjà rue Fauchiez et les patriotes, les gargotiers, les cafetiers maures n'ayant pas réussi à me faire partir, ce fut la préfecture de Marseille qui fut chargée de me faire quitter les lieux.

Quelques jours de là, je recevais, en effet, une convocation de l'inspection académique des Bouches du Rhône. Je m'y rendis.

J'abordais un homme qui était visiblement gêné de sa mission. C'était l'inspecteur d'académie qui me faisait savoir que je n'avais aucun titre pour l'enseignement. Je lui fis remarquer que j'enseignais l'a.b.c. à de pauvres malheureux adultes qui n'avaient pas eu la chance de trouver une école chez eux, quand ils étaient enfants. Je lui dis, qu'au surplus, j'étais ingénieur.

Le fonctionnaire sourit comme s'il me jugeait assez naïf pour ne pas comprendre. Et se décidant à me faire comprendre, il me dit :

— Monsieur, vous comprenez depuis que les Nord-Africains s'instruisent et surtout depuis qu'il y a « ces affaires » de Palestine, il n'y a plus moyen de les gouverner.

Je compris que l'honorable fonctionnaire ne savait pas tous les dessous de cette affaire, où il y avait évidemment le facteur personnel touchant à une personne. Et restant sur son plan, je protestai d'une mesure qui frappait des musulmans parce que les juifs étaient plus ou moins insatisfaits de leurs relations avec mes coreligionnaires. Acculé, l'honorable fonctionnaire lâcha comme un aveu :

— Vous comprenez, me dit-il, çà ne vient pas d'ici, mais d'en haut.

Je compris que Massignon à Paris, me suivait à Marseille pas à pas.

Fallait-il lutter davantage ? J'en étais bien capable jusqu'à mettre l'Administration dans l'obligation d'user de la force à mon égard.

Mais ma situation matérielle obligeait déjà ma femme à rentrer à Dreux. Je ne pouvais d'autre part, augmenter la contribution hebdomadaire de cinq francs versée par mes élèves, car ils étaient pour la plupart chômeurs. J'estimai ma mission virtuellement terminée à Marseille.

Je dus, néanmoins, passer encore quelques semaines après le départ de ma femme. Le jour de mon départ, mes élèves pleuraient, un père et un ami qui les quittait, mais qui laissait quelque chose dans leur âme, dans leur intelligence. Et effectivement, jusqu'à ce jour quand Ben Yahia nous écrit, à moi et à ma femme, sa lettre commence par « ma chère mère » ou « mon cher père ».

Massignon, en m'interdisant l'enseignement libre, ne s'inspirait pas seulement du point de vue général du colonialisme qui

frappe toute initiative susceptible d'agir sur les cerveaux, les cœurs et les âmes des colonisés. Il s'inspirait aussi et surtout d'un point de vue particulier, à savoir que de la Rue Fauchiez pouvait partir un mouvement qui ne s'occuperait pas des élections mais de l'homme, du sol et du temps, qui ne s'occuperait pas des « droits » mais des « devoirs ». Car, Massignon savait très bien qu'un tel mouvement ne serait pas une boulitique indigène (à laquelle, d'ailleurs, l'Administration, elle-même, donne du panache par des faux héros et des faux martyrs, pour la faire durer) mais une politique qui transformerait, en quelques années, toutes les conditions de la vie algérienne. Et c'est cela surtout que Massignon voulait éviter lorsqu'il me fit interdire l'enseignement libre. Moi-même je n'avais pas, malheureusement, à ma disposition, les moyens nécessaires pour durer à Marseille. Je quittai donc mes élèves pour passer à Dreux, avant de rentrer en Algérie.

Je passai deux ou trois semaines seulement avec ma femme et me voici donc de nouveau à Tébessa. C'était la foire plus que jamais.

Comme si la réception eût été préparée pour moi, je fus invité par un honorable tébessien qui recevait ce jour là le Docteur Bendjelloul. Naturellement, Bendjemaa y était. Toute l'élite tébessienne y était également.

L'occasion était bonne et il ne fallait pas la rater. Je décidai, en moi-même, de mettre l'idole au pied du mur, devant ses adorateurs. Pour mémoire, je rappelle que c'était l'époque où en Algérie on parlait de baraka (textuellement) de Bendjelloul, l'homme à « l'avion vert », couleur du prophète. Voilà l'époque.

Au repas nous fûmes très nombreux, Khaldi, encore jeune et timide étudiant y était aussi. A la fin du repas, notre hôte, pour m'éviter tout travail d'approche, sollicita :

— Hakim ! dit-il, en s'adressant à Bendjelloul, il faut nous dire quelques mots.

Je ne sais quel cafouillis avait prononcé le Hakim. J'en profitai pour lui demander quelques précisions sur les raisons de

l'échec du Congrès. Les oreilles se tendirent. Le Hakim était gêné, pâle. Il sentait que j'allais l'acculer à nous parler de sa haute trahison. Bendjemaa, très intelligent, il faut le reconnaître, sentit le moment crucial où il fallait sauver son complice. Il répondit par je ne sais quel « raisonnement indigène ». Hélas, j'étais encore trop indigène moi-même, pour penser à remettre les choses au point en demandant au Hakim, qui gardait prudemment le silence, de répondre lui-même.

Ma colère éclata, je fis moi-même l'historique de l'échec du Congrès. Bendjelloul était accusé ouvertement mais il se trouvait dégagé du débat que j'avais, maladroitement, engagé avec Bendjemaa. Je compris, en sortant que le Hakim n'était pas intelligent, mais qu'il était plus rusé que moi. J'en fus convaincu, tout à fait, au thé que nous nous en fûmes prendre au Cercle et auquel assistaient le Cheikh Larbi Tebessi et une nombreuse foule. Là Bendjelloul, avait une frousse terrible que je ne reprenne la controverse.

Aussi, en entrant dans le Cercle, visant un coin où était assis mon père, l'idole s'y dirigea pour l'embrasser très affectueusement. Je compris sur-le-champ la traîtrise du geste spectaculaire, mais en bon indigène, j'étais désarmé par ce baiser de judas, tout en notant la ruse du traître.

Je notai un autre trait de ruse lorsque l'idole, prenant la parole, fit si bien que tout son exposé devint un réquisitoire contre les ulémas. Et j'observais que Larbi Tebessi ne bronchait pas. Je me demande, encore aujourd'hui, si c'était de la suprême lâcheté ou de la suprême bêtise. Toujours est-il que le lendemain, croyant que les chairs molles du Cheikh avaient pu se froisser, tout au moins, de l'insolence de l'idole, je sondai :

— Alors Cheikh, pensez-vous toujours que Bendjelloul est irremplaçable ?

La masse de chaire remua, sur sa large et lourde assise, et me répondit.

— Mais qui voulez-vous qui puisse le remplacer ?

Je compris définitivement que le mal de « la culture musulmane » est incurable. J'avais d'ailleurs l'impression que beaucoup de gens à Tébessa, prenaient conscience de ce mal terrible. Quelques uns, notamment Chadli Mekki et son frère Si Mekki, étaient venus me prier de m'occuper un peu de la Médersa, la population n'étant pas très satisfaite du résultat obtenu par le Cheikh Tebessi. Après plusieurs contacts, je fus convaincu que je pouvais, en effet, être utile. J'y voyais même le moyen de gagner cinq cent francs par mois, en attendant soit ma fin, soit la guerre qui seule, pensais-je pouvait changer quelque chose à mon destin, à celui de ma femme et de ma famille. Nous fûmes d'accord mes amis et moi, de faire en sorte de sauver l'amour propre du Cheikh Larbi qui assumait la direction de la Médersa. Mais la lourdeur débordante du Cheikh ne me facilitait guère la tâche.

Au lieu d'accepter mon concours avec satisfaction, sinon avec joie - dans l'intérêt général - il ne trouva rien d'autre à me dire que ceci :

— Tu n'as plus qu'à exporter la Médersa ! s'exclama t-il.

Voilà la mentalité du Cheikh. Voilà l'âme de « la culture musulmane ». Cependant, je ne devais même pas émarger au budget de la Médersa qui n'était pas bien brillant, il faut le reconnaître. Seulement, mes amis s'étaient engagés à me verser mensuellement cinq cents francs que verseraient les parents dont les enfants devaient bénéficier plus particulièrement de mes cours bilingues. Mais le Cheikh n'avait cure ni de l'intérêt de ces enfants, ni même de mon dévouement puisque mes autres cours, je devais les donner à la Médersa à titre absolument bénévole, gratuitement. Mais je dus faire bon cœur contre mauvaise fortune et mes cours commencèrent. Pour mettre encore en lumière les beautés de la « culture musulmane » de la Zitouna et d'El Azhar, je dois noter encore un détail significatif. Dans la répartition des cours aux divers professeurs dont je faisais partie, je le répète, à titre bénévole, au lieu d'utiliser mon savoir pour les plus grands élèves de la Médersa, le Cheikh Larbi me confia la classe maternelle. Et il faut ajouter aussi qu'un certain

étudiant de première année de la Zitouna, déjà nommé, Cheikh Ali Louksi, avait justement refusé de prendre en mains ladite classe, la jugeant indigne de sa vaste « culture musulmane ».

Je la pris donc à ma charge gratuitement, la jugeant très digne de toutes les attentions. Quant à mes cours particuliers, je les donnais le soir après la sortie des écoles. J'avais, en outre, quelques grands élèves à préparer à divers concours à qui je donnais des cours particuliers. Mais là aussi il y a un détail très significatif à noter. L'un de mes grands élèves était le fils d'un oukil judiciaire de la ville qui avait une fois plaidé contre le Cheikh Larbi dans un procès en divorce. Naturellement, comme les autres grands élèves, le fils de l'oukil judiciaire devait venir pour ses leçons à la Médersa même où l'on disposait du tableau et de la table nécessaires.

Rien de plus naturel n'est-ce pas ? Pourtant non. La « culture musulmane » voit autrement les choses : le Cheikh Larbi Tebessi me fit savoir, par un commerçant de Tébessa (le père de Cheikh Ali Louksi) que si je recevais le fils d'un « traître » à la Médersa, je n'aurais plus à y remettre les pieds moi-même. En moi-même, je pensai que si même l'oukil judiciaire était plus « traître » que Larbi Tebessi, lui-même, on ne devait pas néanmoins en tenir rigueur à un enfant innocent. Mais j'eus beau rappeler, à l'émissaire du Cheikh que le Coran ordonne à Mohamed de recevoir même un *mouchriq*. « Si un idolâtre venait te demander asile, accorde-le lui afin qu'il entende la parole de Dieu. Ensuite tu l'accompagneras jusqu'au lieu où il soit en sécurité... »(IX.6)

Mais le Cheikh Larbi demeura intransigeant à propos du malheureux enfant dont on accusait le père de « trahison » parce qu'il avait plaidé une affaire contre lui.

Voilà ce que « la culture musulmane » fait des enseignements du Coran. Mais peut être, que pour le Cheikh Larbi et ses semblables, le Coran ce n'est pas l'Islam, ou bien c'est un livre de la bonne parole mais non de la bonne action.

D'ailleurs ce printemps d'avant guerre était fertile en incidents avec le Cheikh. Nous étions en mars ou en avril 1939. Munich n'était visiblement qu'un sursis et non un remède à la situation internationale qui s'aggravait chaque jour. Mussolini venait de jeter son dévolu sur l'Albanie. Le colonialisme mit à profit le triste évènement pour mousser l'esprit de Guerre sainte contre l'axe. Il restait encore en Algérie quelques coins que n'avaient pas touché les profanations colonialismes : ces pauvres cimetières où le musulman, qui n'avait plus que dans la tombe un refuge sûr contre le colonialisme se trouvait là, du moins, comme en terre sainte.

Mais Bendjelloul et Ferhat Abbas n'allaient même pas laisser ce refuge sacré à nos morts. Les deux héros organisèrent, en effet, la fameuse « journée d'Albanie » qui se déroula dans les cimetières d'Alger où, sous prétexte de condamner le colonialisme fasciste, tous les traîtres célébrèrent, en fait, le véritable colonialisme.

Tébessa comme les autres villes d'Algérie, profana son cimetière. Tout le monde était invité à cette profanation commandée visiblement par l'Administration. On osa même me proposer, par un parent Meskaldji Abdelhafid, de prendre moi-même la parole pour me « racheter » aux yeux de l'Administration et rétablir mon père dans ses fonctions. Je refusai. Et, en outre, j'avais décidé de ne pas sortir, du tout, cet après-midi là, afin que mon absence au cimetière, et même en ville, où devait avoir lieu, ensuite, un défilé, soit une protestation contre la trahison des «héros ». Or, justement, ce jour là, alors que je me rendais vers midi, à déjeuner chez mon beau frère Abdelhamid, je croisai le Cheikh Larbi Tebessi accompagné d'une ombre, le Cheikh Aissa. Le « savant musulman » m'arrêta pour me demander si je me rendais, l'après-midi au cimetière. Je répondis que non. Je vis les traits du alem se contracter et une bouffée de sueur lui monter au front :

— J'aurais voulu, me dit-il gêné que vous vous y rendiez avec moi.

Cette invitation inattendue me stupéfia. Le Cheikh qui vit probablement mon étonnement expliqua :

— Oui, j'aurais voulu être avec quelqu'un qui soit pur comme vous, vous comprenez...

Je compris, en effet, que non seulement un « savant musulman » n'a pas assez de courage pour refuser, de lui-même, de participer à un sacrilège demandé par l'Administration, mais que pour masquer aux yeux des hommes, cette infirmité, il préfère entraîner dans le sacrilège « quelqu'un qui soit pur ». Je ne sais pas quelle nausée j'ai dû surmonter pour dire poliment au alem :

— Mais vous-même êtes vous obligés d'y aller ?

— Oui ! me répondit-il, vous comprenez ..., l'Administration a les yeux sur moi.

Ainsi donc le Cheikh avait davantage d'attention pour le jugement des hommes et de l'Administration que pour le jugement de Dieu. Voyant qu'il était trop gêné et pitoyable devant moi, je n'osai pas l'achever en lui disant, par exemple, que j'étais davantage sous le regard attentif de l'Administration, que ma situation matérielle et celle de ma famille était autrement délicate que la sienne.

Je lui dis simplement :

— Cheikh ! moi je ne crois pas être obligé d'assister à une profanation. Au revoir !

Le Cheikh a-t-il assisté lui-même à cette profanation ou bien mon attitude lui a-t-elle servi de leçon ? Je ne sais et ne puis l'affirmer ou l'infirmer. Les tébessiens le savent bien.

Quoiqu'il en soit il faut - pour comprendre le drame dont je donne ici quelques aperçus - rabattre cette « journée mémorable » sur le plan de la politique colonialiste en Algérie : c'est une journée où l'état-major dont fait partie Massignon prend la température du milieu musulman et note avec satisfaction, en fin de journée, « température normale sauf en quelques points ». J'étais

fatalement aux yeux de l'Administration un de ces points et ma situation personnelle devait s'en ressentir.

Je gagnai, pour tous les cours que je donnais, cinq cents francs que mes amis collectaient, tant bien que mal, entre les parents de mes élèves. Je fis venir, quand même ma femme qui, à son tour, organisa un cours d'art ménager et de couture, pour les filles gratuitement.

Sur ces entrefaits, le Cheikh Larbi eut une idée généreuse. Il me proposa de traduire l'introduction sensationnelle d'un ouvrage arabe dont l'auteur, un hidjazien réfugié au Caire, sent les choses et le dit avec une âme nietzschéenne. Le Cheikh voulait que cette introduction fût porté à la connaissance de la jeunesse algérienne francisée. L'idée me plut et je conclus avec le Cheikh de faire cette traduction et d'y ajouter une partie personnelle. Le Cheikh promit de faire éditer la brochure pour les soins de l'Association des Ulémas sachant que je n'avais pas le sou. Il y mettait comme condition que la brochure fût publiée sous son nom et le mien J'acceptai...

Les évènements se précipitaient et je me rendais compte que personne, en Algérie, ne préparait la conscience populaire au drame qui allait éclater. Je décidai de le faire en publiant cette brochure.

Mes amis, Si Mekki, Khaldi, Nuri, Mecheri, appuyèrent notre projet.

Une fois le travail terminé, le Cheikh le jugeant trop dangereux proposa de modifier le texte, en l'atténuant.

Quand je compris les modifications qu'il proposait, je compris que le Cheikh voulait que son nom parût sur la brochure mais non, tout de même, sur une brochure dangereuse. Or, il était évident que ces modifications faisaient perdre tout le caractère que je voulais donner au travail. Le Cheikh ne voulait plus s'engager, dans ces conditions.

Un de nos amis, Mecheri Nouri, fut délégué pour porter la brochure au comité directeur du PPA à Alger afin que ce parti

prenne en charge sa publication. Mais ce comité, après de nombreuses entrevues, se contenta de m'adresser, avec des félicitations, son souhait de voir la brochure soumise à ses membres quand ils seraient rentrés, la plupart, me disait-on, étaient en vacance.

Voilà comment les dirigeants algériens préparaient leur pays au drame qui allait fondre sur lui et sur le monde entier.

On était vers la fin de l'été et les évènements annonçaient clairement la guerre.

Je ne pouvais plus rien pour faire parvenir ce message au pays. Ma situation matérielle ne s'améliorait pas. Une annonce de *La Dépêche* de Constantine me fit faire encore une vaine démarche, entre tant d'autres. On annonçait un concours pour un emploi de calculateur à la section technique des ponts et chaussées de Bône. Me rappelant vaguement ma formation technique, je formulai, sur le champ, une demande d'inscription au dit concours. Quelques jours après, je reçu un pli volumineux dans lequel on me faisait savoir le programme et les conditions de l'examen de dessinateur des ponts et chaussées. Je crus à une erreur et rappelai que ma demande avait trait au concours de calculateur.

Deux jours après, l'ingénieur en chef, me répondit au coin même de ma propre lettre que « par calculateur, il fallait entendre non pas comptable, mais calculateur en résistance des matériaux.»

Je repris ma plume pour faire savoir à Monsieur l'ingénieur que je ne lui avais jamais affirmé mon ignorance de la résistance des matériaux, que je savais parfaitement la différence entre un comptable et un calculateur, étant moi-même ingénieur et lauréat à l'écrit dans un concours pour un emploi de calculateur à la section technique de l'artillerie, qu'au surplus, je ne demandais pas un emploi mais une inscription à un concours qui se chargerait, le cas échéant, d'éliminer mon incompétence.

D'ailleurs les évènements se précipitaient, la déclaration de guerre que Khaldi était venu m'annoncer, en cette mémorable

journée de 1er septembre 1939 rendant ma situation plus difficile.

J'aurais dû ajouter qu'une semaine avant la déclaration de guerre, Bendjelloul ayant fait une déclaration plus que significative sur les évènements, je lui fis une réponse cinglante. Mais ni le journal du PPA (le Parlement) ni un journal tunisien à qui j'avais envoyé cette réponse, ne voulurent la publier. Le patriotisme indigène était déjà au dessous de la mêlée.

Quatre jours après, je ne trouvais plus un litre de pétrole même chez mon parent Meskaldji Abdelhafid qui lorsque j'étais allé le voir, un soir, me dit simplement : on n'a pas encore monté de pétrole du dépôt.

Je compris. Et, ce soir là, n'ayant pas d'électricité chez moi, ma femme et moi, nous le passâmes à la chandelle. Les musulmans riches se préparaient au marché noir déjà. Le seul qui m'ait dit quelque chose de réconfortant, en ces journées sombres ce fut mon cousin Salah Haoues, me voyant et comprenant probablement mon ennui.

— Ne crains rien, me dit-il, nous mangerons le bout de pain ensemble.

Les musulmans pauvres eux, se préparaient au casse pipe. Et pour soulever leur enthousiasme, le Docteur Bendjelloul et Ferhat Abbas s'enrôlèrent dans l'armée française.

Le jour même, mon père recevait un télégramme de réintégration à ses fonctions - après sept ans de silence systématique – et je recevais, de mon côté, une brochure anti-nazie. Je compris parfaitement le marché qu'on me proposait tacitement.

Mais je ne crus pas devoir imiter Bendjelloul et Ferhat Abbas et mon père ne sera pas, en effet, réintégré. Quant à moi, je décidais simplement de rentrer avec ma femme en France.

Mais auparavant, je devais encore récolter quelques désagréables souvenirs à Tébessa. J'avais cru devoir fonder une « société protectrice de la jeune fille musulmane ». Plusieurs jeu-

nes filles nubiles étaient, en effet, employées comme bonnes dans des familles juives. Dans ces famille c'était l'habitude d'appeler ces malheureuses « Fatma » et la plupart du temps, elles se trouvaient enceintes, je ne voyais aucun musulman préconiser un moyen quelconque pour sauver ces jeunes filles de leur triste condition de Fatma et de filles-mères. Je rédigeai donc les statuts d'une société dans ce but de manière à étendre notre système de protection à toute l'Algérie progressivement. Le système était bien simple : procurer un asile aux dites jeunes et, sous la surveillance d'un vieux ménage de pieux musulmans, elles auraient travaillé soit en journées chez des familles musulmanes honorables ou bien à laver du linge qu'on leur aurait procuré dans ces familles.

Le statut instituait en outre un prix annuel de la « jeune musulmane la plus vertueuse ».

Puis vint le jour où j'invitais la population tébessienne et le Cheikh Larbi naturellement à la lecture de nos statuts et à la fondation de notre société. La salle du Cercle de la jeunesse était comble. Je lus donc les articles du statut et les commentai. Chacun approuva l'idée et applaudit à la naissance de notre société. Soudain le Cheikh Larbi prit la parole. Je m'y attendais naturellement, en pensant qu'il allait appuyer notre initiative. Il fit le contraire en prétextant que la « société protectrice de la jeune fille musulmane » n'était pas opportune. Que la population avait déjà de la peine à soutenir la Médersa.

Jamais je n'ai mieux compris le mot d'Ali : Brandir une vérité pour assoir une tromperie.

Mes amis et moi nous étions sidérés. Je compris parfaitement de quoi il s'agissait dans l'âme du alem musulman : simplement faire une épreuve de force, confrontation de son prestige personnel et du mien, à propos d'une œuvre dans laquelle il ne se jugeait pas avoir été assez intéressé comme « conseiller », ou comme « président ». Tant pis pour une œuvre de charité et même d'honneur, pourvu que le Cheikh montre son prestige. Voilà ce qu'est la « culture musulmane ».

Et quelque chose comme une invocation monta de la profondeur de mon être qui emportait la plus forte dose de dégoût que jamais un être ait emportée en quittant sa patrie :

- Terre maudite ! Murmurai-je, tu émascules l'homme. Terre marâtre ! Tu tues tes enfants et nourris l'étranger ! J'espère ne plus te revoir jamais ou bien seulement quand tu sera libre ! Je murmurais cette invocation alors que la dernière vision du sol natal disparaissait, se noyait dans le lointain.

Je me rappelle cette invocation, comme je me rappellerai toujours mon vœu, en juin 1936.

— Dieu ! Je ne veux pas de ma part ici-bas !

Déjà, depuis trois ans, je pouvais constater que mon vœu tenait pleinement. Mais je n'avais jamais cru qu'il tînt si absolument : car je n'avais encore rien ici-bas qu'une lamentable expérience.

Je m'enfonçais dans l'aventure qui allait durer sept ans, cependant que le monde commençait à s'enfoncer dans la IIème Guerre mondiale.

LA GUERRE

Ma belle-mère nous avait envoyé les frais du voyage. Azouz Khaldi qui rentrait avec nous pour reprendre ses cours de médecine, me compléta les frais, car on avait dû attendre longtemps, à Bône, le bateau qui devait nous amener à Marseille.

Nous arrivâmes en France, dans l'atmosphère de la « drôle de guerre » où il me fallait tout de suite gagner mon pain. Je pensais que beaucoup de techniciens étant mobilisés, je pouvais encore tenter ma chance.

Une connaissance m'apprit qu'une firme cinématographique demandait un « ingénieur du son débutant ». Il fallait s'adresser à l'Agence Havas. Mais comme j'étais assez expérimenté pour prendre toutes mes précautions, je n'indiquais mon prénom que par son initiale « M ». Le nom pouvait être ainsi celui d'un Corse ou d'un Italien. Je ne m'étais pas trompé quoique ce sera en vain. En effet, la firme me répondit. C'était les studios Fox-Europa. On me demandait de me présenter, le plus tôt possible, à la direction.

Quelques jours après, je m'en fus à Paris, à la direction de Fox-Europa. Je fus très courtoisement reçu. Puis le directeur me demanda quelques précisions sur mon curriculum vitae. Il m'invitait d'ailleurs à le rédiger, séance tenante, par écrit sur une formule toute prête.

Il fallait bien indiquer que je m'appelais Malek, né à Constantine. Il n'y avait plus de doute possible: j'étais un indigène.

Heureusement pour le directeur que j'avais dû noter aussi mon état civil comme homme marié. Ce fut pour mon interlocuteur la planche du salut. Il s'y accrocha solidement.

— Ah ! Vous êtes marié ? me dit-il.

Je compris et répondis posément :

— Hélas ! Oui, Monsieur le directeur !

— C'est très ennuyeux, reprit-il, car nous voulions un célibataire pour le payer comme un « débutant ».

— Qu'à cela ne tienne, Monsieur le Directeur, je dois vous dire que la question paye ne m'intéresse pas du tout mais seulement le métier, car je ne voudrais pas perdre tout à fait ma formation d'ingénieur.

Toujours aimable, mon interlocuteur s'accrocha à la planche du salut :

— Vous comprenez que rien ne nous permet de payer un homme marié, comme un débutant, me dit-il.

J'allais insister, mais je sentis sur les traits du directeur une gêne tellement marquée que je me dis, en moi-même : il a, peut être, même reçu à mon sujet des instructions qui ont pu lui parvenir après sa réponse à ma lettre.

Je décidai de n'être pas trop cruel et quittai poliment le directeur de Fox-Europa, heureux de m'accompagner jusqu'à la porte. Mais j'étais toujours sans travail et la vie commençait à augmenter déjà. L'usine Gros de Monge à Dreux demandait des électriciens. Je me présentai là aussi. On me reçut très courtoisement en notant mon nom et mon adresse. C'était fichu, je le savais d'avance. Je tentai encore des démarches à droite et à gauche, avec le même succès.

Une annonce me fit faire encore une démarche qui faillit réussir, à cause probablement d'une négligence de Massignon. C'était « Le Matériel Téléphonique » qui demandait des techniciens. C'est l'une des plus grosses entreprises industrielles de la région parisienne.

En réponse à ma lettre, on m'invita de me présenter à la direction du personnel technique.

Je m'en fus, un matin, à cet établissement qui est en dehors de Paris. Partout des sentinelles militaires indiquaient qu'on travaillait pour l'armement, au « Matériel Téléphonique ». Par ma chance qui aurait pu être décisive pour tout autre que moi, ce Directeur était, lui-même, un ancien élève de mon école : c'est-à-dire un camarade, en quelque sorte. Une fois qu'il eût connu ma qualité d'ancien élève diplômé de l'ESME, la conversation fut, en effet, celle de deux camarades. Finalement le Directeur me dit:

— Puisque vous êtes de l'ESME, vous avez donc une bonne formation mathématique : voudriez-vous occuper l'emploi de contrôleur de la fabrication ?

On se doute comment j'acceptai cette proposition, la première qu'on m'eût faite, depuis la fin de mes études. Néanmoins, pour la forme je dis :

— Monsieur le Directeur, si vous me jugez digne dans cet emploi dont j'ignore encore les difficultés, de mon côté, je vous assure simplement de toute ma bonne volonté.

Et comme il était déjà vers midi, le Directeur me pria de repasser, dans l'après-midi, pour prendre contact avec mon propre service, me disant qu'il laisserait, par ailleurs, les instructions nécessaires. Je laisse au lecteur de deviner les dispositions d'esprit dans lesquelles je me trouvais, à l'issue de cet entretien. Vers les trois heures, j'étais de retour. Le salon d'attente était vaste et bien éclairé par de larges baies qui donnaient sur une gentille campagne. Le regard perdu dans le beau panorama, je formais intérieurement mille petits projets concernant ma vie familiale, en attendant la fin de la guerre que je voyais durer encore longtemps.

Mais il était déjà cinq heures sans que l'huissier à qui j'avais remis ma carte, ne revienne me demander. Je m'impatientai un peu.

Malheureusement, ce n'était pas pour m'introduire dans mon service, mais pour m'annoncer crûment que le matériel téléphonique n'embauchait pas, pour le moment, du personnel technique mais de la main-d'œuvre :

— Si vous voulez être sur une machine-outil, continuait-il.

Mais je l'interrompus en lui reprenant mes papiers qu'il tenait dans les mains. J'avais compris : Massignon était passé par là aussi entre midi et trois heures.

Luat, le 13. 5. 51

17 h 15

INDEX

A

Abbas, Ferhat: 72-73-87-89-90-91-100-107-117-122-123-131-139-143.

Abdallah: 44.

Abdeljalil , père Jean-Mohamed: 19-20-117.

Abdelhamid, beau-frère: 11.

Abdelhamid, neveu: 139.

Afifi, cheikh: 102.

Arslan, Chekib: 25.

B

Batistini: 29-120.

Belcadi: 91.

Ben Abdallah, Brahim: 30-51-114.

Ben Ahmed, Ali: 31-36-70-75-76-77-78-88-90-101-115.

Ben Badis, cheikh Abdelhamid: 33-50-66-70-91-92-93-94-118-119-124-125.

Bendjelloul, Dr Mohammed Salah: 8-50-69-70-72-73-75-76-78-85-87-89-91-92-100-101-117-118-119-121-122-123-128-131-135-136-139-143.

Bendjemaa: 118-135-136.

Ben Lafredj: 22-25-27.

Ben Lahouan: 18.

Ben Gharab, Cheikh: 110.

Ben Milad: 18-25-40-44-46-47.

Ben Saï, Mohammed: 17-20-22-23-24-27-30-31-34-35-36-37-42-45-63-70-74-75-76-77-78-79-85-86-87-88-90-91-93-97-100-101-102-106-107-112-115-122.

Ben Saï, Salah 24-27-63-70-75-78-79-103-106-112-115.

Ben Slimane, Slimane: 18.

Ben Tounsi, Hadj: 132.

Ben Yahia, Saadi: 127-130-134.

Ben Youcef, Salah: 18-20-21-25-27-46.

Blum, Léon: 24-90-117.

Bouanani: 74-75-98-99.

Bourguiba, Habib: 18.

Boukadoum: 74-88-89.

Boumali, Dr: 69-70-71-122-123.

Boumendjel, Ahmed: 17-21-24-26-28-40-42-44-46-50-51-64-88-102-114.

Bugeaud, Thomas: 100.

C

Chautemps, Camille: 69.

Cheriett: 79.

D

Darwich: 65.

Djilani, Si: 44-47.

Djoundi, Si: 69.

Djouneidi, Si: 69

Djouzi: 130.

Draz, cheikh Mohammed: 102.

E

El-Ahmak, Hocein: 18.

El-Attrach, sultan: 25.

El Banna, Hassan: 124.

El-Fassi, Mohammed: 19-21-22-25-27-28-41-42-43-44-46.

El Mili, cheikh Moubarek: 131

El-Okbi, cheikh Tayeb: 32-33-34-35-37-50-52-92-100-106-131.

El-Ourthilani, cheikh Fodhil: 94-115-131.

F

Fayçal, Emir: 65.

Fouad 1: 82.

Foucauld, père Charles de: 20-21-93.

G

Godin: 24-32-40.

H

Halaimia, Chérif: 110.

Haoues, Salah: 143.

Hitler, Adolf: 61-117.

Husseini, grand mupti Amine: 76.

I

Iba Zizen: 18.
Ibn Rafada: 65.
Ibn Saud, Abdelaziz: 55.
Ibn Tachfin: 128.
Ibrahimi, cheikh Bachir: 58-92-119.
Imache, Amar: 44-47.

J

Jésus, Christ: 62:

K

Kahoul: 100.
Kemmouch: 122.
Kessous, Aziz: 90-98.
Khadidja, épouse: 57-59-60.
Khaled, Emir: 17-44-47-50.
Khaldi, Abdelaziz: 5-6-70-118-122-135-141-142-147.
Kheireddine, cheikh Mohammed: 92.

L

Lagrosillère: 114.
Lahmec, Hosny: 18-24-26.
Lamoudi, Lamine: 24-90.
Latifa, nièce: 58-60.
Lecache, Bernard: 117-125.
Louksi, cheikh Ali: 138.

M

Machiavel, Nicolas: 105.
Marcelin: 41.
Maritain, Jacques: 62.

Massignon, Louis: 10-17-19-20-21-22-23-26-27-28-29-31-35-40-42-43-52-61-76-78-79-80-86-87-91-94-98-101-102-103-106-108-109-110-111-112-113-114-115-119-120-123-131-134-135-140-148-150.

Mécheri, Chérif: 17-18.

Mécheri, Nouri: 141.

Mekki, Chadli: 137.

Mekki, Si: 137-141.

Meskaldji, Abdelhafid: 70-139-143.

Messali, Hadj: 43-44-45-46-47-48-49-50-64-74-75-76-88-89-91-102-114-131-132.

Michel: 50-51-52.

Millot: 131.

Mirante: 100-131.

Moraly: 71.

Morinaud, Emile: 18.

Moufdi, Zakaria: 32.

Moufoc, Dr.: 18-22-24-26-44.

Mouhata, Hadj: 123.

N

Naegelen, Marcel Edmond: 122-123.

Naroun, Amar: 18-24-26-39-40-44-50-94.

Nouira, Hédi: 18-25-46-64.

O

Ouled Filali, Mohammed: 70-71.

P

Paul, Saul: 61-62.

Pierre, l'Ermite: 62.

Psichari, Ernest: 128.

R

Radjef, Belkacem: 44.
Renan, Ernest: 128.
Ridha, Rachid: 79.

S

Saddek, cheikh: 67.
Sahli, Mohammed Chérif: 19-26-40.
Salib, Farid: 25-36.
Sisbane, Chérif: 122.
Soualmia, Mohammed: 132.
Soumer,: 44-46.
Stavisky, Serge Alexandre: 61.

T

Tahrat: 24.
Taj, cheikh: 102.
Thamer, Habib: 18.
Tebessi, cheikh Larbi: 70-71-92-117-118-123-124-136-137-138-139.
Timothée: 62.
Tlemçani: 44.
Torrès: 19-25.

V

Viollette, Maurice Gabriel: 32.

W

Wagner, Richard:41.

Y

Yaalaoui, cheikh Abderrahman: 91.
Yahia, Imam: 65.

Z

Zein Ed-dine, Farid: 25-36-75.

SOMMAIRE

INTRODUCTION 05

AVANT-PROPOS 09

PREFACE 11

Premier âge: L'ETUDIANT 15

- L'ARAIGNEE 17
- PREMIERES VICTIMES 29
- LA MORT DE MA MERE 53
- LES TRAÎTRES-HEROS EN MARCHE 69

Deuxième âge: Le paria 95

- LES PARIAS 97
- LA FOIRE 117
- LA GUERRE 147

INDEX 151

طباعة دار الأمة

2007

ص ب 109 برج الكيفان 120 16 الجزائر

هاتف / فاكس 021 20 22 04



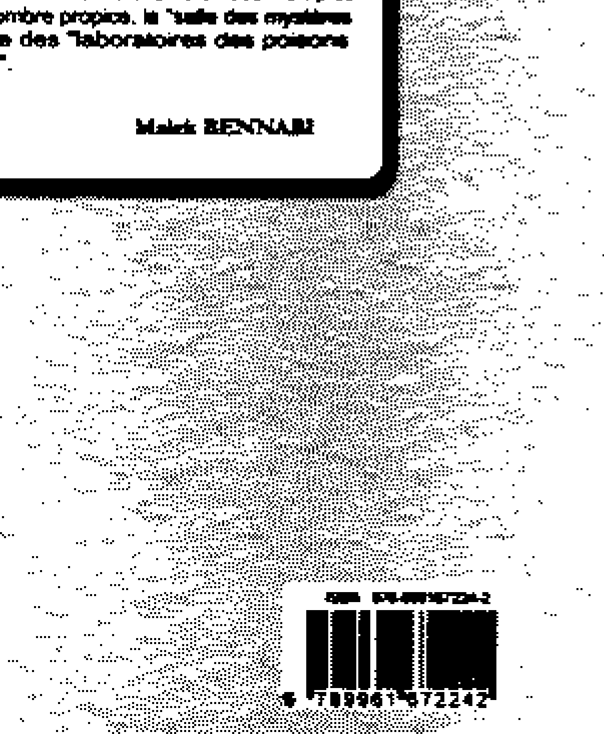
J'ai vu trop de choses, depuis vingt ans.

J'en suis gorgé comme l'abeille de son miel quand elle a trop butiné. Malheureusement, le "miel" que je veux déposer dans ces pages n'est pas du nectar de fleurs, mais le contenu d'une âme qu'on a voulu détruire par la contrainte physique et le poison moral.

C'est l'histoire de cette âme, son expérience depuis vingt ans, qui est le sujet de ce livre. En somme "une confession" ou des "mémoires". D'autres titres encore m'ont tenté. Mais j'ai choisi celui qui les résume tous : "Pourritures".

Ce titre coïncide, en effet, avec l'impression que j'emporterais certainement, d'un musée, d'une exposition où les visages et les choses que j'ai connus, depuis vingt ans, seraient rangés, d'une manière rétrospective, avec leur légende, leur étiquette particulière : ici, par exemple, la "galerie des traîtres dorés", là, celle des amis des musulmans, genre "Massignon", là encore la "salle des choses de la colonisabilité et des histoires indigènes", ailleurs, la "salle du colonialisme et de la charité chrétienne", plus loin, dans une ombre propice, la "salle des mystères juifs », et celle des "laboratoires des poisons psychologiques".

Malek BENNABI





9 789961 672242